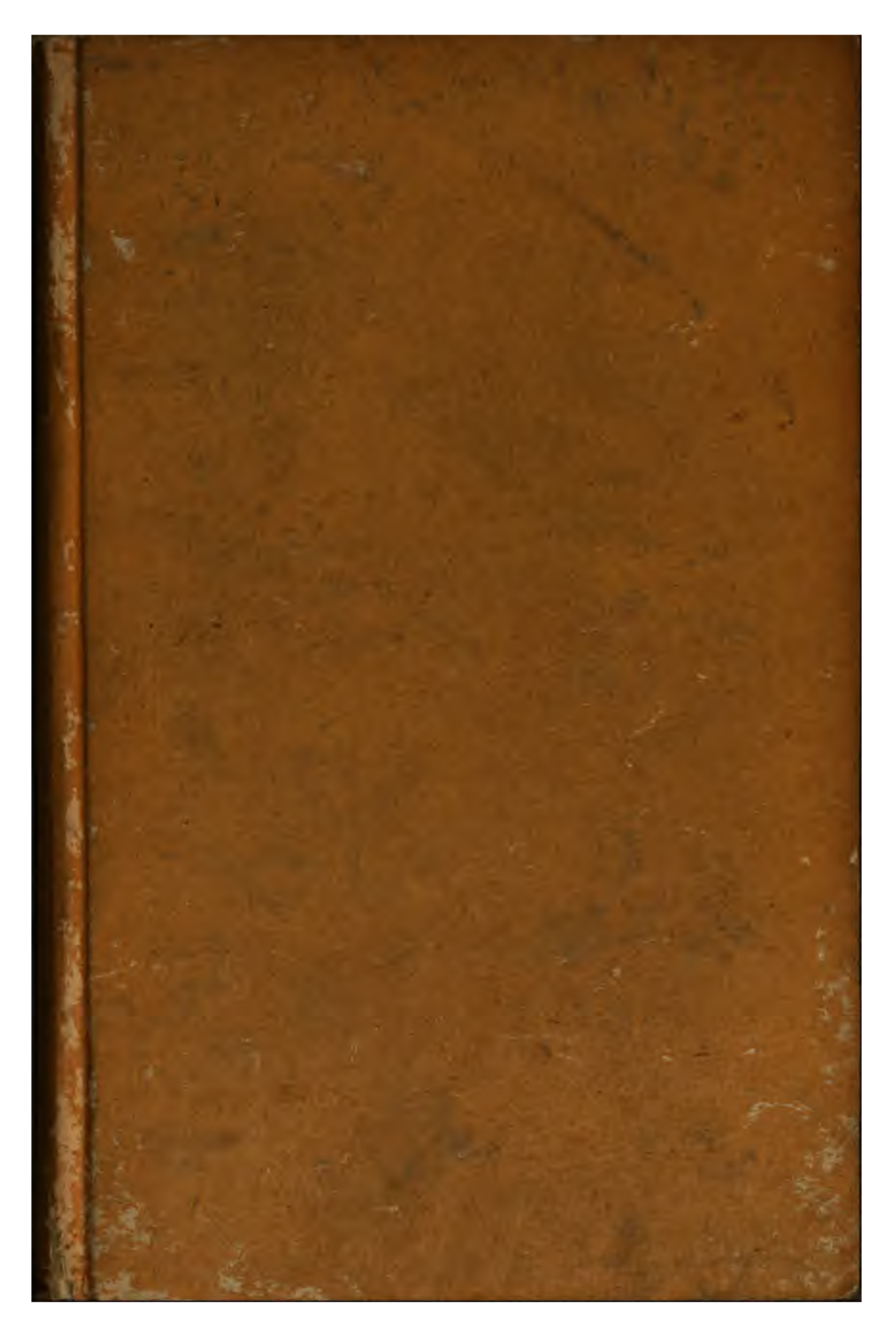
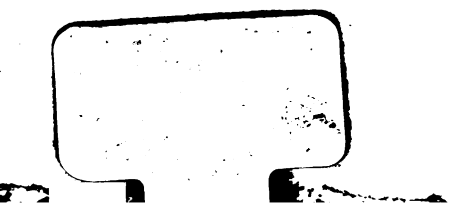



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER.

TOME DEUXIÈME.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SCHILLER.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

LA CONJURATION

DE FIESQUE A GÊNES,

TRAGÉDIE RÉPUBLICAINE.

AVANT-PROPOS.

J'ai principalement puisé l'histoire de cette conjuration dans la *Conjuration du comte Jean Louis de Fiesque*, par le cardinal de Retz, dans l'*Histoire des conjurations*, dans l'*Histoire de Gênes*, et dans la troisième partie de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson. La liberté avec laquelle je me suis permis de traiter ces données, trouvera grâce devant le dramaturge de Hambourg (1), si je réussis; si j'échoue, il vaut bien mieux avoir fait un mauvais usage de mon imagination que des faits. La catastrophe véritable de ce complot, où un accident malheureux renversa tout, au moment où le comte venait d'atteindre le but de ses projets, a dû être changée. La nature du drame ne comporte point l'action du hasard, ou pour parler autrement, l'intervention immédiate de la Providence. Je m'étonnerais fort

(1) Leving.

qu'aucun poëte tragique n'ait encore traité ce sujet, si je n'en trouvais un motif suffisant dans ce dénoûment anti-dramatique. Les esprits élevés savent démêler les fils les plus déliés d'un événement, à travers toute la trame de l'ensemble des choses, et les rattachent peut-être aux limites les plus reculées de l'avenir et de la destinée, tandis que le commun des hommes ne sait voir là qu'un fait isolé au milieu du libre espace de l'univers. Mais l'artiste travaille pour la vue restreinte des hommes qu'il veut instruire, et non pas pour la toute-puissance clairvoyante qu'il cherche à connaître.

Dans mes *Brigands*, je me suis proposé de présenter la victime d'une sensibilité excessive; ici, au contraire, je veux montrer la victime de l'art et de l'intrigue. Mais, quelque remarquable qu'ait été dans l'histoire le malheureux projet de Fiesque, il n'en est pas moins difficile de lui faire produire un effet semblable sur le théâtre. Comme le sentiment seul peut émouvoir le sentiment, il me semble que le héros politique ne peut pas sur la scène renoncer à l'humanité, autant qu'il y est obligé dans le monde pour être un héros politique. Il n'a

donc pas dépendu de moi d'animer mon sujet de cette vie brûlante qui règne dans les sujets de pure imagination. Mais tirer du cœur humain les froides et stériles combinaisons de la politique, et parvenir par-là à intéresser le cœur humain; mais entrelacer l'homme dans toutes les ruses de cette science, et emprunter des artifices de l'intrigue des situations qui touchent l'humanité, telle a dû être ma tâche. Placé dans la société bourgeoise, j'ai dû mieux connaître les mystères du cœur que ceux des cabinets, et peut-être cette infériorité dans la politique est-elle une supériorité dans la poésie.

PERSONNAGES.

ANDRÉ DORIA, DOGE DE GÊNES. — Respectable vieillard de quatre-vingts ans. Des restes de chaleur ; un de ses traits caractéristiques, c'est un langage grave, bref et impérieux.

GIANETTINO DORIA, SON NEVEU, PRÉTENDANT. — Homme de vingt-six ans. Rude et repoussant dans son langage, sa démarche et ses manières. Fierté grossière : l'extérieur d'un homme blasé.

(Les deux Doria sont vêtus d'écarlate.)

FIESQUE, COMTE DE LAVAGNA, CHEF DE LA CONJURATION. — Jeune, svelte, brillant de beauté : âgé de vingt-trois ans ; fier avec grâce, familier avec majesté. Des manières de cour et un ton de persiflage.

(Tous les nobles sont vêtus de noir ; leur habillement ressemble à l'ancien costume allemand.)

VERRINA, CONJURÉ RÉPUBLICAIN. — Homme de soixante ans. Sérieux, sombre et intraitable : une physionomie profonde.

BOURGOGNINO, CONJURÉ. — Jeune homme de vingt ans. Noble et agréable. Fier, emporté et naturel.

CALCAGNO, CONJURÉ. — Voluptueux et usé. Trente ans. Physionomie agréable et audacieuse.

SACCO, CONJURÉ. — Homme de quarante-cinq ans. Personnage ordinaire.

LOMELLINO, CONFIDENT DE GIANETTINO. — L'âme desséchée d'un courtisan.

CENTURIONE,
CIBO,
ASSERATO, } MÉCONTENS.

ROMANO, PEINTRE. Indépendant, simple et fier.

MULEY HASSAN, MAURE DE TUNIS. — Tous les traits de sa race ; physionomie qui présente un mélange original d'esprit et de friponnerie.

UN OFFICIER ALLEMAND DE LA GARDE DU DOGE. — L'air simple et honorable : de la bravoure et de la fermeté.

TROIS CITOYENS séditieux.

LÉONORE, FEMME DE FIESQUE. — Femme de dix-huit ans, pâle et délicate. Une sensibilité exquise ; beaucoup de charme, mais rien d'éblouissant. Physionomie mélancolique et exaltée. — Elle est vêtue de noir.

LA COMTESSE JULIE IMPÉRIALI, VEUVE, SOEUR DE DORIA. — Femme de vingt-cinq ans. Grande et quelque embonpoint. Orgueilleuse et coquette. De la beauté, dont l'effet est diminué par la bizarrerie ; plus éblouissante qu'agréable ; la physionomie maligne et moqueuse. — Elle est vêtue de noir.

BERTHE, FILLE DE VERRINA. — Jeune personne innocente.

ROSE,
ARABELLE, } FEMMES DE LÉONORE.

DES NOBLES, DES BOURGEOIS, DES SOLDATS ALLEMANDS, DES SERVITEURS, DES VOLEURS.

La scène est à Gênes, en l'année 1547.

LA CONJURATION

DE FIESQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle chez Fiesque. On entend dans l'éloignement la musique et le tumulte d'un bal.

LÉONORE, masquée; ROSE, ARABELLE, arrivent toutes troublées sur la scène.

LÉONORE, arrachant son masque.

C'en est assez! N'ajoutez pas un mot! voilà qui est évident. (*Elle se jette dans un fauteuil.*) J'en suis abattue.

ARABELLE.

Madame...

LÉONORE, se levant.

Sous mes yeux! la plus coquette de la ville! En présence de toute la noblesse de Gênes! (*Avec douleur.*) Rose, Arabelle! et devant mes yeux en pleurs!

ROSE.

Prenez la chose pour ce qu'elle est réellement, de la galanterie.

LÉONORE.

De la galanterie? Et cet échange continuel de regards? Cette attente inquiète avec laquelle il guettait un coup d'œil? Ce baiser si long-temps prolongé, donné à un bras nu, qui en a gardé la marque brûlante?... Et cette ivresse profonde et durable, où il semblait plongé, semblable à un époux heureux; comme si l'univers entier eût disparu, et qu'il fût resté seul avec cette Julie, dans le monde désert? De la galanterie? bonne fille, qui n'a pas encore aimé, est-ce toi qui m'instruiras sur l'amour et la galanterie?

ROSE.

Eh bien, tant mieux, madame; perdre un mari, cela vous vaudra dix sigisbés.

LEONORE.

Perdre! — parce que son cœur aurait cessé un instant de battre pour moi, aurais-je perdu Fiesque?— Va, langue de serpent. Ne te montre jamais devant mes yeux. — C'était une agacerie innocente, peut-être de la galanterie. Ne le crois-tu pas, ma sensible Arabelle?

ARABELLE.

Oh! oui, sans doute.

LÉONORE, perdue dans ses réflexions.

Mais si elle lisait en effet dans son cœur?... Si ce nom se cachait derrière chacune de ses pensées?.. S'il

ne cherchait qu'elle dans toute la nature?... Qu'est-ce donc? Où me suis-je égarée?... Si l'éclatante majesté de l'univers n'était pour lui qu'une pierre précieuse, où cette image, cette seule image serait gravée?... S'il l'aimait?... Julie!... Ah! soutiens-moi, Arabelle, soutiens-moi dans tes bras. (*Silence. La musique se fait de nouveau entendre. — Léonore se lève.*) Écoute! N'est-ce pas la voix de Fiesque, que j'entends à travers le bruit? Peut-il rire, lorsque sa Léonore pleure solitaire?... Non, mon enfant; c'est la voix grossière de Gianettino Doria.

ARABELLE.

En effet. — Mais passez dans un autre appartement.

LÉONORE.

Tu pâlis! Arabelle, tu me trompes... Je lis dans vos yeux, dans la physionomie de nos Génois, quelque chose... oui, quelque chose. (*Elle se cache le visage avec ses mains.*) Oh! certes, l'on en sait à Gênes plus que l'oreille d'une épouse n'en doit entendre.

ROSE.

Oh! comme la jalousie exagère tout!

LÉONORE, avec une vivacité douloureuse.

Je vois encore Fiesque venir sous ces bosquets d'orangers, où nous autres, jeunes filles, allions folâtrer; c'était l'éclat d'Apollon uni à la mâle beauté d'Antinoüs : sa démarche était fière et impérieuse, comme si le destin de Gênes la superbe eût reposé sur sa jeunesse. Nos yeux le suivaient à la dérobée, et se baissaient timidement, comme s'ils

eussent été surpris en profanation, lorsqu'ils rencontraient l'éclair de son regard... Ah! Bella, comme nous guettions ses regards! comme chacune comptait avec l'angoisse de l'envie, ceux qui s'adressaient à sa voisine! Ils tombaient parmi nous, comme autant de pommes de discorde; nos tendres yeux brillaient de colère; nos cœurs paisibles palpitaient vivement, et l'envie avait rompu notre douce union.

ARABELLE.

Je m'en souviens. Cette brillante conquête mit en rumeur tout le beau sexe de Gênes.

LÉONORE, avec chaleur.

Et pouvoir dire qu'il est à moi! Bonheur inespéré, miraculeux! Il est à moi, le plus grand homme de Gênes, (*avec grâce.*) l'homme le plus accompli qui soit sorti des mains de l'inépuisable nature; celui qui a rassemblé et confondu en sa personne toutes les grandeurs de sa race. (*Avec mystère.*) Écoute, ma fille! Je ne puis plus le taire. Écoute, ma fille, je veux te confier une pensée... une pensée qui me survint, pendant que j'étais à l'autel près de Fiesque, et que ma main était dans la sienne; — une pensée qu'il ne convenait pas à une femme d'avoir. — Ce Fiesque, me disais-je, dont la main presse maintenant la mienne, ce Fiesque qui est à moi... — mais silence; que personne ne puisse entendre combien nous nous enorgueillissons des derniers débris de cette supériorité! — ce Fiesque qui est le mien.... — malheur à vous, si ce sentiment ne vous exalte pas! — il délivrera Gênes de ses tyrans.

ARABELLE, *étonnée.*

Et cette image s'est présentée à une femme le jour de son mariage?

LÉONORE.

Tu t'étonnes, Rose! Oui, à une fiancée, dans toute l'émotion d'un jour des noces! (*Vivement.*) Je suis une femme, mais je puis sentir la noblesse de mon sang : il ne peut endurer que cette maison Doria s'élève au-dessus de nos aïeux...Cet André au cœur pacifique, qu'il continue à s'appeler le doge de Gênes! on y peut consentir avec plaisir. Mais Gianettino est son neveu, son héritier, et Gianettino a le cœur orgueilleux et insolent. Gênes tremble devant lui, et Fiesque... (*Elle tombe dans le tristesse.*) Fiesque, — ah! pleurez sur moi, — Fiesque aime sa sœur.

ARABELLE.

Pauvre malheureuse femme!

LÉONORE.

Allez maintenant, et voyez ce demi-dieu des Génois, assis dans un cercle honteux de libertins et de coquettes, amusant leurs oreilles de vaines frivolités, et leur racontant les aventures des princesses enchantées... Et c'est là Fiesque! Ah! mes filles, ce n'est pas seulement Gênes qui a perdu son héros... Et moi aussi, j'ai perdu mon époux!

ROSF.

Parlez plus bas. On vient par la galerie.

LÉONORE, avec effroi.

Fiesque vient. Fuyons, fuyons.... Mon aspect pourrait lui donner un instant d'ennui.

(Elle sort par une porte de côté; ses femmes la suivent.)

SCÈNE II.

GIANETTINO DORIA, masqué et en manteau vert. **UN MAURE.** — Ils sont en conversation.

GIANETTINO.

Tu m'as compris.

LE MAURE.

Bien.

GIANETTINO.

Le masque blanc.

LE MAURE.

Bien.

GIANETTINO.

Je te dis : le masque blanc.

LE MAURE.

Bien! bien!

GIANETTINO.

Tu entends? (*Lui montrant son cœur.*) Tu ne manqueras pas de le frapper là.

LE MAURE.

Soyez tranquille.

GIANETTINO.

Et un coup, bien ferme.

LE MAURE.

Il en aura assez.

GIANETTINO, avec un sourire féroce.

Que ce pauvre comte ne souffre pas long-temps.

LE MAURE.

Excusez. — Combien à peu près estimez-vous sa tête?

GIANETTINO.

Cela vaut bien cent sequins.

LE MAURE.

Bagatelle; c'est peu.

GIANETTINO.

Que murmures-tu?

LE MAURE.

Je dis... que c'est une besogne facile.

GIANETTINO.

C'est ton affaire. —Cet homme est un aimant, tous les esprits turbulens viennent à lui. — Tu as entendu, drôle, ne le manque pas.

LE MAURE.

Mais, seigneur, il faudra fuir sur-le-champ à Venise.

GIANETTINO.

Aussi voilà d'avance ta récompense. (*Il lui jette un billet de banque.*) Au plus tard dans trois jours, il sera à bas.

(Il sort.)

LE MAURE, ramassant le billet par terre.

Cela s'appelle avoir du crédit! Ce seigneur se fie à ma parole, sans signature.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CALCAGNO, derrière lui SACCO, tous deux en manteau noir.

CALCAGNO.

Je m'aperçois que tu épies tous mes pas.

SACCO.

Et je m'aperçois que tu me les caches tous. Écoute, Calcagno; depuis plusieurs semaines, ton visage semble travaillé de quelque pensée qui ne peut avoir rapport qu'à la patrie. J'ai cru, frère, que nous pourrions échanger secret contre secret, et qu'aucun de nous ne perdrait à ce commerce de contrebande. — Veux-tu être sincère?

CALCAGNO.

Au point que si ton oreille veut s'épargner la peine de descendre dans mon sein, mon cœur ira au-devant de toi sur ma langue. — J'aime la comtesse Fiesque.

SACCO, recule étonné.

Assurément je ne l'aurais pas deviné, quand j'aurais passé en revue toutes les possibilités. Ton choix met mon esprit à la torture : si tu réussis, je m'y perds.

CALCAGNO.

On dit qu'elle est le modèle de la plus sévère vertu.

SACCO.

Mieux que cela encore : c'est un beau commen-

taire d'un ennuyeux texte. De deux choses l'une, Calcagno; renonce à ton cœur ou à ton entreprise.

CALCAGNO.

Le comte est infidèle : la jalousie est la plus habile des entremetteuses. Un projet contre les Doria tient le comte en haleine, et me donne l'entrée de son palais. Pendant qu'il chassera le loup du troupeau, le renard entrera dans son poulailler.

SACCO.

A merveille, frère, je te remercie; tu m'as tout à coup dispensé de rougir; ce que j'avais honte de penser, je puis maintenant te le dire : je suis à la mendicité, si le gouvernement actuel n'est pas renversé.

CALCAGNO.

Tu as donc bien des dettes?

SACCO.

... Si énormes, que huit fois ma vie ne suffirait point pour en acquitter le premier dixième. Une révolution dans l'état me mettra à l'aise, je l'espère : si elle ne me donne pas les moyens de m'acquitter, au moins elle ôtera à mes créanciers les moyens de me poursuivre.

CALCAGNO.

J'entends; et si Gênes, par l'occasion, devient libre, Sacco se laissera proclamer père de la patrie. Qu'on vienne encore s'échauffer sur ces contes rebattus de pureté d'âme, quand la banqueroute d'un vaurien ou les passions d'un libertin décident du sort des états. Par Dieu, Sacco, j'admire en nous deux les beaux calculs de la Providence qui guérit

le cœur par les ulcères des membres. — Verrina sait-il ton projet?

SACCO.

Autant qu'un patriote doit le savoir. Gênes, tu le sais, est le pivot sur lequel tournent toutes ses pensées avec une constance à l'épreuve; son regard d'aigle est maintenant attaché sur Fiesque. Il espère aussi que tu es en grand chemin de conspirer avec audace.

CALCAGNO.

Il a bon nez. Viens; allons le trouver, et attiser son amour de la liberté avec le nôtre.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

JULIE, fort animée; FIESQUE la suit; il porte un manteau blanc.

JULIE.

Laquais, coureurs!

FIESQUE.

Comtesse, où courez-vous? que voulez-vous?

JULIE.

Rien, pas la moindre chose. (*A ses gens.*) Faites avancer ma voiture.

FIESQUE.

Permettez, qu'il n'en soit rien; vous semblez offensée?

JULIE.

Bah! cela se peut-il? — Laissez-moi, vous mettez

ma garniture en pièces. — Offensée! qui pourrait m'offenser ici? — Laissez-moi donc.

FIESQUE, le genou en terre.

Non, jusqu'à ce que vous m'ayez dit le téméraire qui....

JULIE, croisant les bras et le regardant tranquillement.

Ah! voilà qui est beau, très-beau à voir! Si quelqu'un appelait la comtesse de Lavagna, pour être témoin de ce charmant spectacle? cette attitude conviendrait supérieurement dans la chambre de votre femme, quand elle trouve quelque mécompte à vos caresses accoutumées.... Levez-vous donc, allez trouver des femmes plus faciles, levez-vous donc; ou bien pensez-vous expier les impertinences de votre femme par vos galanteries?

FIESQUE se relève.

Des impertinences? à vous?

JULIE.

S'en aller tout à coup, repousser son fauteuil, quitter la table, la table où j'étais assise, comte!

FIESQUE.

Cela n'est pas excusable.

JULIE.

Voilà tout; quant à cette pauvre petite.... est-ce ma faute, (*elle sourit*) si le comte a des yeux?

FIESQUE.

Votre seule faute, madame, est de dérober quelque chose à leur curiosité.

JULIE.

Pas de complimens, comte, quand il s'agit de l'honneur. Je demande satisfaction : la trouverai-je chez vous, ou la chercherai-je dans les foudres du doge?

FIESQUE.

Dans les bras de l'amour, qui vous fera oublier les écarts de la jalousie.

JULIE.

Jalousie, jalousie! qu'est-ce qui se passe donc dans sa petite tête? (*En minaudant devant une glace.*) Comme si elle pouvait trouver une meilleure preuve de son bon goût, que de me voir proclamer que c'est aussi le mien? (*Avec fierté.*) Doria et Fiesque?... Comme si la comtesse de Lavagna ne devait pas se trouver honorée de ce que la nièce du doge a jugé son choix digne d'envie?... (*familièrement et donnant au comte sa main à baiser*) à supposer, comte, que ce fut là mon sentiment.

FIESQUE, vivement.

Cruelle! — et pourtant me tourmenter ainsi! — Je le sais, divine Julie, le respect est le seul sentiment qu'il me soit permis d'avoir pour vous; ma raison ordonne, à moi sujet, de fléchir le genou devant le sang des Doria, mais mon cœur adore la belle Julie. Mon amour est criminel; mais il est héroïque de franchir avec audace le mur d'airain qui marque la différence de nos rangs, et de prendre mon essor vers la lumière éblouissante du soleil dans toute sa majesté.

JULIE.

Vrai mensonge de courtisan, qui monte sur des échâsses chancelantes! Votre bouche me divinise, et sur votre cœur palpitant je vois l'image d'une autre.

FIESQUE.

Il palpite d'autant plus fort, signora, qu'il veut la repousser de lui. (*Il détache le portrait de Léonore qui était suspendu à son cou par un ruban bleu, et le donne à Julie.*) Placez votre image sur cet autel, et vous pouvez détruire l'idole.

JULIE prend le portrait avec empressement et satisfaction.

Ce sacrifice mérite, assurément, ma reconnaissance. (*Elle suspend son portrait au cou de Fiesque.*) Esclave, porte les couleurs de ton maître.

(Elle sort.)

FIESQUE avec feu.

Julie m'aime! Julie! je n'envie rien aux dieux. (*Il se promène avec ravissement dans la salle.*) Que cette nuit soit la fête des dieux, qu'elle soit le chef-d'œuvre des plaisirs. — Holà, holà! — (*Beaucoup de serviteurs accourent.*) Répandez à grands flots le nectar de Chypre; que la musique écarte de tous les yeux le pesant sommeil; que mille lampes allumées fassent pâlir le soleil à son lever; que l'allégresse soit générale; que la danse bachique, dans son bruyant fracas, foule aux pieds le royaume des morts.

(Il sort. Un bruyant allegro se fait entendre. La toile du fond se lève; on voit une grande salle illuminée, où dansent une foule de masques. Des deux côtés, des buffets et des tables de jeux réunissent beaucoup de masques.)

SCÈNE V.

GIANETTINO, à demi-ivre; LOMELLINO, CIBO, CENTURIONE, VERRINA, SACCO, CALCAGNO, tous masqués. Beaucoup de dames et de nobles Génois.

GIANETTINO, d'une voix bruyante.

Bravo! bravo! ces vins sont délicieux, nos danseuses d'une légèreté à ravir. Allez, qu'on répande dans Gênes, que je suis de bonne humeur, et qu'on peut se réjouir. Sur ma parole, ils marqueront ce jour en rouge sur l'almanach, et écriront à côté: Ce jour-là, le prince était joyeux.

PLUSIEURS CONVIVES, le verre à la main.

A la république!

(Fanfare de trompettes.)

GIANETTINO jette son verre par terre avec violence.

En voilà les débris.

(Trois masques noirs se lèvent et entourent Gianettino.)

LOMELLINO emmène le prince sur le devant de la scène.

Seigneur, vous me parliez dernièrement d'une demoiselle, que vous aviez rencontrée à l'église de Saint-Laurent?

GIANETTINO.

Je m'en souviens fort bien, mon camarade; je veux faire connaissance avec elle.

LOMELLINO.

Je puis arranger cela pour votre excellence.

GIANETTINO vivement.

Tu le peux? tu le peux? Lomellino, tu as dernièrement brigué la charge de procurateur; tu l'obtiendras.

LOMELLINO.

Seigneur, c'est la seconde charge de l'état; plus de soixante nobles la recherchent, tous plus riches et plus en évidence que le très-humble serviteur de votre excellence.

GIANETTINO l'interrompt brusquement.

Tonnerre et Doria! tu seras procurateur. (*Les trois masques s'approchent.*) Les nobles de Gênes? qu'ils jettent dans la balance leurs aïeux et leurs écussons! Est-il besoin, pour que toute la noblesse de Gênes soit trouvée trop légère, d'autre chose que d'un poil de la barbe blanche de mon oncle? Je le veux, tu seras procurateur. Cela vaut plus que tous les suffrages de la seigneurie.

LOMELLINO, plus bas.

C'est la fille unique d'un certain Verrina.

GIANETTINO.

Elle est jolie, et par tous les diables, il me la faut.

LOMELLINO.

Seigneur, c'est l'unique enfant du plus opiniâtre républicain.

GIANETTINO.

Va-t'en au diable avec ton républicain!.... La colère d'un sujet, et ma passion! C'est comme si la tour du fanal devait s'écrouler, lorsque les enfans lui

jettent des coquillages. (*Les trois masques noirs s'approchent et semblent fort agités.*) Le doge André aurait-il donc reçu tant de blessures, en combattant pour ces misérables républicains, afin que son neveu fût obligé de mendier la faveur de leurs femmes et de leurs enfans? Tonnerre et Doria! il faut que cette envie-là leur passe, ou bien, sur les ossemens de mon oncle, je ferai planter une potence, où leur liberté génoise pourra se débattre jusqu'à la mort.

LOMELLINO.

La demoiselle est justement seule en ce moment. Son père est ici; c'est un de ces trois masques.

GIANETTINO.

C'est pour le mieux. Lomellino, conduis-moi chez elle.

LOMELLINO.

Mais vous cherchez peut-être une coquette, et vous trouverez une personne sentimentale.

GIANETTINO.

La puissance est la meilleure éloquence. — Conduis-moi sur-le-champ. — Je voudrais voir ce chien de républicain qui s'attaque à l'ours des Doria. (*A Fiesque qu'il rencontre à la porte.*) Où est la comtesse?

SCÈNE VI.

Les précédens; FIESQUE.

FIESQUE.

Je l'ai conduite à sa voiture. (*Il prend la main de Gianettino et la presse sur son cœur.*) Prince, maintenant je suis doublement dans vos chaînes. Gianettino commande à mon âme et à Gênes; et votre aimable sœur règne sur mon cœur.

LOMELLINO.

Fiesque est devenu tout-à-fait épicurien. Les grandes affaires perdent beaucoup en lui.

FIESQUE.

Mais Fiesque ne perd rien aux grandes affaires. La vie, c'est un rêve; être sage, Lomellino, c'est faire un rêve agréable; et pour cela, n'est-on pas mieux sur le sein d'une femme charmante, que dans les orages du trône, lorsque les rouages bruyans du gouvernement retentissent sans cesse à vos oreilles? Que Gianettino Doria règne sur Gênes, Fiesque sera amoureux!

GIANETTINO.

Finissons, Lomellino; il va être minuit. Le moment approche. — Lavagna, nous te remercions d'une telle réception. Je suis satisfait.

FIESQUE.

C'est tout ce que je pouvais souhaiter, prince.

GIANETTINO.

Adieu donc. On joue demain chez Doria, et Fiesque est invité. Allons, procurateur.

FIESQUE.

De la musique, des flambeaux!

GIANETTINO aux trois masques avec insolence.

Au nom du doge, place !

UN DES TROIS MASQUES, avec un murmure d'indignation.

Dans l'enfer, mais pas à Gênes.

LES CONVIVES en grand mouvement.

Le prince est parti. Bonne nuit, Lavagna.

(Ils sortent en foule.)

SCÈNE VII.

LES TROIS MASQUES NOIRS, FIESQUE.

(Un moment de silence.)

FIESQUE.

Je remarque ici des convives qui ne partagent point les plaisirs de ma fête.

LES MASQUES, entre eux, avec un murmure de mécontentement.

Pas un!

FIESQUE affectueusement.

Se pourrait-il que, malgré ma bonne volonté, un Génois se retirât mécontent? Au plus vite, laquais! qu'on recommence le bal, qu'on remplisse les coupes. Je ne veux pas que personne ait ici ressenti l'ennui. Puis-je amuser vos regards par un feu d'artifice?

Voulez-vous voir les gentillesses de mon arlequin? Peut-être la société de nos dames pourra-t-elle vous distraire? ou nous assiérons-nous à une table de pharaon, pour abréger les heures par le jeu?

UN MASQUE.

Nous sommes accoutumés à ne les compter que par les actions.

FIESQUE.

Cette réponse est virile et..... C'est Verrina!

VERRINA, ôtant son masque.

Fiesque reconnaît ses amis plus promptement sous leur masque, qu'ils ne le reconnaissent sous le sien.

FIESQUE.

Je ne comprends pas cela, Mais pourquoi ce crêpe de deuil à ton bras? Verrina aurait-il fait quelque perte que Fiesque ne saurait pas?

VERRINA.

Une nouvelle de deuil ne convient pas dans les fêtes joyeuses de Fiesque.

FIESQUE.

Cependant, quand un ami l'exige... (*Il lui serre la main cordialement.*) Ami de mon âme, qui nous est mort, à nous deux?

VERRINA.

A nous deux! à nous deux! Ah cela est trop vrai! Mais tous les fils ne pleurent pas leur mère.

FIESQUE.

Ta mère est depuis long-temps enterrée.

VERRINA, d'un ton expressif.

Je me souviens que Fiesque m'appelait son frère, parce que j'étais le fils de sa patrie.

FIESQUE avec gaieté.

Ah! c'est cela? C'était donc une manière de plaisanter? Porter le deuil de Gênes! il est vrai que Gênes est réellement à l'agonie. La pensée est unique, neuve. Notre ami commence à devenir plaisant.

CALCAGNO.

Il a parlé sérieusement, Fiesque!

FIESQUE.

Sans doute! sans doute! c'est cela même. L'air renfrogné et même attendri. La plaisanterie perd tout son prix, lorsque le plaisant rit lui-même. Une vraie mine d'enterrement! Aurais-je pensé que le sombre Verrina deviendrait un jovial railleur dans ses vieux jours?

SACCO.

Verrina, viens! il ne sera jamais des nôtres.

FIESQUE.

Livrons-nous à la gaieté, camarade, montrons-nous tels que ces héritiers rusés, qui suivent le cercueil en sanglotant, et n'en rient que mieux dans leur mouchoir. Pourquoi se mettre en peine pour une rude marâtre? C'est pourquoi, laissons-la se tourmenter, et divertissons-nous.

VERRINA, vivement ému.

Ciel et terre! et ne rien faire? — Qu'es-tu devenu, Fiesque? Où est ce grand ennemi des tyrans? J'ai

vu un temps où l'aspect d'une couronne t'aurait jeté en convulsions. Fils dégénéré de la république! si le temps change ainsi les âmes, je ne donnerais pas un denier de mon immortalité ; et c'est toi qui es responsable de ce sentiment!

FIESQUE.

Tu es un éternel rêveur. Qu'il mette Gênes dans sa poche et la vende à un corsaire de Tunis, que nous importe? nous boirons du vin de Chypre, et nous caresserons de jolies filles.

VERRINA le regarde sévèrement.

Est-ce ton opinion véritable et sérieuse?

FIESQUE.

Pourquoi pas, ami? est-ce donc un si grand plaisir d'être une des pates de ce lourd animal aux mille pieds, qu'on appelle la république? Grand merci à celui qui lui a donné des ailes, et qui dispense les pates de leur office. Gianettino Doria sera doge, et les affaires de l'état ne feront pas blanchir un cheveu de ma tête.

VERRINA.

Fiesque, est-ce ton opinion véritable et sérieuse?

FIESQUE.

André adopte un neveu pour fils et pour héritier de ses biens: qui serait assez fou pour lui disputer l'héritage de son pouvoir?

VERRINA, avec une extrême impatience.

Allons, Génois, allons.

(Il s'éloigne promptement de Fiesque; les autres le suivent.)

FIESQUE.

Verrina... Verrina !... ce républicain est inflexible comme l'acier.

SCÈNE VIII.

FIESQUE, UN MASQUE inconnu.

LE MASQUE.

Avez-vous une minute à m'accorder, Lavagna ?

FIESQUE, d'un air prévenant.

Pour vous, une heure.

LE MASQUE.

Ainsi vous me ferez la grâce de faire avec moi une promenade hors de la ville.

FIESQUE.

Il est minuit cinquante minutes.

LE MASQUE.

Vous me ferez cette grâce, comte.

FIESQUE.

Je vais faire mettre les chevaux.

LE MASQUE.

Cela n'est pas nécessaire : j'ai envoyé un cheval en avant. Il n'en faut pas davantage ; car j'espère qu'un seul de nous reviendra.

FIESQUE, surpris.

Et ?...

LE MASQUE.

On exigera de vous une sanglante explication pour certaines larmes.

FIESQUE.

Et ces larmes ?

LE MASQUE.

... Sont celles d'une certaine comtesse de Lavagna. Je connais fort bien cette dame, et je désirerais savoir par où elle a mérité d'être sacrifiée à une folle.

FIESQUE.

Maintenant je vous comprends. Puis-je savoir le nom de cet étrange questionneur ?

LE MASQUE.

C'est le même qui autrefois adorait la demoiselle de Cibo, et qui se retira, quand Fiesque devint son époux.

FIESQUE.

Scipion Bourgognino !

BOURGOGNINO, ôtant son masque.

C'est lui qui maintenant veut réparer la honte qu'il a eue de se retirer devant un rival d'assez peu d'âme pour faire souffrir cette douce personne.

FIESQUE l'embrasse avec feu.

Noble jeune homme ! Grâces soient rendues aux chagrins de ma femme, qui me font faire une si digne connaissance. Je sens la noblesse de votre colère, mais je ne me bats point.

BOURGOGNINO, reculant d'un pas.

Le comte de Lavagna serait-il trop lâche pour ne pas se risquer contre le premier essai de mon épée ?

FIESQUE.

Bourgognino, contre toutes les forces de la France, mais point contre vous. J'honore cette chaleur de sentiinent pour un objet aimé. L'intention est glorieuse, l'action serait puérile.

BOURGOGNINO vivement.

Puérile, comte! Une femme peut pleurer d'un outrage... que doit faire un homme?

FIESQUE.

Cela est fort bien dit, mais je ne me bats point.

BOURGOGNINO lui tourne le dos et s'en va.

Je vous mépriserai.

FIESQUE vivement.

Par le ciel! jeune homme, cela ne sera jamais, même quand la vertu aurait perdu son prix. (*Il lui prend la main d'un air réfléchi.*) Avez-vous jamais senti pour moi, ce qu'on appelle,... comment dirai-je?.... ce qu'on appelle du respect?

BOURGOGNINO.

Aurais-je cédé à un homme, que je n'aurais pas regardé comme le premier des hommes?

FIESQUE.

Eh bien, ami, si un homme avait autrefois mérité mon respect, je serais long-temps avant d'apprendre à le mépriser; je penserais que la trame d'un grand maître doit être assez artistement tissue pour ne pas sauter aux yeux d'un frivole apprenti.— Retournez chez vous, Bourgognino, et prenez le temps d'examiner pourquoi Fiesque agit ainsi, et

non pas autrement. (*Bourgognino se retire en silence.*) Allez, noble jeune homme; si cette chaleur s'emploie pour la patrie, les Doria n'ont qu'à se tenir ferme.

SCÈNE IX.

FIESQUE, LE MAURE. — Il entre d'un pas mal assuré, et regarde soigneusement partout autour de lui.

FIESQUE le regarde long-temps d'un œil pénétrant.

Que veux-tu et qui es-tu?

LE MAURE.

Un esclave de la république.

FIESQUE.

L'esclavage est un misérable métier. (*Il fixe toujours sur lui un regard pénétrant.*) Que cherches-tu?

LE MAURE.

Seigneur, je suis un honnête homme.

FIESQUE.

Aie soin de le faire écrire sur ton front; avec une figure comme la tienne, la précaution ne sera pas superflue... Mais que cherches-tu?

LE MAURE cherche à s'approcher de lui, Fiesque se recule.

Seigneur, je ne suis pas un coquin.

FIESQUE.

Tu fais bien d'ajouter cela, et cependant cela ne suffit pas. (*Avec impatience.*) Que cherches-tu?

LE MAURE, s'approchant.

N'êtes-vous pas le comte Lavagna ?

FIESQUE, avec orgueil.

Les aveugles à Gênes me reconnaissent à mon pas ! — Que veux-tu au comte ?

LE MAURE.

Soyez sur vos gardes, Lavagna !

(Il s'approche de lui.)

FIESQUE s'écarte de l'autre côté.

C'est ce que je fais.

LE MAURE, s'approchant toujours.

On a de mauvais desseins contre vous, Lavagna.

FIESQUE, s'éloignant.

Je le vois.

LE MAURE.

Gardez-vous du Doria.

FIESQUE se rapproche avec confiance.

Ami, t'aurais-je fait injure ? En effet, je crains Doria.

LE MAURE.

Ainsi, évitez-le... Savez-vous lire ?

FIESQUE.

Plaisante question ! — Tu es envoyé par quelques seigneurs. As-tu quelque écrit ?

LE MAURE.

Votre nom, parmi ceux de quelques misérables...

(Il lui présente un billet, et s'approche de lui. Fiesque se place devant un miroir, et observe par-dessus le papier. Le Maure tourne autour de lui, en épiant son moment, puis tire son poignard, et veut le frapper.)

FIESQUE se retourne promptement et arrête le bras du Maure.

Doucement, canaille!

(Il lui arrache le poignard.)

LE MAURE frappant du pied.

Diable! — Je vous demande pardon.

(Il veut s'enfuir.)

FIESQUE appelle d'une voix forte.

Stéphano! Drullo! Antonio! (*Il tient le Maure à la gorge.*) Demeure, mon ami. Infernal coquin, demeure et réponds. Tu as fait de mauvaise besogne; à qui demanderas-tu le salaire de ta journée?

LE MAURE, après plusieurs efforts inutiles pour s'enfuir, prend un ton déterminé.

On ne peut pas me pendre plus haut que la potence.

FIESQUE.

Non, console-toi. On ne peut pas t'aller pendre au croissant de la lune; mais pourtant la potence peut être si haute que tu n'y paraîtras pas plus grand qu'un curedent. Mais le choix de ta victime était si politique, que je ne puis l'attribuer à ton impulsion naturelle. Parle, qui t'a soldé?

LE MAURE.

Seigneur, vous pouvez m'appeler un scélérat, mais je ne suis pas un imbécile.

FIESQUE.

Cet animal a de l'orgueil? Allons, parle, animal, qui t'a soldé?

LE MAURE, réfléchissant.

Oh! oh! n'est-ce pas moi qui serais dupe?... — Qui

m'a soldé?... — et cela pour cent méchans sequins!... — Qui m'a soldé?... le prince Gianettino.

FIESQUE indigné, marche çà et là.

Cent sequins pour la tête de Fiesque!... pas davantage!... (*Avec ironie.*) Quelle honte pour toi, prince héréditaire de Gênes! (*Il va à sa cassette.*) Tiens, camarade, en voilà mille; et dis à ton maître qu'il est un vil assassin. (*Le Maure le regarde de la tête aux pieds.*) Tu hésites, camarade? (*Le Maure prend la bourse, la remet, la reprend encore, et le regarde avec un étonnement de plus en plus grand.*) Que fais-tu, camarade?

LE MAURE se décide et jette la bourse sur la table.

Seigneur, je n'ai pas gagné cet argent-là.

FIESQUE.

Niaiserie d'un scélérat! C'est la potence que tu as gagnée. L'éléphant irrité écrase l'homme, mais non pas le vermisseau. Je te ferais pendre, si cela ne devait pas me coûter deux paroles.

LE MAURE, joyeux et lui faisant une révérence.

Monseigneur est trop bon.

FIESQUE.

Dieu m'en garde! Il ne s'agit pas de toi. Il me plaît de pouvoir, selon mon caprice, anéantir ou conserver un scélérat tel que toi; et c'est à cela que tu dois la vie. Ta maladresse est pour moi un gage donné par le ciel, que je suis réservé à quelque chose de grand; c'est ce qui me rend indulgent, tu es libre.

LE MAURE, *d'un ton de confiance.*

A la bonne heure, Lavagna. Un service en vaut un autre. Si dans toute la péninsule vous trouvez que quelqu'un est de trop, ordonnez, et je puis lui couper la gorge ; et cela gratis.

FIESQUE.

Quelle courtoisie ! Il témoigne sa reconnaissance aux dépens de la gorge d'autrui !

LE MAURE.

Nous ne recevons rien pour rien. Il y a aussi de l'honneur dans notre corporation.

FIESQUE.

L'honneur du coupe-gorge ?

LE MAURE.

Il est bien plus à l'épreuve du feu que celui de vous autres honnêtes gens. Ils violent les sermens faits au bon Dieu; nous tenons ponctuellement ceux que nous faisons au diable.

FIESQUE.

Tu es un drôle de coquin.

LE MAURE.

Je suis content de me trouver à votre goût. Mettez-moi à l'épreuve, et vous apprendrez à connaître un homme qui fait lestement son métier. Informez-vous de moi. Je pourrais vous montrer des attestations de tous les syndicats de filouterie, depuis les derniers jusqu'aux premiers.

FIESQUE.

Qu'est-ce que j'apprends ? (*Il s'assied.*) Les fri-

pons reconnaissent aussi des lois et des rangs? — Parle-moi de la classe inférieure.

LE MAURE.

Fi, monseigneur. C'est un méprisable troupeau aux doigts crochus. Misérable profession où n'a jamais pu éclore un grand homme, qui ne travaille que pour le fouet et les galères, et qui ne s'élève tout au plus qu'à la potence!

FIESQUE.

Perspective attrayante! Je suis curieux des classes plus relevées.

LE MAURE.

Il y a celle des espions et des mouchards : gens importans à qui les grands prêtent l'oreille, et par qui ils savent tout, qui sucent l'âme comme une sangsue, qui expriment d'un cœur tout le poison, pour aller le reverser à qui de droit.

FIESQUE.

Je connais cela. — Après.

LE MAURE.

Dans le rang supérieur sont les assassins, les empoisonneurs et tous ceux qui guettent long-temps leur homme et le font tomber dans le piége. Ce sont souvent de lâches coquins; mais ces drôles-là payent leur apprentissage au diable, moyennant leur âme misérable. La justice de ce monde fait déjà, il est vrai, quelque chose pour eux; elle leur brise les os sur la roue, et plante leur noble tête sur un pieu. C'est la troisième classe.

FIESQUE.

Mais dis-moi donc, quand viendra la tienne?

LE MAURE.

Ah! diable, monseigneur! c'est là le plus beau. J'ai passé par toutes. Mon génie précoce a franchi rapidement toutes ces barrières. Hier au soir, j'ai fait mon chef-d'œuvre dans la troisième classe, et tout à l'heure j'ai été un maladroit dans la quatrième.

FIESQUE.

Il y en a donc une quatrième?

LE MAURE, vivement.

Ce sont des gens (*avec chaleur*) qui vont trouver leur homme entre quatre murs, qui se frayent un chemin à travers tous les risques, qui lui vont droit au corps, et qui, à la première salutation, lui épargnent la peine d'en faire une seconde. Parmi nous, on les appelle les avant-postes de l'enfer. S'il prend une fantaisie à Méphistophélès, il n'a qu'à faire un signe, et son repas lui est servi tout chaud.

FIESQUE.

Tu es un scélérat bien consommé. Cela me manquait depuis long-temps. Donne-moi la main. Je veux te retenir à mon service.

LE MAURE.

Est-ce sérieusement ou par plaisanterie?

FIESQUE.

Très-sérieusement, et je te donne mille sequins par an.

LE MAURE.

Tope, Lavagna ! je suis à vous, et j'envoie au diable la vie privée. Faites de moi tout ce que vous voudrez ; votre chien de chasse, votre chien de garde, votre renard, votre serpent, votre entremetteur, votre valet de bourreau. Par mon âme, je suis bon à tous les métiers, monseigneur ; cependant, si c'était pour un métier honnête, j'y suis gauche comme un mannequin.

FIESQUE.

Ne t'inquiète pas. Quand je veux faire conduire un agneau, ce n'est pas au loup que je le confie. — Dès demain matin, tu parcourras la ville, et tu t'informeras de la disposition générale. Sache bien ce qu'on pense du gouvernement, ce qu'on murmure sur les Doria ; pénètre ce que mes concitoyens disent de ma vie dissipée et de mon aventure d'amour ; échauffe les cerveaux avec le vin, jusqu'à ce que les secrets du cœur se révèlent. Voilà de l'argent : dépense-le parmi les ouvriers en soierie.

LE MAURE le regarde d'un air de réflexion.

Monseigneur...

FIESQUE.

Cela ne doit pas te mettre en peine.... Il n'y a là rien d'honnête.... Appelle toute ta bande à ton aide. Demain, je veux avoir des nouvelles.

(Il sort.)

LE MAURE, en le suivant.

Fiez-vous à moi. Il est de bonne heure, quatre heures ! Demain, à huit heures, vous aurez assez de nouvelles, pour remplir les oreilles de cinquante curieux.

(Il sort.)

SCÈNE X.

Un appartement chez Verrina.

BERTHE, renversée sur un sofa, la tête cachée dans ses mains. VERRINA entre d'un air sombre.

BERTHE effrayée, se lève.

Dieux, c'est lui !

VERRINA s'arrête et la regarde avec surprise.

Ma fille s'effraie de voir son père !

BERTHE.

Fuyez-moi ! Laissez-moi fuir ! Votre vue m'épouvante, mon père !

VERRINA.

Mon unique enfant.

BERTHE, jetant sur lui un regard douloureux.

Non, vous n'avez plus de fille !

VERRINA.

Ma tendresse est-elle donc pénible pour toi ?

BERTHE.

Elle m'écrase, mon père.

VERRINA.

Quoi, ma fille ? Quel accueil ? Autrefois quand je rentrais à la maison, le cœur chargé d'un poids énorme, Berthe courait au-devant de moi, et son sourire me soulageait. Viens, embrasse-moi, ma fille. Sur ton tendre sein, je réchaufferai ce cœur que glace l'agonie de la patrie. O mon enfant ! je

me rendais compte aujourd'hui de tous les plaisirs qu'accorde la nature, et (*avec douleur*) je ne trouvais que toi.

BERTHE, avec un triste et long regard.

Malheureux père !

VERRINA, la serrant dans ses bras.

Berthe ! mon unique enfant ! Berthe, ma dernière espérance ! c'en est fait de la liberté de Gênes... Fiesque aussi... (*Pendant qu'il l'embrasse étroitement, il murmure entre ses dents.*) Qu'elle devienne une fille perdue !

BERTHE s'arrachant de ses bras.

Grand Dieu ! vous sauriez ?

VERRINA tremblant.

Quoi ?

BERTHE.

Mon honneur....

VERRINA furieux.

Quoi ?

BERTHE.

Cette nuit....

VERRINA hors de lui.

Quoi ?

BERTHE.

La violence !....

(Elle tombe sur le sofa.)

VERRINA, après un morne silence, et d'une voix étouffée.

Encore un mot, ma fille !... le dernier ! (*d'une voix forte et entrecoupée :*) qui ?

BERTHE.

Malheur à moi !... Ah ! quittez cette fureur... Pâle

comme la mort!... Secourez-moi, mon Dieu!... Il balbutie, il tremble!

VERRINA.

Je ne sais pas cependant... ma fille... qui?

BERTHE.

Calmez-vous, calmez-vous. Mon bon père, mon père chéri!

VERRINA.

Au nom du ciel... qui?

BERTHE.

Un masque.

VERRINA *se recule, effrayé d'une pensée soudaine.*

Non! cela ne peut être. Ce n'est pas Dieu qui m'a envoyé cette pensée. (*Il rit.*) Je suis un vieil insensé. Comme si tout le venin jaillissait du même reptile! (*à Berthe, avec plus de sang-froid:*) Cet homme était-il de ma taille, ou plus petit?

BERTHE.

Plus grand.

VERRINA *vivement.*

Les cheveux noirs et crépus?

BERTHE.

Très-noirs et crépus.

VERRINA *s'éloigne d'elle en chancelant.*

Dieux! ma raison... ma raison... Sa voix?

BERTHE.

Rude et forte.

VERRINA *vivement.*

De quelle couleur... ? Non, je ne veux pas en savoir davantage... Le manteau, de quelle couleur ?

BERTHE.

Vert, ce me semble.

VERRINA *se couvre le visage de ses mains et tombe sur le sofa.*

Sois tranquille ; ce n'est qu'un éblouissement, ma fille.

(*Il laisse retomber ses mains. Son visage est d'une pâleur mortelle.*)

BERTHE, *se tordant les mains.*

Dieu de miséricorde ! je ne reconnais plus les traits de mon père.

VERRINA, *après un moment de silence, avec un sourire amer.*

Bien, bien ! lâche Verrina ! Quand le scélérat attentait au sanctuaire des lois, c'était trop peu pour toi... il a fallu que le scélérat attentât au sanctuaire de ta famille... (*Il se lève.*) Appelons mon serviteur..De la poudre et du plomb.. —Non, non, arrête ; il me vient une autre pensée... meilleure... Qu'on apporte mon épée... Dis ton *Pater Noster*... (*Il appuie son front sur ses mains.*)...—Mais que résoudre ?

BERTHE.

Vous me déchirez le cœur, mon père !

VERRINA.

Viens, assieds-toi près de moi. (*Avec expresssion.*) Berthe, raconte-moi... dis-moi, Berthe, ce que fit ce Romain dont la fille aussi... comment dirai-je ?...

sut plaire aussi... sa fille!.. Écoute-moi, Berthe : que dit Virginius à sa fille déshonorée ?

BERTHE, tremblante.

Je ne sais pas ce qu'il lui disait.

VERRINA.

Absurdité!... il ne lui dit rien, (*il se lève tout à coup et tire son épée,*) il saisit un glaive.

BERTHE se précipite avec effroi dans ses bras.

Grand Dieu ! que voulez-vous faire ?

VERRINA jette son épée.

Non... il y a encore de la justice à Gênes.

SCÈNE XI.

SACCO, CALCAGNO, les précédens.

CALCAGNO.

Vite, Verrina, dispose-toi. C'est aujourd'hui que commencent les élections. Nous voulons être de bonne heure à la seigneurie, pour choisir les nouveaux sénateurs. Les rues fourmillent de peuple. Toute la noblesse se précipite à l'hôtel de ville. Tu nous accompagneras (*d'un ton railleur*) pour voir le triomphe de notre liberté.

SACCO.

Une épée à terre. Verrina a un regard farouche. Sa fille a les yeux rougis de larmes....

CALCAGNO.

Par le ciel ! j'en suis frappé aussi... Sacco, il est arrivé quelque malheur ici.

VERRINA avance deux siéges.

Asseyez-vous.

SACCO.

Ami, tu nous effrayes.

CALCAGNO.

Jamais je ne te vis ainsi, ami. Si Berthe n'était pas en pleurs, je te demanderais si Gênes n'est pas perdue.

VERRINA, d'une voix terrible.

Perdue ! — Asseyez-vous.

CALCAGNO effrayé et s'asseyant.

Ami ! je te conjure...

VERRINA.

Écoutez !

CALCAGNO.

Quel soupçon me vient, Sacco !

VERRINA.

Génois... vous connaissez tous deux l'antiquité de mon nom. Vos aïeux ont servi d'écuyers aux miens. Mes pères ont combattu pour le pays ; leurs épouses ont été le modèle des Génoises. L'honneur a été notre unique bien, et il a été légué de père en fils... Qui pourrait dire le contraire ?

SACCO.

Personne.

CALCAGNO.

Aussi vrai qu'il y a un Dieu, personne !

VERRINA.

Je suis le dernier de ma race. Ma femme est dans le tombeau... ma fille est tout ce qui me reste.

Génois, vous savez comment je l'ai élevée. Quelqu'un peut-il se présenter et me reprocher d'avoir négligé ma fille ?

CALCAGNO.

Ta fille est le modèle de son âge.

VERRINA.

Amis, je suis un vieillard; si je la perds, je n'ai plus rien à espérer, ma mémoire est éteinte... (*Avec une explosion terrible.*) Je l'ai perdue, ma race est infâme!

TOUS DEUX, *émus.*

Que Dieu vous en préserve!

(Berthe se roule en sanglotant sur le sofa.)

VERRINA.

Non! n'en doute point, ma fille, ce sont des hommes braves et bons. Ils pleurent sur toi, et il en coûtera du sang. —Ne me regardez pas ainsi avec abattement, hommes! (*Lentement et avec force.*) Qui opprime Gênes, peut bien faire violence à une jeune fille.

TOUS DEUX se levant et repoussant leurs siéges en arrière.

Gianettino Doria!

BERTHE, poussant un cri.

Murs, écrasez-moi! Mon cher Scipion!....

SCÈNE XII.

BOURGOGNINO; les précédens.

BOURGOGNINO, *avec empressement.*

Relevez-vous, jeune fille; voici une heureuse nouvelle. Noble Verrina, mon bonheur dépend de votre réponse; déjà depuis long-temps j'aimais votre fille : jamais je n'ai osé demander sa main, tant que tout mon avoir flottait sur de fragiles planches expédiées des Indes; en cet instant même, ma fortune entre à pleines voiles dans la rade, et il m'arrive, dit-on, d'immenses trésors : me voici riche; accordez-moi Berthe, je la rendrai heureuse.

(Berthe se cache : grand silence.)

VERRINA *d'un ton expressif à Bourgognino.*

Désirez-vous, jeune homme, plonger votre cœur dans la fange?

BOURGOGNINO *met la main à son épée, mais la retire aussitôt.*

C'est son père qui a parlé!...

VERRINA.

C'est pourtant ce que dira toute la canaille d'Italie. Vous contenterez-vous des restes du festin d'un autre?

BOURGOGNINO.

Ne trouble pas ainsi ma raison, vieillard.

CALCAGNO.

Bourgognino, ce vieillard a dit vrai.

BOURGOGNINO, *hors de lui, se précipite vers Berthe.*

Il dirait vrai ? cette malheureuse se serait jouée de moi ?

CALCAGNO.

Bourgognino, ce n'est pas cela ; cette fille est pure comme un ange.

BOURGOGNINO *reste confondu.*

Ainsi je puis être heureux. — Pure et déshonorée ! je n'y conçois rien. Vous me regardez et vous restez muets ; un malheur ou un crime semble errer sur vos lèvres tremblantes ; je vous en conjure, ne vous faites pas un jeu de mon trouble. Elle serait pure ? ne dites-vous pas qu'elle est pure ?

VERRINA.

Ma fille est innocente.

BOURGOGNINO.

C'est donc la violence. (*Il ramasse l'épée qui est à terre.*) Génois, par tous les forfaits commis sous le ciel ! où.... où trouverai-je le brigand ?

VERRINA.

Au même lieu où tu trouveras celui qui a dérobé Gênes. (*Bourgognino reste interdit ; Verrina se promène çà et là tout pensif, puis il s'arrête.*) — Si je comprends bien ton signal, éternelle Providence, c'est par ma fille que tu veux délivrer Gênes. (*Il s'avance vers elle, il détache lentement le crêpe noir de son bras, et d'un ton solennel :*) — Jusqu'à ce que le sang d'un Doria ait lavé cette tache odieuse de mon honneur, il ne tombera point un rayon de soleil sur ton visage. Jusque-là (*il la couvre du crêpe*) les ténè-

bres. (*Silence; les autres le regardent avec un muet étonnement. — Verrina pose avec solennité sa main sur la tête de Berthe.*) Maudit soit l'air que tu respireras, maudit soit le sommeil qui reposera tes membres fatigués, maudite soit toute marque de pitié qui viendrait adoucir ta misère! Descends sous les voûtes souterraines de ma maison; pleure, gémis, sans autre passe-temps que ta douleur. (*Il s'interrompt en frissonnant, puis continue*) Que ta vie ne soit plus que le mouvement convulsif de l'insecte expirant, le combat obstiné et déchirant entre l'être et le néant. Que cette malédiction pèse sur toi, jusqu'à ce que Gianettino ait rendu le dernier soupir. Supporte-la durant toute l'éternité, jusqu'à ce qu'on ait pu découvrir le point où se rejoignent les deux extrémités de son cercle.

(Long silence. L'effroi est sur tous les visages. Verrina regarde chacun d'un œil fixe et pénétrant.)

BOURGOGNINO.

Père dénaturé, qu'as-tu fait? pourquoi cette horrible et monstrueuse malédiction sur ta pauvre et innocente fille?

VERRINA.

N'est-il pas vrai, tendre fiancée, elle est terrible? (*Élevant la voix.*) — Qui de vous maintenant osera parler de délais et de sang-froid? le sort de Gênes est uni au sort de ma fille; mon cœur de père répond à mes devoirs de citoyen. Qui de nous serait maintenant assez lâche, pour différer la délivrance de Gênes, quand il sait que sa faiblesse prolongerait la douleur infinie de cet agneau innocent? Par le ciel, ce ne sont pas les vains propos d'un fou... J'ai fait un

serment, et je n'aurai nulle pitié de ma fille, jusqu'à ce qu'un Doria ait mordu la poussière; et je serai ingénieux pour son martyre comme un valet de bourreau; et je déchirerai l'agneau innocent sur le chevalet des tortures. Vous tremblez, vous me regardez tous, pâles comme des fantômes. Encore une fois, Scipion, je m'assure d'un otage pour que tu frappes le tyran : par ce lien précieux, j'attache toi, moi, vous à nos devoirs. Le despote de Gênes doit tomber, ou cette fille n'a plus d'espoir : je ne me rétracte point.

BOURGOGNINO se jette aux pieds de Berthe.

Et il tombera; il tombera pour Gênes, comme le taureau du sacrifice. Aussi vrai que cette épée ouvrira le cœur de Doria, aussi vrai je presserai tes lèvres du baiser de l'hymen.

(Il se relève.)

VERRINA.

C'est le premier couple qu'aient béni les furies. Donnez-vous la main. Tu plongeras ton glaive dans le cœur de Doria; prends-la, elle est à toi.

CALCAGNO, un genou en terre.

Et voici encore un Génois qui se prosterne devant l'innocence, et dépose à ses pieds son redoutable acier. Puisse Calcagno trouver la route du ciel aussi facilement que mon épée trouvera la route du cœur de Doria !

(Il se relève.)

SACCO.

Enfin, Raphaël Sacco se prosterne le dernier, mais non le moins résolu. Si ma bonne épée n'ouvre

point la prison de Berthe, que l'oreille de celui qui entend tout se ferme à ma dernière prière.

(Il se relève.)

VERRINA plus serein.

Gênes vous remercie par ma bouche, mes amis. — Va maintenant, ma fille; enorgueillis-toi d'être une grande victime pour la patrie.

BOURGOGNINO l'embrasse.

Va, prends confiance en Dieu et en Bourgognino : un seul et même jour délivrera et Berthe et Gênes.

(Berthe s'éloigne.)

SCÈNE XIII.

Les précédens sans BERTHE.

CALCAGNO.

Avant d'aller plus loin, encore un mot, Génois.

VERRINA.

Je le devine.

CALCAGNO.

Quatre patriotes suffisent-ils pour abattre l'hydre puissant de la tyrannie? exciterons-nous le peuple? attirerons-nous la noblesse dans notre parti.

VERINA.

Je comprends; écoutez-moi : j'ai depuis long-temps à mes gages un peintre qui emploie tout son art à peindre la chute d'Appius Claudius. Fiesque est adorateur des beaux-arts, et s'anime facilement à une scène sublime. Nous ferons porter cette peinture dans son palais; et nous serons là, quand il la verra.

Peut-être cet aspect réveillera-t-il son génie; peut-être.....

BOURGOGNINO.

Point de lui! Doublez les dangers, dit le héros, et non pas les auxiliaires. Je sentais depuis long-temps dans ma poitrine quelque chose que rien ne pouvait satisfaire; maintenant, j'ai su tout à coup le démêler, (*avec une contenance héroïque*) je vivais sous un tyran!

(La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon dans le palais de Fiesque.

LÉONORE, ARABELLE.

ARABELLE.

NON, vous dis-je; vous avez mal vu : la jalousie a troublé vos yeux.

LÉONORE.

C'était Julie elle-même; ne m'en parle plus. Mon portrait était suspendu à un ruban bleu, celui-ci était couleur de feu; mon sort est décidé.

SCÈNE II.

Les précédens; JULIE.

JULIE, avec une démarche affectée.

Le comte m'a invitée à venir dans son palais, pour voir passer le cortége qui va à l'hôtel de ville. Le temps me paraîtra long. En attendant le chocolat, madame, amusez-moi par votre conversation.

(Arabelle s'éloigne, et revient un instant après.)

LÉONORE.

Ordonnez-vous que j'aie ici compagnie?

JULIE.

Que cela est insipide!... viendrais-je en chercher ici? Tâchez de me distraire, madame... (*se promenant çà et là en minaudant*) comme vous pourrez, madame; car je n'ai rien à faire.

ARABELLE, malicieusement.

Ah! quel beau petit nègre, signora! Mais avez-vous réfléchi combien il était cruel de priver les lorgnettes de nos élégans, d'un si riche point de vue? Et quelle brillante parure de perles! les yeux sont tout éblouis. Dieu tout-puissant! ce sont les dépouilles de la mer entière.

JULIE, devant une glace.

Cela vous paraît singulier, mademoiselle? Mais avez-vous donc, mademoiselle, mis aussi votre babil au service de la comtesse?—C'est charmant, madame; vous chargez vos domestiques de faire les honneurs à vos hôtes.

LÉONORE.

Il est malheureux pour moi, signora, que mon humeur ne me permette pas de jouir de l'agrément de votre présence.

JULIE.

C'est le manque d'usage qui vous ôte l'esprit et la grâce. Allons, de la vivacité, de la finesse! ce n'est pas là le moyen d'enchaîner votre mari.

LÉONORE.

Je n'en sais qu'un seul, comtesse. Employez toujours les vôtres, ils ne me nuiront pas.

JULIE, sans faire semblant de l'écouter.

Ah! comme vous vous tenez mal, madame! Fi donc! ayez donc plus de soin de vous-même. Il faut avoir recours à l'art, quand la nature a été avare. Du rouge cacherait cette pâleur maladive de vos joues. Pauvre enfant! vous ne ferez pas de conquête avec petit visage-là.

LÉONORE, à Arabelle, d'un air content.

Fais-moi compliment, ma fille. Il est impossible que j'aie perdu mon cher Fiesque, ou je n'aurais rien perdu en le perdant.

(Arabelle apporte du chocolat et le verse.)

JULIE.

Vous parliez de perdre? mais, mon Dieu! comment a pu vous venir cette exaltation tragique d'épouser Fiesque? Pourquoi, mon enfant, vous élever à cette hauteur, où nécessairement vous deviez être trop en vue, où vous deviez subir des comparaisons? Sur ma foi, mon cher trésor, c'est un fripon ou un sot qui vous a mariée à Fiesque. (*Elle lui prend la main d'un air de compassion.*) Bonne petite, un homme accueilli dans le grand monde ne pouvait pas être un parti pour toi.

(Elle prend une tasse.)

LÉONORE, à Arabelle en souriant.

.... Ou bien ne devrait pas rechercher l'accueil de grand monde-là.

JULIE.

Le comte a de la figure, de l'usage, du goût... Le comte avait eu le bonheur de se lier avec des personnes d'un haut rang... Le comte a du caractère, du feu. Eh bien, il s'exile de ce cercle d'élégance, il revient à la maison; sa femme le reçoit avec une tendresse de tous les jours, elle éteint son ardeur dans des baisers froids et fades, et lui distribue ses caresses, avec toute la régularité d'une ménagère qui tient table d'hôte. Le pauvre homme! Là, un idéal charmant lui sourit; ici, il a tout le dégoût d'une sensibilité maussade. Au nom du ciel, signora, s'il n'a pas perdu l'esprit, quel sera son choix?

LÉONORE, lui présentant une tasse.

Vous, madame, s'il l'a perdu.

JULIE.

Fort bien! On pourrait tourner l'épigramme contre vous-même. Tremblez de cette épigramme; mais avant de trembler, tâchez de rougir.

LÉONORE.

Vous savez donc aussi ce que c'est, signora?... Pourquoi pas? c'est un artifice de toilette.

JULIE.

Mais voyez donc! il n'y a qu'à irriter le vermisseau, on fait jaillir de lui une étincelle. — Assez à présent; c'était une plaisanterie, madame, donnez-moi la main, et faisons la paix.

LÉONORE lui donne la main et lui lance un regard significatif.

Comtesse Impériali....ma colère vous touche peu.

JULIE.

Tout-à-fait généreuse ! Mais il faut aussi que je le sois, comtesse. (*Lentement et en observant Léonore.*) Si je porte le portrait d'une personne, s'ensuit-il que l'original ait du prix pour moi ? Qu'en pensez-vous ?

LÉONORE rougit et se trouble.

Que dites-vous ? J'espère que ce serait une conséquence trop précipitée.

JULIE.

Je le pense aussi ; le cœur n'a pas besoin du secours des yeux. Un sentiment véritable ne se montre point par un signe visible.

LÉONORE.

Grand Dieu ! Comment, c'est vous qui dites cette vérité ?

JULIE.

C'est par compassion, par pure compassion... Car voyez-vous, ce raisonnement peut recevoir une autre application, et alors il ne serait pas prouvé que vous eussiez perdu votre Fiesque.

(Elle lui donne son propre portrait, et sourit méchamment.)

LÉONORE, avec douleur et amertume.

Mon portrait ! A vous ? (*Elle tombe dans un fauteuil.*) O indigne !

JULIE, triomphante.

Ai-je ma revanche ? Eh bien, madame, plus d'épigramme, plus de repartie ! (*Elle appelle.*) Ma voiture !... Mon projet a réussi. (*A Léonore, en lui*

prenant le menton.) — Consolez-vous, mon enfant, il m'a donné ce portrait dans un moment d'égarement.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CALCAGNO entre.

CALCAGNO.

Impériali sort d'ici tout animée, et vous, madame, je vous vois émue.

LÉONORE, avec une douleur poignante.

Non, cela est inouï!

CALCAGNO.

Par le ciel! Mais ne pleurez-vous pas?

LÉONORE.

C'est un ami de ce cruel... Otez-vous de mes yeux.

CALCAGNO.

Quel est ce cruel? Vous m'épouvantez.

LÉONORE.

Mon mari... non, Fiesque.

CALCAGNO.

Qu'entends-je?

LÉONORE.

Ah! ce n'est qu'une scélératesse habituelle à vous autres hommes.

CALCAGNO lui prend la main avec vivacité.

Comtesse, j'ai un cœur qu'émeut la vertu en pleurs.

LÉONORE.

Vous êtes un homme, vous n'êtes rien pour moi.

CALCAGNO.

Je suis tout à vous, plein de vous,... si vous saviez combien, avec quelle ardeur infinie?..

LÉONORE.

Homme, tu mens... Tu promets et tu ne tiendras pas.

CALCAGNO.

Je vous jure.

LÉONORE.

Un parjure! Cessez. Dieu se fatiguerait à inscrire vos sermens. O hommes, hommes, si chacun de vos sermens se changeait en démon, il y en aurait assez pour donner l'assaut au ciel, et prendre à merçi les anges de lumière.

CALCAGNO.

Vous vous emportez, comtesse. Votre chagrin vous rend injuste. Devez-vous prononcer la sentence de tout le sexe, pour le crime d'un seul?

LÉONORE le regarde avec dignité.

Homme, j'aimais les hommes en un seul : ne dois-je pas les abhorrer en lui?

CALCAGNO.

Essayez, comtesse... Une première fois votre cœur a fait un mauvais choix... Je sais où il pourrait se mieux adresser.

LÉONORE.

Je ne veux rien entendre de vous.

CALCAGNO.

Cet arrêt, vous pourriez aujourd'hui le rétracter dans mes bras.

LÉONORE, attentive.

Achevez!... Dans vos...

CALCAGNO.

.... Dans mes bras, qui s'ouvriront pour recevoir celle qu'on abandonne, et pour la dédommager de l'amour perdu.

LÉONORE, le regardant fixement.

De l'amour?

CALCAGNO, avec ardeur et se jetant à ses pieds.

Oui, le mot est prononcé : L'amour, madame. Ma vie ou ma mort dépendent de votre réponse. Si ma passion est un crime, alors la vertu et le vice n'ont qu'un seul et même but, le ciel et l'enfer sont unis par une même proscription.

LÉONORE, avec indignation et orgueil.

C'était donc là que tendait ta compassion, hypocrite! Tu te jetais à mes pieds, pour trahir l'amitié et l'amour? Loin de mes yeux pour toujours! Sexe odieux! Jusqu'ici j'avais pensé que tu trahissais seulement les femmes; je ne savais pas encore que vous fussiez perfides les uns envers les autres.

CALCAGNO, interdit.

Comtesse...

LÉONORE.

Ce n'était pas assez de rompre le sceau sacré de la

confiance, cet hypocrite voulait ternir de son souffle empoisonné la glace transparente de la vertu, et entraîner l'innocence dans le parjure.

CALCAGNO, vivement.

Le parjure ne vient pas de vous, madame.

LÉONORE.

J'entends; et mon dépit devrait pervertir mon amour?—Ne sais-tu pas (*avec une extrême fierté*) que même le malheur d'avoir été trompée par Fiesque élève et ennoblit le cœur d'une femme. Va? la honte de Fiesque ne peut élever Calcagno jusqu'à moi, elle ne peut que dégrader l'humanité.

CALCAGNO interdit, la suit des yeux; puis se frappant le front :

Imbécile!

SCÈNE IV.

LE MAURE, FIESQUE.

FIESQUE.

Qui vient de sortir d'ici?

LE MAURE.

Le marquis Calcagno.

FIESQUE.

Ce mouchoir était sur le sopha. Ma femme était ici.

LE MAURE.

Je viens de la rencontrer dans une grande agitation.

FIESQUE.

Ce mouchoir est humide. (*Il le serre dans sa*

poche.) Calcagno ici ! Léonore dans la plus grande agitation !... (*Après un moment de réflexion, il s'adresse au Maure.*) Ce soir, je veux savoir de toi ce qui s'est passé ici.

LE MAURE.

On pourra s'en informer : mademoiselle Arabelle aime qu'on lui fasse des complimens sur ses blonds cheveux.

FIESQUE.

As-tu suivi mes ordres? Voilà déjà trente heures que tu les as reçus.

LE MAURE.

Sans y manquer d'un iota, mon maître.

FIESQUE, *s'asseyant.*

Dis-moi donc comment on parle de Doria et du gouvernement actuel?

LE MAURE.

Ah, fi! d'une manière effroyable. Rien que le nom de Doria leur donne le frisson de la fièvre. Gianettino est mortellement haï; tout le monde murmure. Les Français, dit-on, étaient les rats qui nous rongeaient; Doria est le chat qui les a mangés, et maintenant il croque les souris.

FIESQUE.

Cela peut bien être;—et ne savent-ils aucun chien à opposer à ce chat?

LE MAURE, *avec malice.*

On parle de toutes parts dans la ville d'un certain..... un certain..... Ah! ah! aurais-je oublié ce nom-là?

FIESQUE, se levant.

Imbécille! il est aussi facile de le retenir qu'il a été difficile de l'acquérir. Gênes en compte-t-elle plus d'un?

LE MAURE.

Pas plus qu'elle ne compte deux Lavagna.

FIESQUE se rassied.

A la bonne heure!—Et comment parle-t-on de ma vie dissipée?

LE MAURE, le regardant avec de grands yeux.

Écoutez, comte de Lavagna : Gênes a grande idée de vous. On ne peut concevoir qu'un cavalier d'une des plus grandes maisons, plein de talens et de caractère, ardent et influent, maître de quatre millions, dont les veines sont remplies d'un sang royal, un cavalier tel que Fiesque, qui, d'un signe, ferait voler tous les cœurs vers lui.....

FIESQUE, se détournant de lui avec mépris.

Entendre cela de la bouche d'un tel misérable!

LE MAURE.

... Que le grand homme de Gênes s'endorme ainsi sur les grands destins de Gênes. Beaucoup s'en affligent; d'autres s'en raillent; la plupart vous blâment; tous plaignent l'état de vous avoir perdu. On prétend qu'un jésuite a eu vent qu'un renard se cachait sous cette robe de chambre.

FIESQUE.

Un renard en dépiste un autre... Que dit-on de mon roman avec la comtesse Impériali?

LE MAURE.

Ce que je me dispenserai volontiers de répéter.

FIESQUE.

Parle librement. Plus tu seras franc, plus je serai satisfait. Que murmure-t-on sur cela?

LE MAURE.

Murmurer? ce n'est pas le mot. Dans les cafés, les billards, les tables d'hôte, les promenades, au marché, à la bourse, on crie bien haut.....

FIESQUE.

Quoi? Je te l'ordonne.

LE MAURE, en se reculant.

Que vous êtes un fou.

FIESQUE.

Bien! Prends un sequin pour ce récit. Je me suis mis à porter la marotte, pour donner à penser aux Génois; et s'il le fallait, je me ferais tondre pour disputer leur attention avec Arlequin.—Comment les ouvriers en soie ont-ils reçu mes présens?

LE MAURE, plaisamment.

Maître fou, ils ont paru comme de pauvres criminels qui.....

FIESQUE.

Maître fou?... As-tu ton bon sens, camarade?

LE MAURE.

Pardon. J'avais envie de gagner encore quelques sequins.

FIESQUE sourit et lui donne encore un sequin.

Hé bien, comme de pauvres criminels qui.... ?

LE MAURE.

... Qui sont sur l'échafaud, et à qui l'on vient annoncer leur pardon. Ils sont à vous corps et âme.

FIESQUE.

Cela me fait plaisir. Ils donnent l'impulsion à la populace de Gênes.

LE MAURE.

Ah! c'était une scène!... Il s'en est peu fallu, ou le diable m'emporte! que je n'aie pris goût à la générosité. Ils se jetaient à mon cou comme des insensés; les filles oubliaient tout d'un coup que mon père n'était pas blanc, tant elles se précipitaient ardemment sur ma face couleur de suie! Ah! l'or est tout-puissant, ai-je pensé; il sait blanchir un nègre.

FIESQUE.

La pensée est meilleure que la fange où elle a germé. — Les paroles que tu m'a rapportées sont bonnes; des effets y sont contenus.

LE MAURE.

Comme la tempête menaçante est contenue dans les nuages du ciel. On se groupe pour parler, on s'assemble en foule, et l'on crie: Chut! dès qu'un étranger paraît. Une fermentation sourde règne dans toute la ville; le mécontentement pèse sur la république comme un nuage chargé de la tempête; au premier signal, il en sortira des foudres et des éclairs.

FIESQUE.

Silence!... écoute... quel est ce bruyant tumulte?

LE MAURE, courant à la fenêtre.

Ce sont les clameurs d'une foule qui sort de l'hôtel de ville.

FIESQUE.

Aujourd'hui on élit le procurateur.—Fais avancer ma voiture.—Il n'est pas possible que la séance soit déjà finie : j'y veux aller. Il est impossible que régulièrement elle soit finie.—Mon épée et mon manteau ; où est ma plaque ?

LE MAURE.

Monseigneur, je l'ai volée et mise en gage.

FIESQUE.

Cela me réjouit fort.

LE MAURE.

Comment ? et ne recevrai-je pas bientôt ma récompense ?

FIESQUE.

Ah ! oui, pour n'avoir pas pris le manteau aussi.

LE MAURE.

Non, pour avoir découvert le voleur.

FIESQUE.

Le bruit s'approche d'ici. Écoute... Ce ne sont pas des acclamations... (*Vivement.*) Cours ouvrir les portes de la cour... J'ai un pressentiment... Doria est d'une impudence folle; Le gouvernement est en équilibre sur la pointe d'une aiguille ; je gage qu'il y a eu du bruit dans la seigneurie.

LE MAURE, à la fenêtre.

Qu'est-ce ? On descend par milliers de la rue Balbi.

Les hallebardes, les épées brillent... Oh! des sénateurs qui accourent ici.

FIESQUE.

C'est une sédition!... Cours t'y mêler; répète mon nom, fais qu'ils se précipitent ici... (*Le Maure s'éloigne rapidement.*)—Ce que l'industrieuse fourmi a péniblement traîné et entassé, en un instant est dispersé par le vent du hasard.

SCÈNE V.

FIESQUE; CENTURIONE, CIBO, ASSERATO: ils se précipitent impétueusement dans la salle.

CIBO.

Comte, vous excuserez notre colère, si nous entrons sans être annoncés.

CENTURIONE.

Je suis outragé, mortellement outragé, par le neveu du doge, sous les yeux de toute la seigneurie.

ASSERATO.

Doria a souillé le livre d'or, où chaque noble Génois a sa page.

CENTURIONE.

C'est pourquoi nous sommes ici. Toute la noblesse est outragée en moi; toute la noblesse doit prendre part à ma vengeance. Pour venger l'honneur de moi seul, je ne demanderais point de secours.

CIBO.

Toute la noblesse est offensée en lui; toute la noblesse doit jeter feu et flamme.

ASSERATO.

Les droits de la nation sont foulés aux pieds. La liberté de la république a reçu un coup mortel.

FIESQUE.

Vous excitez toute mon attente.

CIBO.

Il était le vingt-neuvième des électeurs, car il avait tiré une boule d'or, et se trouvait désigné pour élire le procurateur. Vingt-huit voix étaient déjà données. Quatorze étaient pour moi, autant pour Lomellino. Il manquait encore la sienne et celle de Doria.

CENTURIONE, *l'interrompant vivement.*

Il ne manquait que ces deux voix : je vote pour Cibo. Doria, — voyez quelle offense à mon honneur ! — Doria.....

ASSERATO, *reprenant la parole.*

Ce qu'on n'avait jamais vu depuis que la mer baigne les murs de Gênes...

CENTURIONE, *avec chaleur.*

Doria tire une épée, qu'il tenait cachée sous son manteau d'écarlate, la pique dans mon billet, et crie à l'assemblée :

CIBO.

« Sénateurs, le vote est nul, il est percé ! Lomellino est procurateur. »

CENTURIONE.

« Lomellino est procurateur ; »—et il jette son épée sur la table.

ASSERATO.

Il s'écrie : « Le vote est nul ; »—et il jette son épée sur la table.

FIESQUE, après un peu de silence.

A quoi êtes-vous résolus ?

CENTURIONE.

La république est frappée au cœur. A quoi nous sommes résolus ?

FIESQUE.

Centurione, un souffle courbe le roseau. Pour ébranler le chêne, il faut la tempête. Je vous le demande, qu'avez-vous résolu ?

CIBO.

J'aurais pensé qu'on demanderait ce que Gênes résoudra.

FIESQUE.

Gênes ! Gênes ! n'y comptez pas ; c'est un appui fragile, brisé, que celui où vous vous attachez. Comptez-vous sur les patriciens ? peut-être parce qu'ils montrent un visage mécontent, et qu'ils haussent les épaules, lorsqu'on parle des affaires de l'état ? N'y comptez pas. Leur ardeur héroïque s'est concentrée sur les balles de marchandises du Levant ; leurs âmes volent avec anxiété au-devant de la flotte des Indes.

CENTURIONE.

Apprenez à mieux connaître nos patriciens. A peine l'action insolente de Doria a-t-elle été com-

mise, que plus de cent d'entre eux ont couru sur la place avec leurs vêtemens déchirés. L'assemblée de la seigneurie s'est dissoute.

FIESQUE, *avec raillerie.*

Comme des colombes se dispersent, quand le vautour donne au milieu de leur volée.

CENTURIONE, *avec véhémence.*

Non, comme des barils de poudre, lorsqu'une étincelle y est tombée.

CIBO.

Le peuple est furieux; et que ne peut pas ce sanglier, quand il est forcé?

FIESQUE *sourit.*

Lui! ce colosse aveugle et sans discernement, qui commence par faire grand fracas par ses lourds mouvemens; dont la rage dévorante menace de tout engloutir, ce qui est élevé comme ce qui est abaissé, ce qui est éloigné comme ce qui est rapproché; et qui enfin..... trébuche sur un fil! Génois, c'est en vain! l'époque de la domination des mers est passée. Gênes succombe sous le poids de son nom. Gênes en est à ce point où se trouva l'invincible Rome, quand elle était ballottée comme un volant sur une raquette, par un faible enfant, par Octave. Gênes ne peut plus être libre. Gênes serait ranimée par un monarque. Gênes a besoin d'un souverain; ainsi, obéissez à ce frivole Gianettino.

CENTURIONE, *avec emportement.*

Quand les élémens déchaînés se confondront, quand

le pôle du nord s'élancera vers le pôle du sud!..... Allons, camarades.

FIESQUE.

Arrêtez, arrêtez! quel dessein couvez-vous, Cibo?

CIBO.

Rien, une plaisanterie..... qui pourra faire trembler la terre.

FIESQUE les conduit vers une statue.

Regardez donc cette statue.

CENTURIONE.

C'est la Vénus de Florence. Qu'en avons-nous affaire ici?

FIESQUE.

Mais vous plaît-elle?

CIBO.

Je serais mauvais Italien, si je pensais autrement. Pourquoi me faire cette question?

FIESQUE.

Maintenant parcourez toutes les parties du monde, et cherchez parmi les êtres vivans de la race des femmes, l'heureux modèle qui renfermerait tous les attraits imaginés pour cette Vénus.

CIBO.

Et que nous rapportera cette recherche?

FIESQUE.

Alors l'imagination sera convaincue de charlatanisme.

CENTURIONE, impatiemment.

Et qu'y gagnerons-nous?

FIESQUE.

Vous y gagnerez..... le jugement de cet éternel procès entre la nature et l'art.

CENTURIONE, avec chaleur.

Et alors?

FIESQUE.

Et alors, alors?... (*Il se met à rire.*) Alors vous n'oublierez pas de vous apercevoir que la liberté de Gênes est en ruines.

SCÈNE VI.

Le tumulte augmente autour du palais.

FIESQUE, seul.

Bien! très-bien! voilà le feu aux pailles. La flamme gagne les maisons et les tours.... De proche en proche, l'incendie deviendra général; les vents, avec une joie maligne, vont souffler la destruction.

SCÈNE VII.

LE MAURE en toute hate, FIESQUE.

LE MAURE.

Tumulte sur tumulte!

FIESQUE.

Fais ouvrir les portes à deux battans. Qu'on laisse entrer tous les passans!

LE MAURE.

Républicains! républicains! traînez votre liberté sous le joug; respirez, comme des bêtes de somme, sous la domination de votre aristocratie.

FIESQUE.

Bien fous s'ils croient que Fiesque de Lavagna continuera ce que Fiesque de Lavagna n'a pas commencé! La révolte vient fort à propos; mais la conspiration doit m'appartenir.—Les voilà qui se précipitent sur l'escalier.

LE MAURE, *sortant.*

Holà! holà! il vont entrer poliment, en enfonçant les portes.

(Le peuple se précipite dans la salle, en brisant les portes.)

SCÈNE VIII.

FIESQUE, DOUZE OUVRIERS.

TOUS.

Vengeance sur Doria! vengeance sur Gianettino!

FIESQUE.

Allons doucement, mes chers concitoyens. La visite que vous me faites prouve votre bon cœur; mais je crains le bruit.

TOUS, *impétueusement.*

A bas les Doria! A bas l'oncle et le neveu!

FIESQUE *les compte en souriant.*

Douze: voilà une belle armée!

PLUSIEURS.

Plus de Doria ! Il faut que le gouvernement change de forme.

PREMIER OUVRIER.

Jeter du haut des marches les juges de la paix !... Oui, jeter les juges de la paix !

UN SECOND.

Pense donc, Lavagna, les juges de la paix ! parce qu'ils le contrariaient par leur vote !

TOUS.

C'est ce qu'on ne doit pas souffrir, c'est ce qu'on ne peut pas souffrir.

UN TROISIÈME.

Tirer une épée dans le conseil !

LE PREMIER.

Une épée, le signe de la guerre, dans un lieu de paix !

LE SECOND.

Venir en robe écarlate au sénat, quand tous les autres seigneurs sont en noir !

LE PREMIER.

Se faire traîner à huit chevaux dans les rues de la ville !

TOUS.

Un tyran ! traître au pays et au gouvernement !

LE SECOND.

Avoir acheté de l'empereur deux cents allemands pour ses gardes du corps !

LE PREMIER.

Des étrangers contre les enfans de la patrie! des Allemands contre les Italiens! des soldats près des lois!

TOUS.

Haute trahison! violation des lois! ruine de Gênes!

LE PREMIER.

Porter les armes de la république sur sa voiture!

LE SECOND.

La statue d'André au milieu de la cour de la seigneurie!

TOUS.

Qu'André soit mis en pièces! en mille pièces la statue et le modèle!

FIESQUE.

Génois, pourquoi m'adresser tout cela?

LE PREMIER.

Vous ne devez pas l'endurer. Vous devez lui tenir tête.

LE SECOND.

Vous êtes un habile homme, vous ne devez pas endurer tout cela; et vous devez avoir de l'esprit pour nous.

LE PREMIER.

Vous êtes un meilleur seigneur que lui; vous devez lui rendre la pareille, et vous ne devez pas endurer cela.

FIESQUE.

Votre confiance me flatte beaucoup. Par quelles actions pourrais-je y répondre?

TOUS, souriant.

Frappez! renversez! délivrez!

FIESQUE.

Voulez-vous cependant encore entendre une bonne parole?

PLUSIEURS.

Parlez, Lavagna.

FIESQUE s'asseyant.

Génois... une fermentation intestine survint une fois dans le royaume des animaux; les partis combattaient contre les partis, et un chien de boucher s'empara du trône. Accoutumé à conduire les bêtes à la boucherie, il usa de son pouvoir en vrai chien. Il aboyait, il mordait, et rongeait son peuple jusqu'aux os. La nation murmura; les plus hardis se concertèrent, et le dogue fut étranglé. Alors il fut tenu une diète, pour décider la grande question de savoir quel gouvernement serait le plus heureux: les voix se partagèrent entre trois avis. — Génois, pour lequel vous seriez-vous décidés?

LE PREMIER.

Pour le peuple! tout pour le peuple!

FIESQUE.

Le peuple prévalut; le gouvernement fut démocratique. Chaque citoyen donnait son suffrage. La pluralité l'emportait. Peu de semaines après, l'homme déclara la guerre à cette république de nouvelle fabrique. La diète se rassembla. Le cheval, le lion, le tigre, l'ours, l'éléphant et le rhinocéros s'expliquèrent d'abord, et crièrent hautement aux armes.

Ce fut ensuite le tour des autres. L'agneau, le lièvre, le cerf, l'âne, toute la tribu des insectes, la troupe craintive des oiseaux et des poissons s'avancent, et se lamentant, dirent : La paix!—Voyez, Génois, il y avait plus de lâches que de braves, plus d'imbéciles que de sages; la pluralité l'emportait. L'empire des animaux déposa les armes, et l'homme établit violemment sa domination. Ce système de politique fut donc rejeté. — Génois, pour lequel inclineriez-vous maintenant?

LE PREMIER ET LE SECOND.

Pour l'élection ! oui, pour l'élection !

FIESQUE.

Cette opinion fut adoptée. Les affaires de l'état furent partagées entre plusieurs chambres. Les loups administraient les finances; les renards étaient leurs commis; les colombes présidaient à la justice criminelle; les tigres aux conciliations amiables; les boucs arrangeaient les procès entre époux; les lièvres étaient soldats; les lions et les éléphans gardaient les bagages; l'âne était ambassadeur de la république, et la taupe inspecteur général de la conduite des magistrats. Génois, qu'espérez-vous d'une si sage répartition? Celui que le loup n'avait pas déchiré était dépouillé par le renard. Celui qui échappait à ce dernier succombait sous les ruades de l'âne. Le tigre étranglait l'innocent; les colombes faisaient grâce au voleur et à l'assassin; et à la fin, quand les magistrats sortaient de charge, la taupe les trouvait tous irréprochables. Les animaux se soulevèrent. Choisissons, s'écrièrent-ils tous d'une voix, un mo-

narque qui ait griffes et dents, et qui n'ait qu'un seul estomac : tous rendirent hommage à un seul, à un seul, Génois ! mais celui-là, (*il s'avance entre eux d'un air de majesté*) c'était le lion.

TOUS, applaudissant et jetant leurs bonnets en l'air.

Bravo ! bravo ! ils ont sagement fait.

LE PREMIER.

Et Gênes doit les imiter, et Gênes a déjà son homme.

FIESQUE.

Je ne veux pas le connaître. Retournez chez vous; songez au lion ! (*Les citoyens se retirent en tumulte.*) —Cela va à souhait. Le peuple et le sénat sont contre Doria... Le peuple et le sénat sont pour Fiesque. Il faut accroître cette haine; il faut échauffer cette bienveillance... Hassan ! Hassan ! ici, gibier de potence, ici. Hassan !

SCÈNE IX.

LE MAURE arrive, FIESQUE.

LE MAURE, avec empressement.

Les pieds me brûlent. Qu'y a-t-il encore à faire ?

FIESQUE.

Ce que j'ordonnerai.

LE MAURE, d'un ton docile.

Où dois-je d'abord courir ? Où irai-je ensuite ?

FIESQUE.

Cette fois, tu n'auras pas la peine de courir, tu

seras traîné. Tiens-toi prêt; je vais publier ton assassinat et te livrer enchaîné à la torture.

LE MAURE, reculant de six pas.

Seigneur... cela est contre le traité.

FIESQUE.

Sois tranquille, ce ne sera qu'une plaisanterie, et rien de plus. En ce moment, tout consiste à faire grand bruit de l'attentat de Gianettino sur ma vie. On te mettra à la question.

LE MAURE.

Faut-il avouer ou nier?

FIESQUE.

Tu nieras. On t'appliquera à la torture; tu résisteras à la première épreuve. Tu peux bien souffrir cela à compte sur ton mauvais coup. A la seconde, tu avoueras.

LE MAURE, secouant la tête.

Le diable est un fripon, il pourrait bien me retenir pour sa cuisine; et je serais roué par pure comédie.

FIESQUE.

Tu en échapperas, je t'en donne ma parole de comte. Je demanderai comme satisfaction qu'on te livre à ma vengeance, et je te ferai grâce aux yeux de toute la république.

LE MAURE.

J'y consens. Ils me disloqueront les membres, cela me rendra plus souple.

FIESQUE.

Allons, égratigne-moi le bras avec ton poignard,

au point de faire jaillir le sang... Je ferai comme si je venais de te prendre sur le fait pour la première fois. — Bien ! (*Il crie de toutes ses forces*) Au meurtre ! au meurtre ! au meurtre ! Fermez les portes ; gardez les passages.

(Il saisit le Maure à la gorge et l'entraîne. Des serviteurs accourent sur le théâtre.)

SCÈNE X.

LÉONORE, ROSE. Elles se précipitent avec effroi dans la salle.

LÉONORE.

Au meurtre ! On vient de crier au meurtre ! D'où vient ce bruit ?

ROSE.

Quelque tumulte insignifiant, comme tous les jours à Gênes.

LÉONORE.

On criait au meurtre, et le peuple répétait sans cesse le nom de Fiesque. Vous voulez m'épargner ; on peut tromper mes yeux, mais non pas mon cœur. Cours au plus vite, va voir, et dis-moi où on l'entraîne.

ROSE.

Remettez-vous ; Arabelle y est allée.

LÉONORE.

Arabelle reçueillera encore son dernier regard ! Heureuse Arabelle ! Malheur à moi ! je suis son assassin. Si Fiesque eût pu m'aimer, jamais Fiesque

ne se serait mêlé au monde ; jamais il n'eût attiré le poignard de l'envie.—Arabelle revient! Arrive donc!. Ah! Arabelle! ne me dis rien.

SCÈNE XI.

Les précédens, ARABELLE.

ARABELLE.

Le comte est vivant ; il est sain et sauf. Je viens de le voir galoper à travers la ville. Jamais je n'ai vu notre noble maître plus beau ; son cheval se pavanait sous lui, et fendait, de sa fière encolure, la foule qui se pressait autour de son royal cavalier. Il m'a aperçue en passant, a gracieusement souri, a fait un signe de ce côté, et a envoyé trois baisers... (*Malignement*) Qu'en ferai-je, signora ?

LÉONORE, ravie.

Folle que tu es! va les lui reporter.

ROSE.

Voyez donc! comme vous avez rougi sur-le-champ!

LÉONORE.

Il prodigue son cœur à des coquettes, et moi je cours après un seul de ses regards! O femmes! femmes!

(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

Le palais d'André.

GIANETTINO, LOMELLINO, entrent en toute hâte.

GIANETTINO.

Qu'ils crient pour leur liberté, comme une lionne pour ses petits ; je demeure ferme.

LOMELLINO.

Cependant, monseigneur !...

GIANETTINO.

Au diable avec tes cependant, procurateur de trois heures ; je ne reculerai pas de l'épaisseur d'un cheveu. Que les tours de la ville secouent leur tête, que la mer soulevée fasse retentir le mot : Non ! Je ne crains pas la canaille.

LOMELLINO.

La fureur de la populace est sans doute un feu de paille ; mais la noblesse souffle dessus. Toute la république est en agitation : le peuple et les patriciens.

GIANETTINO.

Je me tiendrai comme Néron sur la hauteur, et je regarderai cet incendie en jouant...

LOMELLINO.

Jusqu'à ce que toute la masse de la révolte se précipite vers un chef de parti, assez ambitieux pour recueillir les fruits de ce désastre.

GIANETTINO.

Chimères! chimères! je n'en connais qu'un qui pourrait devenir redoutable, et celui-là, j'y pourvoirai.

LOMELLINO.

Le sérénissime doge!

(André vient. Tous deux s'inclinent profondément.)

ANDRÉ.

Seigneur Lomellino, ma nièce voudrait sortir.

LOMELLINO.

Je vais avoir l'honneur de l'accompagner.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

ANDRÉ, GIANETTINO.

ANDRÉ.

Écoute-moi, mon neveu; je suis mécontent de toi.

GIANETTINO.

Daignez m'entendre, sérénissime doge.

ANDRÉ.

J'écoute le mendiant le plus déguenillé de Gênes, quand il le faut, mais jamais un mauvais sujet, fût-il mon neveu. C'est être assez indulgent de te parler comme un oncle; c'est au doge, à la tête de sa seigneurie, que tu devrais avoir affaire.

GIANETTINO.

Un seul mot, monseigneur...

ANDRÉ.

Écoute ce que tu as fait, et tu te justifieras ensuite... Tu as ruiné un édifice que j'avais assidûment construit durant un demi-siècle, le mausolée de ton oncle, son unique monument... l'amour des Génois ! André te pardonne cette conduite frivole.

GIANETTINO.

Mon oncle, mon souverain...

ANDRÉ.

Ne m'interromps point. Tu as détruit le plus beau chef-d'œuvre de gouvernement, que moi-même j'avais, à l'aide du ciel, donné aux Génois ; qui m'avait coûté tant de veilles, tant de dangers et tant de sang. A la face de Gênes entière, tu as flétri mon honneur, en ne montrant nulle estime de mes règlemens. A qui seront-ils sacrés, si ma propre famille les méprise ? Ton oncle te pardonne une telle stupidité.

GIANETTINO, *offensé*.

Sérénissime seigneur, vous m'avez élevé pour être doge de Gênes.

ANDRÉ.

Silence !.. Tu es coupable de haute trahison envers l'état, et tu l'as blessé au cœur : car sache-le, enfant, il ne vit que par la soumission. Parce que le pasteur, vers le soir, avait laissé sa tâche, pensais-tu qu'il eût abandonné son troupeau ? Parce qu'André porte des cheveux blancs, fouleras-tu aux pieds les lois, comme un polisson ?

GIANETTINO, fièrement.

Arrêtez, doge! le sang de cet André qui fit trembler la France, coule aussi dans mes veines.

ANDRÉ.

Silence! je te l'ordonne; j'ai accoutumé la mer à se taire lorsque je parle... Tu as conspué la majesté de la justice dans son temple. Sais-tu, rebelle, quelle en doit être la peine? Maintenant, réponds. (*Gianettino muet, reste l'œil fixé en terre.*) — Malheureux André! tu as couvé dans ton propre sein le serpent qui devait anéantir le prix de tes services. J'avais bâti pour les Génois un édifice qui devait braver le cours du temps, et j'y ai jeté le premier brandon. —Rends grâces, insensé, à cette tête blanchie, qui veut être portée au tombeau par les mains de sa famille; rends grâces à mon amour impie, qui m'empêche de faire précipiter du haut d'un sanglant échafaud, la tête du rebelle qui a offensé l'état.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LOMELLINO, épouvanté et hors d'haleine; GIANETTINO muet et rougissant, suit de l'œil le doge qui se retire.

LOMELLINO.

Qu'ai-je vu? qu'ai-je entendu? A présent, à présent, il faut fuir, prince! à présent tout est perdu!

GIANETTINO, avec humeur.

Qu'avais-je à perdre?

LOMELLINO.

Gênes, prince.—Je viens de la place : le peuple se pressait autour d'un Maure, qu'on traînait garrotté avec des cordes; le comte de Lavagna, à la tête de trois cents nobles, suivait, et l'on s'est rendu à l'hôtel de ville, où le criminel a été mis à la torture. Le Maure avait été pris sur le fait, au moment où il tentait un assassinat sur la personne de Fiesque.

GIANETTINO, frappant du pied.

Quoi! tous les diables sont-ils déchaînés aujourd'hui?

LOMELLINO.

On lui a demandé avec menace, qui l'avait soudoyé; le Maure n'avouait rien. On l'a appliqué à la question préparatoire; il n'a rien avoué. On l'a de nouveau mis à la question; il a dit, il a dit... Monseigneur, à quoi pensiez-vous de mettre votre honneur entre les mains d'un tel vaurien?

GIANETTINO, avec brusquerie.

Pas d'interrogations.

LOMELLINO.

Écoutez encore. A peine le nom de Doria a-t-il été prononcé... (j'aurais mieux aimé lire mon nom sur les registres de l'enfer, que d'entendre le vôtre en un tel moment)... que Fiesque se montre au peuple. Vous connaissez l'homme, sa manière de commander en suppliant, cette habitude de se faire rendre avec usure la complaisance qu'il témoigne à la populace. Toute la foule était là, respirant à peine, formant des groupes immobiles et menaçans,

et l'œil fixé sur lui. Il parle peu, mais il étend son bras couvert de sang, et le peuple se précipite pour en recueillir les gouttes, comme une relique. Le Maure est remis à sa discrétion, et Fiesque.... quel coup mortel pour nous!... Fiesque lui fait grâce! Alors le silence du peuple se change en une bruyante clameur; chaque cri était la ruine d'un Doria; et Fiesque, au milieu de mille cris de *vivat*, est porté jusqu'à sa maison.

GIANETTINO, *avec un sourire forcé.*

Que le flot de la sédition atteigne jusqu'à ma tête! L'empereur Charles! avec ces seules syllabes, je veux les abattre au point qu'on n'entende plus le bruit d'une seule cloche dans la ville.

LOMELLINO.

La Bohème est loin de l'Italie. Si Charles se hâte, il pourra encore arriver à temps pour le festin de vos funérailles.

GIANETTINO *tire une lettre revêtue d'un grand sceau.*

Il est donc heureux que déjà il soit ici. Tu t'étonnes, Lomellino? Me crois-tu assez fou, pour provoquer des républicains furieux, s'ils n'étaient pas déjà vendus et livrés?

LOMELLINO, *interdit.*

Je ne sais ce que je dois penser....

GIANETTINO.

Et moi, quand tu ne sais pas, je pense. La résolution est prise. Demain douze sénateurs tombent assassinés: Doria sera souverain, et l'empereur Charles le protégera. — Tu recules!

LOMELLINO.

Douze sénateurs! je n'ai pas le cœur de force à supporter douze fois un assassinat.

GIANETTINO.

Enfant, on les jettera devant mon trône. Vois-tu, j'ai persuadé aux ministres de Charles que la France avait encore à Gênes un parti très-fort, qui livrerait la ville une seconde fois entre ses mains, si on ne l'anéantissait point dans sa racine : cela a germé dans la tête du vieux Charles; il a souscrit à mon projet, et.... tu vas écrire ce que je vais dicter.

LOMELLINO.

Je ne sais pas encore....

GIANETTINO.

Assieds-toi; écris.

LOMELLINO.

Mais que vais-je écrire?

(Il s'assied.)

GIANETTINO.

Le nom des douze candidats : François Centurione.

LOMELLINO écrit.

Par reconnaissance pour son vote, il ouvrira le convoi.

GIANETTINO.

Cornelio Calva.

LOMELLINO.

Calva.

GIANETTINO.

Michel Cibo.

LOMELLINO.

Cela calmera ses prétentions sur l'office de procurateur.

GIANETTINO.

Thomas Asserato et ses trois frères. (*Lomellino s'arrête; Gianettino répète encore plus fort.*) Et ses trois frères.

LOMELLINO écrit.

Après?

GIANETTINO.

Fiesque de Lavagna.

LOMELLINO.

Prenez garde, prenez garde! c'est une pierre d'achoppement où vous vous romprez encore le cou.

GIANETTINO.

Scipion Bourgognino.

LOMELLINO.

Celui-là pourra aller faire ses noces ailleurs.

GIANETTINO.

Et je serai le garçon de la noce.—Raphaël Sacco.

LOMELLINO.

Je devrais solliciter son pardon, jusqu'à ce qu'il m'eût payé mes cinq mille écus. (*Il écrit.*)—La mort donne quittance.

GIANETTINO.

Vincent Calcagno.

LOMELLINO.

Calcagno.—J'inscris le douzième à mes risques et périls, sinon nous aurions oublié notre mortel ennemi.

GIANETTINO.

C'est bien fini; tout va bien. Joseph Verrina.

LOMELLINO.

C'est la tête du serpent. (*Il se lève, jette de la poudre sur la liste, la relit et la remet au prince.*) La mort tient après demain un magnifique gala, et a invité douze princes génois.

GIANETTINO va à la table et signe.

Voilà qui est fait. Dans deux jours est l'élection du doge. Quand la seigneurie sera assemblée, au signal qui sera donné avec un mouchoir, les douze seront soudainement frappés, et aussitôt mes deux cents Allemands entreront d'assaut dans l'hôtel de ville. Cela fait, Gianettino Doria entre dans la salle et se fait rendre hommage.

(Il sonne.)

LOMELLINO.

Et André?

GIANETTINO, avec dédain.

Il est vieux. (*A un domestique.*)—Si le doge me demande, je suis à la messe. (*Le domestique sort.*)—Le démon qui se cache en moi, ne peut garder l'incognito que sous le masque de la dévotion.

LOMELLINO.

Et la liste, prince?

GIANETTINO.

Tu la gardes, et tu la fais circuler dans notre parti. Cette lettre doit être portée par un courrier dans la Rivière du Levant : elle informe de tout

Spinola, et lui commande de se trouver demain à huit heures du matin, ici dans la ville.

(Il veut sortir.)

LOMELLINO.

Il y a une maille échappée au filet, prince : Fiesque ne vient plus au sénat.

GIANETTINO, se retournant.

Est-ce que Gênes n'aura pas encore un assassin? Je m'en occuperai.

(Il sort par une des portes de côté, Lomellino par l'autre.)

SCÈNE XV.

Un salon chez Fiesque.

FIESQUE tenant des papiers et des lettres de change; LE MAURE.

FIESQUE

Les quatre galères sont donc arrivées?

LE MAURE.

Heureusement; elles sont à l'ancre dans la darse.

FIESQUE.

Cela vient à souhait. Et d'où venaient ces courriers?

LE MAURE.

De Rome, de Plaisance, et de France.

FIESQUE ouvrant des lettres et les parcourant.

Les bienvenus, les bienvenus à Gênes! (*Avec un ton de satisfaction.*) Qu'on fasse un accueil de prince à ces courriers.

LE MAURE.

Bon.

(Il veut sortir.)

FIESQUE.

Arrête, arrête : voici qu'il t'arrive de la besogne en quantité.

LE MAURE.

Que faut-il pour votre service? le nez du chien de chasse ou le dard du scorpion?

FIESQUE.

Pour le moment, je n'ai besoin que de l'appeau de l'oiseleur. Demain matin deux mille hommes déguisés se glisseront dans Gênes, pour être pris à mon service. Distribue tes compagnons autour des portes; qu'ils observent d'un œil vigilant les voyageurs qui entreront : quelques-uns viendront comme une troupe de pèlerins qui s'acheminent vers Lorette; d'autres comme des religieux, des Savoyards, des comédiens; beaucoup d'autres comme des marchands, ou une troupe de musiciens; la plupart comme des soldats congédiés, qui viennent s'offrir à manger le pain de la république. On demandera à chaque étranger où il loge. S'il répond : Au Serpent d'or! il faudra le saluer amicalement et lui indiquer ma demeure. Tu vois, drôle, que je compte sur ton habileté.

LE MAURE.

Seigneur, comme sur ma perversité. S'il m'échappe un seul cheveu de leur tête, mettez mes deux yeux dans une sarbacane, pour tirer aux moineaux.

(Il veut sortir.)

FIESQUE.

Arrête ; encore une commission. Ces galères pourraient donner dans l'œil au public : remarque ce qu'on en dira. Si quelqu'un t'interroge, tu auras entendu dire vaguement que ton maître veut s'en servir, pour donner la chasse aux Turcs. Tu comprends ?

LE MAURE.

C'est entendu. La barbe des circoncis couvrira tout le mystère. Le diable seul saura ce qui est dans le sac.

(Il veut sortir.)

FIESQUE.

Doucement ; encore une précaution. Gianettino a de nouveaux motifs de me haïr et de me tendre des embûches ; va et observe si parmi tes camarades tu ne pourrais pas éventer quelque assassin. Doria fréquente les maisons suspectes ; attache-toi aux filles de joie : les secrets de cabinet se cachent souvent dans les plis d'un cotillon ; promets-leur des chalands tout cousus d'or ; promets-leur ton maître. Il n'y a rien de si honorable que tu ne puisses aller chercher dans cette fange, jusqu'à ce que tu l'aies remuée jusqu'au fond.

LE MAURE.

Oh ! oh ! j'ai mes entrées chez une certaine Diane Bononi, dont j'ai été le pourvoyeur pendant cinq quartiers environ : avant-hier j'ai vu le procurateur Lomellino sortir de cette maison.

FIESQUE.

C'est cela même. C'est justement ce Lomellino qui

est la cheville ouvrière de toutes les extravagances de Doria. Demain matin de bonne heure, tu te rendras là : peut-être cette nuit est-il l'Endymion de cette chaste Diane.

LE MAURE.

Encore une information, monseigneur. Si les Génois me demandent... et je me donne au diable, ou ils le demanderont... s'ils viennent à me demander ce que Fiesque pense de Gênes? portez-vous encore votre masque, ou que dois-je répondre?

FIESQUE.

Répondre... attends. — Oui, la poire est mûre; nous sommes dans les douleurs de l'enfantement.— Gênes, répondras-tu, est sur le billot, et mon maître s'appelle Jean-Louis Fiesque.

LE MAURE, tout joyeux.

C'est ce que je ferai, de façon qu'il en sera jasé, foi d'honnête fripon!... Allons, à l'ouvrage, ami Hassan! D'abord au cabaret; mes pieds ont de l'ouvrage à faire; il faut que je contente mon estomac, pour qu'il donne bon courage à mes jambes. (*Il part, puis revient tout à coup.*)—A propos! j'ai eu tantôt ma petite conversation; vous aviez désiré savoir ce qui s'était passé entre votre femme et Calcagno? Des offres faites, seigneur, et puis c'est tout.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XVI.

FIESQUE, seul.

Je vous plains, Calcagno; mais croyez-vous que j'aurais risqué ainsi un article aussi délicat que l'honneur conjugal, si la vertu de ma femme et mon propre mérite ne m'avaient pas été une garantie suffisante? Cependant bon accueil au galant. Tu es un bon soldat, et te voilà embauché par-là pour la ruine de Doria. (*Il se promène à grands pas.*)—Maintenant, Doria, nous voici entrés en lice: tous les ressorts de cette grande machine sont en mouvement; tous les instrumens sont d'accord pour ce terrible concert; il ne manque rien que de jeter le masque et de montrer Fiesque aux patriotes de Gênes... (*On entend approcher quelqu'un.*) Une visite! Qui peut me venir troubler à cette heure?

SCÈNE XVII.

Le précédent, VERRINA, ROMANO portant un tableau, SACCO, BOURGOGNINO, CALCAGNO. Tous saluent Fiesque.

FIESQUE, allant au-devant d'eux d'un air aisé.

Soyez les bienvenus, mes dignes amis; quelle occasion importante vous amène ainsi ensemble chez moi? et toi aussi, mon cher Verrina? J'aurais peine à te reconnaître, si tu n'étais pas plus souvent présent à ma pensée qu'à ma vue. N'est-ce pas depuis le

dernier bal que je suis privé de voir mon cher Verrina ?

VERRINA.

Ne lui rappelle pas cette date : de cruels chagrins ont depuis pesé sur sa tête blanchie ; n'en parlons plus.

FIESQUE.

Cela ne suffit pas à l'empressement de mon amitié. Tu m'en diras davantage, quand nous serons seuls. (*A Bourgognino*) Bonjour, jeune héros ; notre connaissance est bien nouvelle encore, mais mon amitié est toute mûrie. Avez-vous appris à me mieux juger ?

BOURGOGNINO.

Je suis sur la route.

FIESQUE.

Verrina, l'on m'a dit que ce jeune cavalier allait devenir ton gendre : reçois toutes mes félicitations sur ce choix. Je ne lui ai parlé qu'une seule fois, mais je serais fier qu'il fût le mien.

VERRINA.

Ce jugement me donne de la vanité pour ma fille.

FIESQUE, aux autres.

Sacco, Calcagno, vous faites de bien rares apparitions chez moi. Je deviendrai presque honteux de mon hospitalité, si les plus nobles citoyens de Gênes ne veulent pas en profiter... Je salue un cinquième hôte, qui m'est étranger à la vérité, mais qui est suffisamment recommandé par ceux dont il est entouré.

ROMANO.

C'est tout simplement un peintre, monseigneur, qui se nomme Romano, qui vit de larcins faits à la nature, qui n'a d'autres armoiries que son pinceau, et qui est venu ici (*faisant une profonde révérence*) pour saisir quelques grands traits d'une tête de Brutus.

FIESQUE.

Votre main, Romano! Votre maîtresse est enfant de la maison, chez moi; je l'aime comme une sœur. L'art est la main droite de la nature; l'une n'a fait que des créatures, l'autre a fait des hommes. — Mais que peignez-vous, Romano?

ROMANO.

Des scènes de la mâle antiquité. A Florence, est mon Hercule mourant; à Venise, ma Cléopâtre; Ajax furieux, à Rome, où les héros de l'ancien temps revivent... au Vatican.

FIESQUE.

Et à quoi s'occupe maintenant votre pinceau?

ROMANO.

Je l'ai jeté, monseigneur. Le flambeau du génie se consume plus rapidement encore que le flambeau de la vie: parvenu à un certain point, il ne peut plus allumer que le papier dont on a entouré son extrémité... Voici mon dernier ouvrage.

FIESQUE, d'un ton de satisfaction.

Il ne pouvait venir plus à souhait. Je me sens aujourd'hui plus serein qu'à l'ordinaire; tout mon être semble jouir d'une disposition calme et sublime, et

s'ouvrir tout entier à la belle nature. — Placez votre tableau ; je m'en fais une vraie fête. — Approchez-vous, mes amis; abandonnons-nous entièrement à l'imagination de l'artiste. — Placez votre tableau.

VERRINA, faisant signe aux autres.

Eh bien, Génois, observez-le.

ROMANO place son tableau à droite.

La lumière doit venir de ce côté. Tirez ce rideau. Laissez tomber celui-là. (*Il se met de côté.*) C'est l'histoire de Virginie et d'Appius Claudius.

(Silence long et expressif, pendant que tous examinent le tableau.)

VERRINA, avec exaltation.

Courage, vieux père! Tu meurs, tyran! Comme vous restez pâles et pétrifiés, Romains...! Imitez-le... Saisissez le couteau; imitez-moi, Génois... Êtes-vous donc de pierre...? A bas Doria... à bas... à bas!

(Il s'élance vers le tableau.)

FIESQUE, au peintre, en souriant.

Ne demandez point d'autres éloges. Votre art a fait de ce vieillard un jouvenceau délirant.

VERRINA.

Où suis-je? Que sont-ils devenus? Se sont-ils évaporés comme une bulle de savon? Toi ici, Fiesque! Le tyran vit encore, Fiesque?

FIESQUE.

Vois-tu? il y a beaucoup de choses que tu as oublié de voir. Tu trouves cette tête de Romain digne d'admiration? laisse-la de côté, regarde la jeune fille. Cette expression, qu'elle est délicate! qu'elle

est féminine ! que de grâce encore dans ces lèvres flétries ! que de volupté dans ce regard qui s'éteint ! — Inimitable divin Romano!... Et ce sein d'une blancheur éblouissante, avec combien de charme les derniers soupirs le font palpiter ! Ah ! Romano, ne faites plus de pareille nymphes, où je me prosternerai devant votre imagination, et je ferai mes adieux à la nature.

BOURGOGNINO.

Verrina, est-ce là ce grand effet que tu espérais ?

VERRINA.

Prends courage, mon fils; Dieu a rejeté le bras de Fiesque, mais il peut compter sur les nôtres.

FIESQUE, au peintre.

Oui, c'est votre dernier ouvrage, Romano. Votre force est épuisée : vous ne toucherez plus un pinceau. Cependant, en admirant l'artiste, j'ai oublié de m'occuper de l'ouvrage. Je reste-là en extase, et je n'entendrais pas Dieu tonner. Remportez votre tableau ; si je voulais vous payer cette tête de Virginie, il faudrait mettre Gênes en gage. Remportez-le.

ROMANO.

L'artiste est payé par l'honneur : je vous le donne.

(Il veut sortir.)

FIESQUE.

Un peu de patience, Romano. (*Il se promène d'un pas majestueux, et paraît préoccupé d'une grande pensée; il regarde chacun d'un œil rapide et pénétrant; enfin il prend le peintre par la main et le conduit devant le tableau.*)—Approche, peintre. (*Avec*

une extrême fierté.) Tu es bien orgueilleux d'avoir simulé la vie sur une toile inanimée, et d'avoir, à peu de frais, éternisé une grande action. Tu es bien vain de ta poétique chaleur, de ces petites poupées créées par ton imagination, et qui n'ont ni moelle dans les os, ni cœur dans la poitrine, ni force, ni âme pour agir. Sur ta toile tu renverses les tyrans... et toi-même tu n'es qu'un misérable esclave ! D'un coup de pinceau tu affranchis les républiques.... et tu ne peux briser ta propre chaîne ! (*D'un ton impérieux.*) Ton art est une jonglerie... L'apparence cède à la réalité... (*Avec grandeur, et renversant le tableau.*) J'ai fait ce que tu n'as su que peindre.

(Tous sont interdits. Romano reprend son tableau, et sort précipitamment.)

SCÈNE XVIII.

FIESQUE, VERRINA, BOURGOGNINO, SACCO, CALCAGNO.

FIESQUE rompt le silence où les a plongés la surprise.

Pensiez-vous que le lion sommeillât, parce qu'il ne rugissait pas ? Étiez-vous assez vains pour vous flatter d'être les seuls qui sentissent les fers de Gênes? les seuls qui souhaitassent de les briser? Avant même que vous en eussiez entendu le bruit, Fiesque les avait déjà rompus. (*Il ouvre une cassette, prend un paquet de lettres qu'il étale sur la table.*) Ici des soldats de Parme... Ici l'or de la France... Ici quatre galères du pape... Que manque-t-il encore pour surprendre le tyran dans son repaire ? De

quoi pourriez-vous me faire souvenir?... (*Ils sont muets d'étonnement; il quitte la table et continue avec le sentiment de lui-même.*) Républicains, vous êtes habiles à maudire les tyrans, lorsqu'ils sont prêts à être renversés.

(Tous, hormis Verrina, se jettent à ses pieds, sans proférer une parole.)

VERRINA.

Fiesque, mon génie s'incline devant le tien; mais mon genou ne peut fléchir devant toi... Tu es un grand homme... mais... Relevez-vous, Génois.

FIESQUE.

Gênes entière s'indignait de la mollesse de Fiesque; Gênes entière maudissait ce galant libertin de Fiesque. Génois, Génois! ma galanterie trompait les soupçons du despotisme; ma folie cachait à votre pénétration une dangereuse prudence : c'est au milieu du tourbillon de la dissipation que se tramait l'œuvre merveilleuse de la conjuration. C'est assez. Par vous, Gênes me connaîtra : mon désir le plus ambitieux est satisfait.

BOURGOGNINO se jette dans un fauteuil avec dépit.

Ne suis-je donc plus rien?

FIESQUE.

Mais passons sans délai de la pensée à l'action. Toutes les machines sont dressées : je puis assiéger la ville par terre et par mer; Rome, la France et Parme me protégent; la noblesse est mécontente, le cœur de la populace est à moi; j'ai plongé les tyrans dans le sommeil : la république est mûre pour une

refonte. Par bonheur nous sommes prêts, rien ne manque : mais Verrina est pensif.

BOURGOGNINO.

Patience, j'ai un mot qui doit retentir à son oreille épouvantée, plus que la trompette du dernier jugement. (*Il s'approche de Verrina et lui crie d'un ton expressif.*) Père, éveille-toi! Berthe est dans le désespoir!

VERRINA.

Qui a dit cela? — A l'œuvre, Génois!

FIESQUE.

Cherchez des objections contre l'exécution : pendant ces graves entretiens, la nuit nous a surpris; Gênes repose endormie, le tyran gît épuisé des débauches de sa journée : veillez pour eux.

BOURGOGNINO.

Avant de nous séparer, jurons, dans nos embrassemens, cette fédération héroïque. (*Ils se forment en cercle, leurs bras entrelacés.*) Ici sont réunis les cinq plus grands citoyens de Gênes, pour décider des plus grandes destinées de Gênes. (*Ils s'embrassent.*) Quand l'édifice de l'univers s'écroulerait, quand les liens du sang et de l'amour seraient rompus, (*ils se séparent*) cette tige, aux cinq rameaux héroïques, n'en resterait pas moins debout.

VERRINA.

Quand nous rassemblerons-nous de nouveau?

FIESQUE.

Demain à midi, je recueillerai vos avis.

VERRINA.

A demain donc, à midi. Bonne nuit, Fiesque. Viens, Bourgognino, tu apprendras une chose étrange.

(Ils s'en vont.)

FIESQUE, aux autres.

Sortez par les portes de derrière, pour ne pas être remarqués par les espions de Doria.

(Tous s'éloignent.)

SCÈNE XIX.

FIESQUE; il se promène tout pensif.

Quel tumulte dans mon cœur! quelle tempête dans mes plus intimes pensées! Telles qu'une troupe de criminels qui s'acheminent à quelque noir forfait, se glissent sur la pointe du pied, et baissent vers le sol leur visage enflammé; telles des imaginations perverses s'insinuent en mon âme. Arrêtez, arrêtez! laissez-moi vous regarder en face;... les bonnes pensées raffermissent le cœur de l'homme et se montrent bravement au jour... Ah! je vous reconnais, vous portez la livrée de l'éternel imposteur. Évanouissez-vous! (*Il reprend plus vivement après un instant de silence.*) Fiesque républicain? Fiesque doge? Doucement... ici est le bord escarpé qui marque la limite de la vertu, qui sépare le ciel de l'enfer; ici même des héros ont chancelé, des héros ont succombé, et le monde a chargé leurs noms de malédictions : ici même des héros ont hésité, des héros sont restés fermes, et ils sont de-

venus des demi-dieux !... (*Plus vivement*) Et les cœurs des Génois sont à moi, et la redoutable Gênes me laisse la conduire aux lisières !—Ah ! que le crime est rusé ! devant chaque démon il place toujours un ange.—Misérable ambition de la grandeur ! antique séductrice ! des anges ont perdu le ciel en cédant à tes caresses, et la mort est sortie de tes flancs fécondés. (*Il frissonne avec horreur.*) Tu séduis les anges, en leur présentant l'infini dans tes chants de syrène ; tu amorces les hommes avec de l'or, des femmes et des couronnes. (*Après un moment de silence et de réflexion, il reprend avec fermeté.*) — Conquérir un diadème, est grand ; le rejeter, est divin. (*Avec résolution.*) Point de tyran ! sois libre, Gênes, (*avec une douce émotion*) et moi, ton plus heureux citoyen !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un désert épouvantable.

VERRINA, BOURGOGNINO ; ils arrivent pendant la nuit.

BOURGOGNINO s'arrête.

Où me conduis-tu, mon père? La sombre douleur que tu m'as montrée, éclate plus vivement encore à travers ta respiration pénible et entrecoupée; romps ce triste silence; parle : je n'irai pas plus loin.

VERRINA.

C'est ici le lieu.

BOURGOGNINO.

C'est le plus terrible que tu aies pu choisir. Mon père, si ce que tu veux m'apprendre est conforme à ce lieu, les cheveux me dressent sur la tête.

VERRINA.

Ce lieu est un jardin de fleurs en comparaison de la nuit de mon âme. Suis-moi dans quelque endroit où la corruption dévore les cadavres, où la mort tienne son horrible festin, où les gémissemens des âmes condamnées réjouissent les démons, où les

larmes stériles du désespoir s'écoulent à travers un crible durant l'éternité; dans un lieu, mon fils, où l'univers n'obéisse plus à ses antiques lois, où la divinité ait brisé ses bienfaisantes enseignes; là je te parlerai au milieu des convulsions, et tu m'entendras avec des grincemens de dents.

BOURGOGNINO.

J'entendrai.... quoi?... je te conjure....

VERRINA.

Jeune homme, je crains... Jeune homme, un sang vermeil coule dans tes veines, tes fibres sont flexibles et douces; de tels tempéramens éprouvent les faiblesses de l'humanité; cette ardeur de ta sensibilité amollit même ma triste prudence. Si la glace de l'âge, ou le chagrin par son joug de plomb eût comprimé l'élan de ton âme, si un sang épais et noir fermait à la nature souffrante le chemin de ton cœur, alors tu serais disposé à comprendre le langage de ma douleur et à admirer ma résolution.

BOURGOGNINO.

Je l'entendrai, et elle deviendra la mienne.

VERRINA.

Non, mon fils, Verrina veut en dispenser ton cœur. O Scipion! un lourd fardeau pèse sur mon sein... Une pensée sombre comme les ténèbres de la nuit, une pensée assez terrible pour briser le cœur d'un homme..... vois-tu? seul, je veux l'accomplir, mais je ne puis la supporter seul.—Si j'étais orgueilleux, Scipion, je pourrais dire que c'est une souffrance de se trouver seul à avoir une grande âme :

les grandes pensées ont paru au créateur un tel fardeau, qu'il a donné à l'âme le besoin de la confiance. Écoute, Scipion.

BOURGOGNINO.

Mon âme est avide de lire dans la tienne.

VERRINA.

Écoute, mais ne réplique rien ; rien, jeune homme, entends-tu? tu ne me diras pas une parole. — Il faut que Fiesque meure.

BOURGOGNINO, avec surprise.

Que Fiesque meure?

VERRINA.

Qu'il meure. — Je te remercie, mon Dieu, voilà qui est dit. — Que Fiesque meure, mon fils, et meure par moi. Maintenant va, il y a des actions qui ne peuvent être soumises au jugement d'aucun homme, et qui ne reconnaissent que le ciel pour arbitre : celle-là est de ce genre. Va, je ne veux ni de ton suffrage ni de ton blâme : je sais ce qu'il m'en coûte, et c'est assez pour moi. Cependant, écoute : l'as-tu vu hier se complaire dans notre étonnement? l'homme dont le sourire a su tromper l'Italie, voudra-t-il souffrir un égal à Gênes? — Va, Fiesque renversera le tyran, cela est certain ; Fiesque deviendra pour Gênes le plus dangereux tyran, cela est encore plus certain.

(Il sort précipitamment. Bourgognino le regarde avec une surprise muette, et le suit lentement.)

SCÈNE II.

Une salle chez Fiesque ; dans le fond, au milieu, une grande fenêtre qui a vue sur Gênes et sur la mer.—L'aube du jour.

FIESQUE, devant la fenêtre.

Que vois-je ? la lune est couchée, et l'aurore enflammée s'élève de la mer.—Les délires de l'imagination ont agité mon sommeil, ont promené convulsivement tout mon être autour d'une seule pensée.... j'ai besoin de respirer l'air. (*Il ouvre la fenêtre ; la ville et la mer paraissent enflammées par les reflets de l'aurore; Fiesque se promène à grands pas.*)—Être le plus grand homme de Gênes, et toutes ces petites âmes n'obéiraient pas à l'empire d'une grande âme !.. Mais j'offense la vertu. (*Il se tait.*) — La vertu?.... un génie élevé est sujet à bien d'autres tentations que le vulgaire : doit-il donc avoir les mêmes vertus ? l'armure qui contient les frêles membres du pygmée, peut-elle s'ajuster à la statue du géant ?...

(Le soleil se lève sur la ville.)

Majestueuse cité !... (*Il étend les bras vers la ville.*) Elle m'appartiendrait, je brillerais au-dessus d'elle, comme cet astre royal ; elle vivrait sous les ailes de ma force souveraine... Oh ! vœux long-temps contenus ! insatiables désirs qui se plongeraient dans cet océan sans bornes !—Certes, si l'habileté du larron n'ennoblit point le larcin, au moins la valeur du larcin ennoblit-elle le larron. Il y a de la honte à couper une bourse, il y a de l'impudence à prévariquer pour un

million; mais il y a une indicible grandeur à dérober une couronne. La honte s'en va, quand le forfait s'agrandit. (*Il se tait un moment, puis continue avec expression.*) — Obéir ... régner... quel vertige au bord du prodigieux abîme qui sépare ces deux idées !.. Là, s'engloutit tout ce que l'homme a de précieux, —vos batailles gagnées, conquérans! — vos immortels chefs-d'œuvre, artistes! — vos voluptés, épicuriens !—vos mers et vos îles, navigateurs ! Obéir et régner ! être ou n'être pas ! Qui pourrait mesurer sans vertige un tel intervalle, pourrait tout aussi-bien apprécier le gouffre qui sépare de l'être infini le dernier des séraphins. (*Avec fierté.*)—Se trouver à cette hauteur escarpée et terrible, jeter un œil de dédain sur le courant rapide de la destinée humaine où la fortune aveugle et trompeuse fait tourner sa rapide roue.... être à la source de toutes les jouissances,... tenir au-dessous de soi par la lisière ce géant armé qu'on appelle la loi, pouvoir l'offenser sans craindre sa vengeance, car sa colère s'exhalerait en un vain bruit devant les barrières de la majesté que ses bras ne pourraient atteindre... contraindre les passions déchaînées du peuple à céder comme un cheval fougueux au pouvoir du plus léger frein... mettre en poudre d'un souffle, d'un seul souffle, l'orgueil des vassaux révoltés.... donner par la vertu du sceptre dominateur et créateur, de la réalité même aux rêves de la fièvre d'un souverain !... Ah ! quelles images, et par quel éblouissement elles font chanceler dans sa route l'âme épouvantée !—Dans un seul moment de l'existence d'un prince se concentre toute la substance de la vie : ce n'est pas l'espace occupé par

la vie, c'est ce qu'elle contient qui détermine sa valeur. Décomposez le bruit du tonnerre en simples notes, et vous en pourrez faire un chant qui bercera le sommeil de l'enfant; réunissez-les en un éclat soudain, et sa voix toute-puissante ébranlera le firmament éternel; — ma résolution est prise.

(Il se promène avec une contenance héroïque.)

SCÈNE III.

FIESQUE, LÉONORE; elle entre avec une inquiétude visible.

LÉONORE.

Pardonnez, comte, je craignais de troubler votre repos du matin.

FIESQUE recule avec une surprise extrême.

Assurément, madame, vous me surprenez beaucoup.

LÉONORE.

C'est ce qui n'arrive jamais aux gens qui s'aiment.

FIESQUE.

Comtesse, vous risquez votre beauté à l'air humide du matin.

LÉONORE.

En effet, à quoi bon en ménager les derniers restes pour le chagrin?

FIESQUE.

Pour le chagrin, cher amour? j'avais pensé jusqu'ici qu'on jouissait du calme de l'âme, quand on ne cherchait point à bouleverser les états.

LÉONORE.

C'est possible; cependant je sens que mon faible cœur succombe sous cette apathie. Je viens, monseigneur, vous importuner d'une prière insignifiante, si vous pouvez perdre un moment avec moi. Depuis sept mois, j'ai fait le rêve singulier que j'étais la comtesse de Lavagna; il est dissipé, mais il m'en est resté une impression douloureuse. J'ai besoin de me rappeler toutes les jouissances innocentes de mon enfance, pour délivrer mon âme de l'obsession de ce fantôme; permettez donc que je retourne dans les bras de ma mère chérie.

FIESQUE, surpris.

Comtesse!....

LÉONORE.

C'est une pauvre et faible chose que mon cœur; et vous devez en avoir compassion. Le moindre souvenir de ce rêve pourrait être contraire à mon imagination malade; ainsi je rends ces derniers gages à leur légitime possesseur, (*elle pose quelques bijoux sur la table*) et aussi ces poignards qui me percent le cœur; (*elle lui remet ses lettres*) encore celle-ci, et (*elle veut sortir, et fond en larmes*) ... je n'en garderai que les blessures.

FIESQUE, ému, la suit et l'arrête.

Léonore! Quelle scène!... Au nom du ciel!...

LÉONORE se laisse aller sur son bras.

Je n'ai pas mérité d'être votre épouse; mais votre épouse a mérité votre estime... Combien maintenant ils me déchirent, ces serpens de la calomnie; comme

elles me regardent dédaigneusement, les dames et les jeunes filles de Gênes ! — « Voyez, disent-elles, » comme elle est flétrie, cette orgueilleuse qui a » épousé Fiesque! » —Cruelle punition de ma vanité de femme! J'avais dédaigné tout mon sexe, depuis que Fiesque m'avait conduite à l'autel.

FIESQUE.

Mais réellement, madame, cette scène est singulière.

LÉONORE, à part.

Ah! grâce à Dieu, il pâlit, il rougit. Maintenant j'ai meilleure espérance.

FIESQUE.

Encore deux jours, comtesse, et alors vous me jugerez.

LÉONORE.

Sacrifiée... je le dis devant toi, chaste lumière du matin... sacrifiée à une coquette! O mon époux! jetez les yeux sur moi... Ah! vraiment! les yeux qui font trembler et obéir toute la ville de Gênes, ont bien affaire de s'abaisser jusqu'aux larmes d'une femme !

FIESQUE, fort troublé.

Arrêtez, signora ; cessez ce discours.

LÉONORE, avec affliction et un peu d'amertume.

Déchirer le faible cœur d'une femme, oh! voilà qui est bien digne du sexe le plus fort... Je me suis jetée dans les bras de cet homme. J'ai confié, avec délices, toute ma faiblesse à sa force. Je lui ai livré tout le paradis de mes espérances; et cet homme généreux en a fait cadeau à une...

FIESQUE, l'interrompant vivement.

Non, ma Léonore !...

LÉONORE.

Ma Léonore ! — Mon Dieu, je te remercie ! — Je l'entends donc encore le son harmonieux de cette parole d'amour ; je devrais te haïr, perfide, et je ramasse avidement les plus petits débris de ta tendresse ! Te haïr ! ai-je dit ; haïr Fiesque ? ah ! ne me crois pas ! ton parjure peut m'apprendre à mourir, mais non pas à haïr. Mon cœur est séduit.

(On entend le Maure.)

FIESQUE.

Léonore, accordez-moi une légère et douce faveur.

LÉONORE.

Tout, Fiesque, hors l'indifférence.

FIESQUE.

Ce que vous voudrez, comme vous voudrez. — (*D'un ton significatif.*) Attendez que les annales de Gênes comptent deux jours de plus ; jusque-là, ne me demandez rien, et ne me condamnez pas.

(Il la conduit avec grâce vers une autre salle.)

SCÈNE IV.

LE MAURE, hors d'haleine ; FIESQUE.

FIESQUE.

Pourquoi si essoufflé ?

LE MAURE.

Vite, monseigneur.

FIESQUE.

Quoi de nouveau dans nos filets?

LE MAURE.

Lisez cette lettre. — Suis-je en effet ici? Je crois, en vérité, que Gênes a douze rues de moins, ou que mes jambes se sont allongées.—Vous pâlissez : il est dans leur jeu d'écarter les figures, et vous avez la préférence. Comment trouvez-vous cela?

FIESQUE, *fort ému, jette la lettre sur la table.*

Par tous les diables! comment as-tu eu cette lettre?

LE MAURE.

A peu près comme... vous aurez la république. Un exprès devait la porter dans la Rivière du Levant; j'ai eu vent de l'affaire; j'ai attendu le camarade dans un chemin creux : paf, voilà le renard à bas, et j'emporte le poulet.

FIESQUE.

Que son sang retombe sur toi! cette lettre ne peut se payer avec de l'or.

LE MAURE.

Ah! je me contenterai d'argent. (*Sérieusenent et avec gravité.*) Comte de Lavagna, j'ai eu dernièrement fantaisie de votre tête; (*il lui montre la lettre*) cette fois je vous la sauve : maintenant, je pense que le grand seigneur et le maraud sont quittes. Pour le reste, vous le prendrez comme un office de bonne amitié. (*Il lui donne un second papier.*) Numéro deux.

FIESQUE, *étonné, prend le papier.*

Es-tu fou?

LE MAURE.

Numéro deux. (*Il s'approche de lui, et le poussant du coude avec un air de satisfaction.*) Le lion a-t-il fait une si grande sottise d'épargner le rat? (*Malignement.*) Il a été bien avisé; car qui eût ensuite rongé les mailles du filet? Eh bien, cela vous plaît-il?

FIESQUE.

Drôle, combien de diables as-tu à ta solde?

LE MAURE.

Un seul, pour vous servir... et il fait une chère de prince.

FIESQUE.

La propre signature de Doria! Où as-tu pris ce papier?

LE MAURE.

Tout chaud, dans les mains de ma Bononi. J'y suis allé la nuit dernière; j'y ai répété vos belles paroles, et j'y ai fait sonner vos plus beaux sequins; ils ont opéré. Je devais y retourner à six heures du matin; le comte s'y trouve tout juste, comme vous le disiez, et c'est avec ce chiffon-là qu'il avait payé la porte.

FIESQUE, indigné.

Misérables libertins! ils veulent renverser la république, et ne peuvent être discrets avec une fille de joie! Je vois par ces papiers que Doria et sa bande ont fait le complot de m'assassiner ainsi que onze sénateurs, et qu'ils veulent faire Gianettino doge.

LE MAURE.

Voilà tout, et cela pas plus tard que demain, jour de l'élection du doge, le trois du mois.

FIESQUE, *vivement.*

Notre diligence de cette nuit fera avorter le lendemain qu'ils ont conçu. Vite, Hassan, les choses sont mûres... convoque les autres.—Ah! nous prendrons sur eux une sanglante avance.—Dépêche-toi, Hassan.

LE MAURE.

Je n'ai pas encore vidé le sac aux nouvelles. Deux mille hommes se sont heureusement introduits dans la ville : je les ai cachés dans le couvent des capucins, en un lieu impénétrable même aux rayons du soleil. Ils brûlent d'impatience de voir leurs chefs; ce sont de braves garçons.

FIESQUE.

C'est un écu par tête qui te revient... Et que dit-on dans Gênes de mes galères?

LE MAURE.

C'est mon coup de maître, monseigneur. Environ quatre cents aventuriers, que la paix entre la France et l'Espagne a mis sur le pavé, se sont pressés autour de mes gens et les assiégent pour qu'on vous parle en leur faveur, afin que vous puissiez les envoyer contre les infidèles. Je les ai décidés à se trouver ce soir dans la cour de votre palais.

FIESQUE, *joyeux.*

Mais je vais bientôt te sauter au cou, drôle! C'est un chef-d'œuvre! quatre cents, dis-tu? C'en

est fait du salut de Gênes.... Quatre cents écus pour toi.

LE MAURE.

N'est-ce pas, Fiesque, à nous deux nous culbuterons Gênes, de telle sorte qu'on y pourra ramasser les lois comme des balayures? — Je ne vous ai pas encore dit que j'avais lâché mes oiseaux parmi la garnison de la ville, et que j'y puis compter comme sur mes camarades de l'enfer. J'ai arrangé que j'aurais au moins six de mes créatures dans la garde de chaque porte: ce qui est bien assez pour enjôler les autres, ou pour noyer leur bon sens dans le vin. Si donc vous avez fantaisie d'essayer quelque coup cette nuit, vous trouverez la garde bien ivre.

FIESQUE.

N'en dis pas davantage. Jusqu'ici j'avais soulevé cet énorme fardeau sans nul secours humain; n'est-il pas honteux pour moi, quand je suis au but, quand la chose achève de prendre figure, de tant devoir à ce mauvais garnement? Ta main, camarade. Ce que le comte peut te devoir encore, le doge te le paiera.

LE MAURE.

Et puis en outre un billet de la comtesse Impériali: elle m'a fait signe de sa fenêtre, m'a parlé gracieusement, et m'a demandé, en raillant, si la comtesse de Lavagna n'aurait pas eu quelque accès de jaunisse. J'ai répondu que votre seigneurie ne s'intéressait qu'à un seul objet.

FIESQUE, *jetant le billet après avoir lu.*

Tu as bien dit: a-t-elle répondu?

LE MAURE.

Elle a répondu, qu'elle s'affligeait cependant pour la pauvre veuve, et qu'elle s'offrait à lui donner satisfaction, en interdisant à l'avenir les galanteries à votre seigneurie.

FIESQUE, finement.

Elles pourront bien en effet ne pas durer jusqu'à la fin du monde. — Est-ce là tout ce qu'il y a d'important ?

LE MAURE, avec malice.

Monseigneur, les intérêts des dames sont quelque fois bien voisins de la politique.

FIESQUE.

Oui, sans doute, et surtout pour celle-ci. Mais quel est ce papier ?

LE MAURE.

Une diablerie qui vient à travers les autres. La signora m'a donné cette poudre pour mêler chaque jour dans le chocolat de votre femme.

FIESQUE recule en pâlissant.

Qui te l'a donnée ?

LE MAURE.

Dona Julia, comtesse Impériali.

FIESQUE, la lui arrachant vivement des mains.

Si tu mens, canaille, je te ferai attacher vivant à la girouette de Saint-Laurent, où le vent, d'un souffle, te fera virer neuf fois. — Cette poudre ?...

LE MAURE, d'un ton d'impatience.

.... Doit être servie à votre femme dans son chocolat, d'après l'ordre de dona Julia Impériali.

FIESQUE, hors de lui.

Monstre, monstre!... cette douce créature?... Y a-t-il tant de place pour l'enfer dans le cœur d'une femme? Mais j'oublie de te remercier, céleste Providence, qui as prévenu ce crime, qui l'as prévenu au moyen d'un rusé démon : tes voies sont merveilleuses! (*Au Maure.*) Tu promets d'obéir, et tu te tais?

LE MAURE.

Très-bien ; je le puis : on m'a payé d'avance.

FIESQUE.

Ce billet m'invite à aller chez elle. J'irai, madame, je vous séduirai au point de vous amener ici. Bon. Toi, dépêche, fais toute la diligence possible, rassemble toute la conjuration.

LE MAURE.

J'ai prévenu cet ordre, et de mon autorité je les ai convoqués ici pour dix heures.

FIESQUE.

J'entends marcher, ce sont eux. — Drôle, tu mériterais une potence à part, à laquelle aucun fils d'Adam n'aurait encore été suspendu. Va dans l'antichambre, jusqu'à ce que je t'appelle.

LE MAURE, en se retirant.

Le Maure a fait sa besogne, le Maure peut s'en aller.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Tous les conjurés.

FIESQUE, allant au-devant d'eux.

L'orage s'avance, les nuages courent et s'amoncèlent; entrez doucement, fermez à double tour.

VERRINA.

Huit salles sont fermées derrière nous : le soupçon ne peut nous approcher de cent pas.

BOURGOGNINO.

Ici il n'y a point de traître, si notre crainte ne nous trahit pas.

FIESQUE.

La crainte ne peut franchir le seuil de ma porte. — Qu'il soit le bienvenu celui qui est toujours le même qu'hier! Prenez place.

(Ils s'asseoient.)

BOURGOGNINO marchant.

Je ne saurais m'asseoir quand je ne songe qu'à détruire.

FIESQUE.

Génois, ce moment est digne d'attention.

VERRINA.

Tu nous a demandé de méditer un plan pour la mort du tyran; interroge-nous : nous sommes ici pour te répondre.

FIESQUE.

Et d'abord une question, qui peut sembler étrange, posée si tardivement : — qui doit périr?

(Tous se taisent.)

BOURGOGNINO, s'appuyant sur le dos du siége de Fiesque, et avec un ton significatif.

Les tyrans.

FIESQUE.

Cela est bien dit, les tyrans. Je vous prie de donner une attention sérieuse à toute la portée de ce nom : est-ce celui qui opprime la liberté en apparence, ou celui qui l'opprime par son influence, qui est le vrai tyran ?

VERRINA.

Je hais le premier, je crains l'autre : André Doria doit périr.

CALCAGNO, ému.

André, ce vieillard décrépit, qui peut-être après demain paierait le tribut à la nature ?

SACCO.

André, ce doux et paisible vieillard?

FIESQUE.

Elle est redoutable la douceur de ce vieillard, cher Sacco ; la folle présomption de Gianettino n'est que risible. André Doria doit périr ; ainsi l'a prononcé ta prudence, Verrina.

BOURGOGNINO.

Que nos chaînes soient d'acier ou de soie, ce sont des chaînes : André Doria doit périr.

FIESQUE, allant à une table.

Ainsi la sentence de l'oncle et du neveu est prononcée? signez. (*Tous signent.*) Qui doit périr, cela est réglé. (*Ils se rasseyent.*) Maintenant, il est important de savoir comment; parlez le premier, ami Calcagno.

CALCAGNO.

Agirons-nous en soldats ou en assassins? L'un est dangereux, parce qu'il nous force à avoir beaucoup de complices, hasardeux, parce que les cœurs ne sont pas encore entièrement gagnés dans la nation : pour l'autre, voilà cinq bons poignards tout trouvés; dans trois jours il y a une grand'messe à l'église Saint-Laurent; les deux Doria y feront leurs dévotions; en face du Très-Haut succombera la tyrannie. J'ai tout dit.

FIESQUE, détournant le visage.

Calcagno, votre opinion est raisonnable, mais horrible. — Raphaël Sacco?

SACCO.

Les motifs de Calcagno sont bons; son projet me soulève. Il vaudrait mieux que Fiesque invitât l'oncle et le neveu à un grand festin. Là, livrés à toute la vengeance de la république, ils auraient le choix ou de périr avec nos poignards, ou de prendre congé de la vie en buvant du vin de Chypre : cette manière serait au moins commode.

FIESQUE, avec horreur.

Sacco, et si cette goutte de vin, que leurs lèvres toucheront, devenait pour nous du plomb brûlant,

un avant-goût de l'enfer?... alors, Sacco,... Loin de nous ce projet! — Parle, Verrina.

VERRINA.

Un cœur sincère marche le front découvert : un assassinat nous placerait dans la confrérie des brigands. Le glaive à la main, tel est le signe du héros. Mon avis est que nous donnions hautement le signal de la révolte, que nous appellions les patriotes de Gênes à la vengeance et à l'attaque.

(Il se lève; les autres l'imitent; Bourgognino se jette à son cou.)

BOURGOGNINO.

Et conquérons ainsi à main armée les faveurs du destin : c'est le vœu de l'honneur, c'est le mien.

FIESQUE.

Et le mien. — Fi, Génois! (*A Calcagno et à Sacco.*) Le destin jusqu'ici a tant fait pour nous, que nous devons aussi nous mettre à l'œuvre. — Ainsi donc, Génois, la révolte est pour cette nuit?

(Verrina et Bourgognino semblent surpris, les autres épouvantés.)

CALCAGNO.

Comment cette nuit? quand les tyrans sont encore si puissans, quand notre parti est encore si faible?

SACCO.

Cette nuit? et il n'y a rien de fait, et le soleil baisse déjà?

FIESQUE.

Vos objections sont fondées, mais lisez ces papiers. (*Il leur donne les écrits de Gianettino, et pendant qu'ils les lisent curieusement, il se promène d'un air railleur.*) Maintenant, adieu, astre brillant des

Doria! tu te montrais orgueilleux et brillant sur l'horizon de Gênes tant qu'a duré ton terme; tu vois que même le soleil dans le ciel fait place à la lune, et partage avec elle le sceptre de l'univers : adieu, astre brillant des Doria.

Patrocle a succombé, qui valait mieux que toi.

BOURGOGNINO, après avoir lu le papier.

Cela est horrible!

CALCAGNO.

Douze d'un coup!

VERRINA.

Demain, à la seigneurie!

BOURGOGNINO.

Donnez-moi cet écrit, je veux galoper à travers les rues de Gênes en le tenant à la main; les pavés crieront vengeance, et les chiens s'élanceront à la mort et à la curée.

TOUS.

Vengeance! vengeance! vengeance dès cette nuit!

FIESQUE.

Vous voilà où je voulais. Dès que le soir sera arrivé, je prierai à une fête les plus distingués des mécontens, spécialement ceux qui se trouvaient sur la liste de proscription de Gianettino, et de plus les Sauli, les Gentile, les Vivaldi, les Vesodimari, que l'assassin a omis dans ses méfiances; ils accueilleront mon dessein à bras ouverts, je n'en doute pas.

BOURGOGNINO.

Je n'en doute pas non plus.

FIESQUE.

Avant tout, nous devons nous assurer de la mer; j'ai des galères et des équipages : les vingt vaisseaux de Doria sont désarmés et désagréés, ils seront facilement surpris; l'entrée de la darse sera fermée, tout espoir de fuite interdit; si nous avons le port, Gênes est dans nos filets.

VERRINA.

Sans contredit.

FIESQUE.

Alors les forts de la ville seront enlevés et nous y mettrons garnison : le plus important, c'est la porte Saint-Thomas qui conduit au port, et qui établira la jonction entre nos forces de mer et nos forces de terre. Les deux Doria seront surpris dans leurs palais et massacrés; on battra la générale dans toutes les rues; le tocsin sera sonné, et les bourgeois appelés à prendre parti pour nous, à combattre pour la liberté. Si le sort nous favorise, vous entendrez le reste dans la seigneurie.

VERRINA.

Ce plan est bon. Voyons comment nous nous partagerons les rôles.

FIESQUE, *d'un ton expressif.*

Génois, vous m'avez librement placé à la tête du complot; obéirez-vous à mes ordres ultérieurs?

VERRINA.

Assurément, s'ils sont les meilleurs.

FIESQUE.

Verrina, sais-tu le seul mot connu sous les dra-

peaux? Génois, enseignez-lui que c'est :—subordination. — Si je ne puis diriger les volontés comme je l'aviserai, entendez-moi bien, si je ne suis pas le souverain de la conjuration, elle a aussi perdu un de ses complices.

VERRINA.

La liberté pour toujours peut bien se payer de quelques heures d'esclavage... Nous obéissons.

FIESQUE.

Maintenant, laissez-moi. Qu'un de vous visite la ville, et me fasse un rapport sur le fort et le faible des divers postes. Un autre s'enquerra du mot d'ordre. Un troisième fera armer les galères. Un quatrième amènera les deux mille hommes dans ma cour. Moi-même je tiendrai tout disposé pour ce soir; et si la fortune nous favorise, la banque du pharaon sautera — Au coup de neuf heures, tout le monde sera ici dans le palais, pour y recevoir mes derniers ordres.

VERRINA.

Je me charge du port.

(Il sort.)

BOURGOGNINO.

Moi, des soldats.

(Il sort.)

CALCAGNO.

Je déroberai le mot d'ordre.

(Il sort.)

SACCO.

Je ferai la ronde dans la ville.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

FIESQUE, puis LEMAURE.

FIESQUE s'est assis devant un pupître, et il écrit.

Ne se sont-ils pas débattus sous ce mot de subordination, comme l'insecte sous l'aiguille? Mais il est trop tard, républicains.

LE MAURE, entre.

Monseigneur....

FIESQUE se lève et lui donne un papier.

Tu inviteras à une comédie, pour ce soir, tous ceux dont le nom est sur cette liste.

LE MAURE.

Il faudra du courage pour bien jouer son rôle; et l'on paiera son billet avec des têtes.

FIESQUE, avec froideur et mépris.

Quand cela sera fait, je ne veux pas te garder plus long-temps à Gênes. (*Il sort et laisse tomber une bourse en s'en allant.*) C'est ta dernière commission.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE MAURE, ramasse la bourse lentement, et suit des yeux Fiesque, d'un air incertain.

Voilà comme nous sommes ensemble ?—« Je ne veux pas te garder plus long-temps à Gênes. » Cela signifie en bon chrétien, traduit en ma langue de païen : « Quand je serai doge, je ferai pendre mon bon ami à une potence génoise. » Bien. Il s'inquiète que, parce que je sais ses intrigues, je ne garde pas le secret à son honneur, lorsqu'il sera doge. Doucement, monsieur le comte, ce dernier point est encore en question.

Maintenant, vieux Doria, je suis maître de ta peau... C'est fait de toi, si je ne t'avertis pas. Si je vais le trouver, si je lui livre le complot, je sauve au doge de Gênes pas moins que sa vie et son duché, et pour récompense je ne peux pas avoir moins qu'un plein chapeau d'or. (*Il veut sortir, mais s'arrête tout à coup.*) Mais doucement, ami Hassan ! tu te mets en route pour aller faire une sottise. Si toute cette tuerie allait manquer et finissait par tourner à bien ?... Fi ! fi ! est-ce que je mettrais mon avarice en balance avec un coup si diabolique? — D'où résultera le plus de mal, si je trahis ce Fiesque, ou bien si je livre ces Doria au couteau ? Diable! cela m'embarrasse... Si Fiesque a le dessus, Gênes pourra se relever. Pas de cela; cela ne doit pas être. Si Doria s'en tire, tout reste comme auparavant, Gênes demeure en paix... Ce serait encore pire...

Mais le spectacle de toutes les têtes des rebelles, roulant dans le panier du bourreau?... (*Il passe de l'autre côté.*) Mais le drôle de tapage de cette nuit, quand les sérénissimes seront poignardés au coup de sifflet d'un Maure?... Non, qu'un chrétien démêle cette fusée, l'énigme est trop difficile pour un païen... je vais consulter un savant.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

Un appartement chez la comtesse Impériali.

JULIE, en négligé; GIANETTINO entre d'un air troublé.

GIANETTINO.

Bonsoir, ma sœur.

JULIE se lève.

Quelle circonstance extraordinaire peut amener le prince héréditaire de Gênes chez sa sœur?

GIANETTINO.

Sœur, tu es donc toujours entourée de papillons, et moi de frelons... Peut-on venir? Asseyons-nous.

JULIE.

Tu commences à m'impatienter.

GIANETTINO.

Sœur, quand Fiesque t'a-t-il fait sa dernière visite?

JULIE.

Voilà qui est étrange. Comme si je n'avais en tête que de telles misères?

GIANETTINO.

J'ai besoin de le savoir.

JULIE.

Eh bien... il est venu hier ici.

GIANETTINO.

Et avait-il l'air... ouvert?

JULIE.

Comme à l'ordinaire.

GIANETTINO.

Et avait-il toujours la même fantaisie?

JULIE, offensée.

Mon frère!

GIANETTINO, d'une voix plus forte.

Écoutez-moi : avait-il toujours la même fantaisie?

JULIE, impatientée, se lève.

Pour qui me prenez-vous, mon frère?

GIANETTINO, restant assis, et d'un ton railleur.

Pour une créature féminine, revêtue d'un beau, d'un fort beau titre de noblesse. Ceci entre nous, sœur, personne ne nous entend.

JULIE, vivement.

Entre nous... vous êtes un singe impudent et déraisonnable, qui n'êtes à cheval que sur le crédit de votre oncle... personne ne nous entend.

GIANETTINO.

Ma petite sœur, ma petite sœur! ne soyez pas si mauvaise.... Je suis fort content que Fiesque ait toujours la même fantaisie. Je voulais le savoir. Adieu.

(Il veut sortir.)

SCÈNE IX.

Les précédens; LOMELLINO entre.

LOMELLINO, baisant la main de Julie.

Pardon de ma témérité, madame; (*il se retourne vers Gianettino*) certaines affaires qui ne peuvent être différées....

GIANETTINO le prend à part. Julie avec humeur se met au clavecin, et joue un allegro.

Tout est-il prêt pour demain?

LOMELLINO.

Tout, prince. Mais le courrier qui a été expédié ce matin de bonne heure à la Rivière du Levant, n'est pas de retour; ainsi Spinola n'est pas ici... S'il avait été pris! Je suis dans la plus grande inquiétude.

GIANETTINO.

Ne t'inquiète pas; la liste est toujours en tes mains.

LOMELLINO, interdit.

Monseigneur, la liste... je ne sais pas... elle sera restée dans les poches de mon habit d'hier.

GIANETTINO.

C'est bon. Il ne manquera que Spinola... Fiesque sera trouvé demain mort dans son lit... J'ai arrangé l'affaire.

LOMELLINO.

Cela fera une terrible sensation.

GIANETTINO.

C'est cela même qui fera notre sécurité, camarade. Des insultes ordinaires ne font que mettre le sang de l'offensé en mouvement, et le rendre capable de tout : un crime inattendu le glace d'effroi, et le réduit à rien. Ne sais-tu point la fable de la tête de Méduse? son aspect pétrifie ; mais au contraire, quand on n'agit pas complétement, on excite les pierres elles-mêmes. Entends-tu, camarade ?

LOMELLINO.

En avez-vous indiqué quelque chose à madame la comtesse ?

GIANETTINO.

Fi donc ! on doit en agir avec ménagement vis-à-vis d'elle, à cause de Fiesque ; cependant quand elle aura goûté les fruits, elle ne regrettera pas ce qu'ils auront coûté. Viens, j'attends ce soir des troupes de Milan, et il faut que je donne des ordres aux portes. (*A Julie.*) Eh bien, sœur, as-tu un peu passé ta colère ?

JULIE.

Mais voyez donc ; vous êtes d'une société très-polie.

(Gianettino veut sortir ; il rencontre Fiesque à la porte.)

SCÈNE X.

Les précédens; FIESQUE entre.

GIANETTINO recule en voyant Fiesque.

Ah!

FIESQUE s'avançant, et d'un air prévenant.

Prince, recevez ici, je vous prie, une visite que j'allais vous faire.

GIANETTINO.

Rien ne pouvait m'être plus agréable non plus, comte, que de vous rencontrer.

FIESQUE, s'avance vers Julie, et lui baise respectueusement la main.

On est accoutumé, signora, à voir toujours ici son attente surpassée.

JULIE.

Fi donc! une autre pourrait donner à cela un autre sens; mais mon négligé me fait peur. Permettez, comte....

(Elle veut passer dans son cabinet.)

FIESQUE.

Ah! restez donc, madame, une femme n'est jamais plus belle qu'en robe du matin; (*souriant*) c'est son habit de conquête.... Ces cheveux à peine rattachés.... permettez que je les détache tout-à-fait.

JULIE.

Vous autres hommes, vous aimez le désordre.

FIESQUE, d'un air insouciant, en regardant Gianettino.

Dans les coiffures et dans les républiques, n'est-ce

pas vrai? dans les unes tout autant que dans les autres?—Et ce ruban qui est mal renoué.... asseyez-vous donc, comtesse. Votre Laure peut bien en imposer aux yeux, mais pas aux cœurs. Laissez-moi un moment vous servir de femme-de-chambre.

(Il s'assied, et rajuste son ruban.)

GIANETTINO, tirant Lomellino par son habit.

Qu'il est misérablement frivole!

FIESQUE, arrangeant le fichu de Julie.

Tenez,... prudemment, je ferme ce voile... Les sens doivent toujours être d'aveugles serviteurs : il faut qu'ils ignorent toujours la limite de la nature et de l'imagination.

JULIE.

Ceci est un peu léger.

FIESQUE.

Pas du tout. Car pensez-y, la plus jolie anecdote perd tout son sel, quand elle est devenue la nouvelle de la ville. Les sens ne sont que la canaille dans la république; ils font vivre la noblesse, mais elle relève leurs goûts vulgaires. (*Il la conduit à un miroir, après avoir ajusté sa toilette.*) Sur mon honneur, cette coiffure-là doit devenir dès demain la mode à Gênes. (*Avec galanterie.*) Permettez-moi, comtesse, de parcourir la ville avec vous.

JULIE.

Ah! qu'il est adroit! comme il s'y prend habilement pour me faire faire tout ce qu'il veut! Non, j'ai ma migraine, je ne veux pas sortir.

FIESQUE.

Pardonnez-moi, comtesse; vous le vouliez; mais vous ne le voulez pas comédiens de Florence est arrivée s'est engagée à jouer dans mon palais empêcher que la plupart des premiè Gênes ne viennent y assister, et je ne ment réserver la loge d'honneur, sans politesse à des spectateurs fort irrita qu'un moyen... (*Il lui fait une révé ec-tueuse.*) Seriez-vous assez bonne, sign

JULIE, rougit, et s'en va vers le cabinet.

Laure!

GIANETTINO, s'approchant de Fiesque.

Comte, vous vous rappelez une histoire assez désagréable qui s'est passée dernièrement entre nous...

FIESQUE.

Je désire, prince, qu'elle soit oubliée de nous deux. Nous autres hommes, nous agissons les uns envers les autres, selon que nous nous connaissons; et à qui la faute, sinon à moi, si je ne suis pas mieux connu de mon ami Doria?

GIANETTINO.

Au moins ne m'en souviendrai-je jamais sans vous en faire des excuses du fond du cœur.

FIESQUE.

Ni moi jamais, sans vous pardonner du fond du cœur.

(Julie revient plus parée.)

GIANETTINO.

Il m'est revenu, comte, que vous vouliez faire une croisière contre les Turcs?

FIESQUE.

Ce soir on lève l'ancre. J'ai même à ce sujet quelques inquiétudes dont la complaisance et l'amitié de Doria pourraient me tirer.

GIANETTINO, avec beaucoup de courtoisie.

Avec le plus grand plaisir. Disposez de tout mon crédit.

FIESQUE.

Ce départ pourrait ce soir causer quelque tumulte sur le port et dans mon palais; et le doge, votre oncle, pourrait mal interpréter...

GIANETTINO, cordialement.

Chargez-moi de cela. Allez votre train, et je vous souhaite beaucoup de bonheur dans votre entreprise.

FIESQUE, souriant.

Je vous suis fort obligé.

SCÈNE XI.

Les précédens; UN ALLEMAND de la garde.

GIANETTINO.

Qu'est-ce?

L'ALLEMAND.

J'ai vu, en passant devant la porte St.-Thomas, des

soldats armés, en fort grand nombre, courant vers la darse, et les galères du comte de Lavagna prêtes à mettre à la voile.

GIANETTINO.

N'y a-t-il rien de plus? Cela ne doit pas aller plus loin.

L'ALLEMAND.

A la bonne heure. Des gens suspects rôdent autour du couvent des Capucins et se glissent sur la grande place; leur marche et leur tournure font présumer que ce sont des soldats.

GIANETTINO, impatienté.

Au diable le zèle de cet imbécile! (*Bas à Lomellino.*) Ce sont mes Milanais.

L'ALLEMAND.

Votre seigneurie ordonne-t-elle qu'on les arrête?

GIANETTINO, à Lomellino.

Voyez-y, Lomellino. (*A l'Allemand, avec brusquerie.*) Va-t'en, c'est bon. (*A Lomellino, tout bas.*) Faites entendre à cet animal d'Allemand de tenir bouche close.

(Lomellino sort avec l'Allemand.)

FIESQUE, qui jusque-là a joué avec Julie, en jetant quelques coups d'œil d'observation à la dérobée.)

Notre ami est contrarié. Puis-je en savoir le motif?

GIANETTINO.

Ce n'est pas étonnant. Ces éternelles questions et ces avis...

(Il sort.)

FIESQUE.

On nous attend au spectacle. Oserai-je vous offrir le bras, madame?

JULIE.

Patience! il faut que je m'habille un peu.—Ah çà, comte, pas de tragédie, cela me donne de mauvais rêves.

FIESQUE, *avec malice.*

Oh! ce sera pour mourir de rire, comtesse!

(*Il la reconduit. La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il est nuit. — La cour du palais de Fiesque. On allume des lanternes. On transporte des armes. Une aile du palais est éclairée.

BOURGOGNINO, conduisant des soldats.

HALTE !... Quatre factionnaires à la grande porte de la cour,... deux à chaque porte du palais. (*Les gardes prennent leurs postes.*) Entre qui veut; personne ne sort; qui voudra forcer la consigne, tué!

(Il entre dans le palais. Les sentinelles font leur faction. Silence.)

SCÈNE II.

LES FACTIONNAIRES, ensuite CENTURIONE.

LE FACTIONNAIRE DE LA GRANDE PORTE.

Qui vive ?

CENTURIONE, arrivant.

Ami de Lavagna.

(Il traverse la cour, et va vers la porte à droite.)

LE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas.

(Centurione, surpris, va à la porte gauche.)

L'AUTRE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas.

CENTURIONE demeure interdit; après un moment de silence, il s'adresse au factionnaire de gauche.

Ami, par où va-t-on à la comédie ?

LE FACTIONNAIRE.

Je ne sais pas.

CENTURIONE, avec une surprise toujours plus grande, retourne vers l'autre factionnaire.

Ami, quand commence la comédie ?

L'AUTRE FACTIONNAIRE.

Je ne sais pas.

CENTURIONE, étonné, remarque les armes, et dit avec une sorte d'effroi.

Ami, qu'est-ce donc ?

LE FACTIONNAIRE.

Je ne sais pas.

CENTURIONE, effrayé, s'enveloppe dans son manteau.

C'est étrange.

LE FACTIONNAIRE DE LA GRANDE PORTE.

Qui vive ?

SCÈNE III.

Les précédens ; CIBO.

CIBO, en entrant.

Ami de Lavagna.

CENTURIONE.

Cibo, où sommes-nous ?

CIBO.

Quoi ?

CENTURIONE.

Regarde autour de toi, Cibo.

CIBO.

Où? quoi?

CENTURIONE.

Toutes les portes sont gardées.

CIBO.

Et voilà des armes.

CENTURIONE.

Personne ne peut m'expliquer....

CIBO.

C'est singulier.

CENTURIONE.

Quelle heure est-il?

CIBO.

Huit heures environ.

CENTURIONE.

Il fait un vilain froid.

CIBO.

Huit heures ! c'est l'heure convenue.

CENTURIONE, secouant la tête.

Tout cela n'est pas naturel.

CIBO.

C'est quelque plaisanterie de Fiesque.

CENTURIONE.

C'est demain l'élection du doge. — Cibo, tout cela n'est pas naturel.

CIBO.

Silence ! silence ! silence !

CENTURIONE.

L'aile droite du palais est toute éclairée.

CIBO.

N'entends-tu rien ? n'entends-tu rien ?

CENTURIONE.

Là dedans un murmure sourd, et avec cela...

CIBO.

Un cliquetis confus, comme des armures qui s'entrechoqueraient.

CENTURIONE.

Effrayant ! effrayant !

CIBO.

Une voiture ! elle s'arrête à la porte.

LE FACTIONNAIRE DE LA GRANDE PORTE.

Qui vive ?

SCÈNE IV.

Les précédens ; LES QUATRE ASSERATO.

ASSERATO, en entrant.

Ami de Fiesque.

CIBO.

Ce sont les quatre Asserato.

CENTURIONE.

Bonsoir, amis.

ASSERATO.

Nous venons à la comédie.

CIBO.

Bon voyage.

ASSERATO.

Ne venez-vous pas avec nous à la comédie?

CENTURIONE.

Passez toujours devant. Nous voulons d'abord prendre un peu le frais.

ASSERATO.

Cela va commencer bientôt. Venez.

(Ils veulent avancer.)

LE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas.

ASSERATO.

Qu'est-ce que cela signifie?

CENTURIONE, riant.

Entrez donc au palais.

ASSERATO.

Il y a un malentendu.

CIBO.

Évidemment.

(On entend la musique dans l'aile droite.)

ASSERATO.

Entendez-vous la symphonie? La pièce va commencer.

CENTURIONE.

Je crois bien qu'elle va commencer, et que nous jouons les rôles de niais.

CIBO.

Je n'ai pas chaud de reste. Je m'en vais.

ASSERATO.

Des armes ici?

CIBO.

Bah! meubles de comédiens.

CENTURIONE.

Resterons-nous ici au bord de l'Achéron comme des niais? Venez. Allons au café.

(Ils s'en vont tous vers la porte.)

LE FACTIONNAIRE, d'une voix forte.

On ne passe pas.

CENTURIONE.

Mort et passion! nous sommes prisonniers!

CIBO.

Mon épée me répond que ce ne sera pas pour long-temps.

ASSERATO.

Doucement, doucement. Le comte est homme d'honneur...

CIBO.

Nous sommes vendus, trahis! La comédie était l'appât, et nous voilà dans la souricière.

ASSERATO.

Dieu nous en préserve! Je tremble de l'explication de tout ceci.

SCÈNE V.

Les précédens; VERRINA et SACCO entrent.

LE FACTIONNAIRE.

Qui vive?

VERRINA.

Amis de la maison.

(Sept autres nobles les suivent.)

CIBO.

Ses confidens! Tout va s'éclaircir.

SACCO, s'entretenant avec Verrina.

Comme je vous le disais, Lescaro commande à la porte Saint-Thomas. C'est le meilleur officier de Doria, et il lui est aveuglément dévoué.

VERRINA.

J'en suis bien aise.

CIBO, à Verrina.

Vous venez à souhait, Verrina. Vous nous tirerez de peine.

VERRINA.

Comment? comment donc?

CENTURIONE.

Nous sommes invités à une comédie.

VERRINA.

Ainsi, nous avons même route à suivre.

CENTURIONE, avec impatience.

Oui, la route où il faut que chacun finisse par passer, je sais cela. Vous voyez que les portes sont gardées. Pourquoi les portes sont-elles gardées?

CIBO.

Pourquoi ces factionnaires?

CENTURIONE.

Nous sommes ici comme sous la potence.

VERRINA.

Le comte viendra lui-même.

CENTURIONE.

Il devrait se dépêcher. Je suis las de ronger mon frein.

(Tous les nobles se promènent dans le fond du théâtre.)

BOURGOGNINO, sortant du palais.

Comment cela va-t-il sur le port, Verrina?

VERRINA.

Tout est pour le mieux à bord.

BOURGOGNINO.

Le palais est aussi fort bien fourni de soldats.

VERRINA.

Neuf heures vont sonner.

BOURGOGNINO.

Le comte tarde beaucoup.

VERRINA.

Il viendra toujours trop tôt, pour ce qui l'attend. Bourgognino, je me sens frissonner lorsqu'une certaine pensée me vient.

BOURGOGNINO.

Mon père, ne précipite rien.

VERRINA.

Il ne peut y avoir de précipitation, quand tout délai est impossible. Si je ne procède point à ce second meurtre, je ne pourrai jamais me justifier du premier.

BOURGOGNINO.

Mais quand Fiesque doit-il mourir?

VERRINA.

Quand Gênes sera libre, Fiesque mourra.

LE FACTIONNAIRE.

Qui vive?

SCÈNE VI.

Les précédens; FIESQUE.

FIESQUE, en entrant.

Ami. (*Tous le saluent, les factionnaires présentent les armes.*) Soyez les bienvenus, dignes amis. Vous

vous êtes impatientés de ce que le maître de la maison se faisait long-temps attendre; excusez-le. (*Bas à Verrina.*) Tout est-il prêt?

VERRINA, lui parlant à l'oreille.

A souhait.

FIESQUE, bas à Bourgognino.

Et?...

BOURGOGNINO.

Au mieux.

FIESQUE, à Sacco.

Et?...

SACCO.

Tout va bien.

FIESQUE.

Et Calcagno?

BOURGOGNINO.

... N'y est pas encore.

FIESQUE, aux factionnaires.

Qu'on ferme les portes. (*Il ôte son chapeau, et s'avance au milieu de l'assemblée avec une noble aisance.*)—Messieurs, j'ai pris la liberté de vous inviter à un spectacle... non pour vous divertir, mais pour vous confier des rôles.

Assez long-temps, mes amis, nous avons supporté l'insolence de Gianettino Doria, et les usurpations d'André! Si nous voulons délivrer Gênes, amis, nous n'avons pas un moment à perdre. A quelle fin croyez-vous que ces vingt galères assiégent notre antique port? à quelle fin sont les alliances conclues par ces Doria? à quelle fin sont ces soldats étrangers qu'ils attirent dans le cœur de Gênes? Maintenant

il ne s'agit plus de vœux ni de murmures : pour tout sauver, il faut risquer tout : un mal désespéré veut un remède audacieux. Y a-t-il dans cette assemblée un homme qui ait le phlegme de reconnaître pour son maître celui qui est seulement son égal ?... (*Murmures.*) Il n'en est pas un ici dont les aïeux n'aient assisté Gênes dans son berceau. Eh quoi ! par tout ce qu'il y a de sacré ! eh quoi ! qu'ont donc fait ces deux citoyens, pour prendre ainsi un téméraire essor au-dessus de nos têtes? (*Murmures plus violens.*) Chacun de vous est solennellement requis de défendre la cause de Gênes contre ses oppresseurs. Aucun de vous ne peut sacrifier l'épaisseur d'un cheveu sur ses droits, sans trahir aussitôt toute l'existence de l'état. (*Une agitation tumultueuse s'élève parmi ceux qui l'écoutent, et l'interrompt. Puis il continue.*) Vous êtes émus... tout est gagné. Déjà je vous ai ouvert le chemin de la gloire : voulez-vous m'y suivre ? je suis prêt à vous y conduire. Ces apprêts, que tout à l'heure vous regardiez avec effroi, doivent maintenant vous inspirer un courage héroïque. Ces frissons et ces angoisses doivent se changer en un zèle brûlant pour faire cause commune avec ces patriotes et moi, pour précipiter les tyrans de leur trône. Le succès ne peut qu'être favorable à notre tentative, car mes dispositions sont bien prises. L'entreprise est juste, car Gênes souffre. Ce dessein nous rendra immortels, car il est périlleux et gigantesque.

CENTURIONE, dans le plus violent transport.

C'en est assez. Que Gênes soit libre ! Ce cri de guerre nous ferait triompher de l'enfer.

CIBO.

Que celui qui ne serait point tiré de son sommeil gémisse éternellement sur un banc de rameurs, jusqu'à ce que la trompette du dernier jugement vienne le délivrer !

FIESQUE.

Voilà de mâles paroles.—Maintenant vous méritez de connaître les dangers qui menacent Gênes et vous. (*Il leur donne les papiers saisis par le Maure.*) Soldats, apportez un flambeau. (*Les nobles se pressent autour d'une torche, et lisent.*) Cela va à souhait, ami.

VERRINA.

Ne parle pas si haut. J'ai vu là bas, vers la gauche, des visages pâles et des genoux tremblans.

CENTURIONE, en fureur.

Douze sénateurs ! c'est infernal ! tous, l'épée à la main !

(Tous, excepté deux, se précipitent sur les armes entassées.)

CIBO.

Ton nom y est aussi, Bourgognino.

BOURGOGNINO.

Et aujourd'hui je l'écrirai dans le cœur de Doria.

CENTURIONE.

Il reste deux épées.

CIBO.

Comment ? comment ?

CENTURIONE.

Il y en a deux qui n'ont pas pris d'épée.

ASSERATO.

Mes frères ne peuvent voir du sang ; excusez-les.

CENTURIONE, vivement.

Comment ! comment ! pas même le sang des tyrans ? Déchirons ces lâches ; qu'on chasse de la république ces deux bâtards.

(Quelques conjurés se jettent sur eux avec fureur.)

FIESQUE, les séparant.

Arrêtez ! arrêtez ! Gênes ne veut pas devoir sa liberté à des esclaves. L'or perdrait son noble éclat, en l'alliant avec ce vil métal. (*Il les dégage.*) Messieurs, vous vous contenterez d'une chambre dans mon palais, jusqu'à ce que l'affaire soit décidée. (*A la garde.*) Arrêtez ces deux hommes ; vous en répondrez. Deux bons factionnaires à leur porte.

(On les emmène.)

LE FACTIONNAIRE DE LA GRANDE PORTE.

(On entend heurter.)

Qui va là ?

CALCAGNO, par dehors, et d'une voix altérée.

Ouvrez.—Ami.—Ouvrez ! Au nom du ciel, ouvrez !

BOURGOGNINO.

C'est Calcagno ; que demande-t-il au nom du ciel ?

FIESQUE.

Ouvrez-lui, soldats.

SCÈNE VII.

Les précédens ; CALCAGNO épouvanté et hors d'haleine.

CALCAGNO.

Perdu ! perdu ! fuyez, sauve qui peut !... Tout est perdu.

BOURGOGNINO.

Quoi, perdu ? leurs cœurs sont-ils d'airain ? nos épées sont-elles des roseaux ?

FIESQUE.

Prenez garde, Calcagno ! une méprise serait ici impardonnable.

CALCAGNO.

Nous sommes trahis. C'est l'infernale vérité. Votre Maure, Lavagna, le scélérat ! Je viens du palais du doge. Il avait obtenu une audience du doge.

(Tous les conjurés pâlissent ; Fiesque lui-même change de couleur.)

VERRINA, s'adressant aux gardes avec fermeté.

Soldats, frappez-moi de vos hallebardes : je ne veux point mourir de la main du bourreau.

(Tous les nobles courent çà et là avec effroi.)

FIESQUE, un peu remis.

Où allez-vous ? que faites-vous ? Au diable, Calcagno ! C'est une terreur aveugle, messieurs. — Dire cela devant ces gens-là ! — Tu es une vraie femme, Calcagno !... toi aussi, Verrina !... toi aussi, Bourgognino !... Où vas-tu ?

BOURGOGNINO, vivement.

Chez moi, tuer ma chère Berthe, pour revenir ensuite ici.

FIESQUE, éclatant de rire.

Demeurez ! arrêtez ! Est-ce là le courage des meurtriers d'un tyran ?... Tu as très-bien joué ton rôle, Calcagno... N'avez-vous pas remarqué que cette nouvelle était donnée par mon ordre ?... Calcagno, dis, n'était-ce pas moi qui t'avais commandé de mettre nos Romains à cette épreuve ?

VERRINA.

Eh bien, si tu peux rire... je te croirai, ou je tiens que tu n'es pas de l'humanité.

FIESQUE.

Quelle honte pour des hommes ! succomber à cette épreuve d'enfant ! Reprenez vos armes, combattez comme des lions pour réparer cette brèche faite à votre honneur. (*Bas à Calcagno.*) — Y étiez-vous, vous-même ?

CALCAGNO.

Je traversais sa garde de trabans, je voulais, selon ma commission, m'informer du mot d'ordre chez le doge ; comme je m'en allais, on a amené le Maure.

FIESQUE, tout haut.

Le vieux Doria est donc au lit ? nous le tirerons de ses draps. (*Bas.*) — A-t-il parlé long-temps au doge ?

CALCAGNO.

Mon subit effroi, et votre danger pressant, ne m'ont pas permis d'attendre là plus de deux minutes.

FIESQUE, tout haut et en riant.

Vois donc comme tous nos gens sont tremblans !

CALCAGNO.

Vous n'auriez pas dû leur faire annonçer cela sans ménagement. (*Bas.*)—Au nom du ciel, comte, que gagnez-vous à ce mensonge ?

FIESQUE.

Du temps, ami ; et leur première terreur se dissipera. (*Tout haut.*) — Holà ! qu'on nous apporte du vin. (*Bas.*) — Et avez-vous vu pâlir le doge? (*Tout haut.*) — Allons, frère, buvons encore un coup pour la fête de cette nuit. (*Tout bas.*)—Et avez-vous vu pâlir le doge ?

CALCAGNO.

Le premier mot du Maure a été : conjuration ; et le vieux Doria a reculé pâle comme un linge.

FIESQUE, troublé.

Ah ! ah ! le diable est rusé, Calcagno... Il ne nous a pas trahi, jusqu'au moment où le couteau a été levé sur eux... A présent le voilà leur ange libérateur... Ce Maure est rusé. (*On lui apporte une coupe de vin, il la présente à l'assemblée et boit.*)—A notre bonne fortune, camarades !

(On frappe.)

LE FACTIONNAIRE.

Qui va là ?

UNE VOIX, en dehors.

De par le doge.

(Les nobles épouvantés se dispersent dans la cour.)

FIESQUE, s'élançant au milieu d'eux.

Non, mes enfans, ne vous effrayez pas! ne vous effrayez pas! je suis là. Vite, cachez ces armes. Soyez hommes, je vous en conjure. Cette visite me laisse espérer qu'André est encore dans le doute. Rentrez; remettez-vous. — Ouvrez, soldats.

(Tous s'éloignent. On ouvre la porte.)

SCÈNE VIII.

FIESQUE, feignant de sortir du palais; TROIS ALLEMANDS, qui amènent le Maure garrotté.

FIESQUE.

Qui me demande dans la cour?

UN ALLEMAND.

Conduisez-nous au comte.

FIESQUE.

Voici le comte. Que me voulez-vous?

L'ALLEMAND, lui faisant le salut militaire.

Bonsoir de la part du doge. Il envoie ce Maure garrotté à votre seigneurie. Il a dit des infamies. Ce billet vous en apprendra davantage.

FIESQUE, prenant le billet d'un air d'indifférence.

Ne t'avais-je pas aujourd'hui même prédit les galères? (*A l'Allemand.*) C'est bon, mon ami; mes respects au doge.

LE MAURE, pendant que l'Allemand se retire, lui crie.

Les miens aussi, et dis-lui... au doge... que s'il n'eût pas envoyé un âne ici, il aurait appris que deux mille soldats sont cachés dans le palais.

(Les Allemands sortent. Les nobles reviennent.)

SCÈNE IX.

FIESQUE, LES CONJURÉS, LE MAURE, au milieu de la scène avec une contenance impudente.

QUELQUES CONJURÉS reculent de surprise en voyant le Maure.

Ah ! qu'est-ce donc ?

FIESQUE, après avoir lu le billet, avec une rage étouffée.

Génois, le danger est passé... mais la conspiration aussi.

VERRINA, étonné, s'écrie.

Quoi ! les Doria sont-ils morts ?

FIESQUE, dans la plus vive émotion.

Par le ciel ! toute la force armée de la république m'eût trouvé ferme... Mais point ceci. Le faible vieillard avec ces quatre lignes a vaincu le chef de deux mille soldats. (*Il laisse tomber ses bras avec abattement.*) Doria a vaincu Fiesque.

BOURGOGNINO.

Expliquez-vous donc. Nous sommes stupéfaits.

FIESQUE lit.

« Lavagna, vous jouez, ce me semble, de malheur

» avec moi. Vos bienfaits sont payés d'ingratitude.
» Ce Maure m'avertit d'un complot.—Je vous le ren-
» voie garrotté, et je dormirai cette nuit sans gardes.»

(Il laisse tomber le papier ; tous se regardent.)

VERRINA.

Eh bien, Fiesque ?

FIESQUE, avec noblesse.

Un Doria m'aurait vaincu en générosité? Une vertu manquerait à la race des Fiesque?... Non, aussi vrai que je suis un Fiesque... Séparez-vous... J'y vais aller et tout avouer.

(Il veut sortir.)

VERRINA l'arrête.

Es-tu insensé, homme? Est-ce donc un jeu d'enfans que nous avons entamé; ou bien n'est-ce pas la cause de la patrie? Arrête. Est-ce à la personne d'André que tu en voulais, et non au tyran? Arrête, te dis-je, je te fais prisonnier comme traître à l'état.

QUELQUES CONJURÉS.

Attachez-le; terrassez-le.

FIESQUE, arrachant l'épée de l'un d'eux, et se faisant passage.

Doucement donc! Qui le prémier jettera un lacs sur le lion ?.... Vous le voyez, messieurs, je suis libre; je pourrais aller où je voudrais, maintenant je veux rester, car j'ai une autre pensée.

BOURGOGNINO.

La pensée de vos devoirs ?

FIESQUE, avec colère et fierté.

Jeune homme! apprenez d'abord à bien savoir les

vôtres envers moi, et ne vous occupez jamais des miens. — Calmez-vous, messieurs, tout demeure comme anparavant... (*Au Maure, en détachant ses liens.*) — Tu as le mérite d'avoir donné lieu à une grande action... va-t'en.

CALCAGNO, furieux.

Comment! comment! laisser la vie à ce païen? la vie, et il nous a tous trahis?

FIESQUE.

La vie, et il vous a tous glacés de peur! — Va-t'en, camarade; et prends garde de ne pas tomber entre les mains des Génois; ils pourraient venger leur courage sur toi.

LE MAURE.

Comme on dit, le diable ne laisse jamais ses amis dans la peine... Votre très-obéissant serviteur, messieurs... Je commence à croire qu'il n'y a pas de potence plantée pour moi en Italie. J'irai en chercher ailleurs.

(Il sort en riant.)

SCÈNE X.

UN DOMESTIQUE entre; les précédens, excepté le Maure.

LE DOMESTIQUE.

La comtesse Impériali a déjà demandé trois fois votre seigneurie.

FIESQUE.

Ah! vraiment, il faut bien que la comédie com-

mence... Dis-lui que j'y serai à l'instant... attends... Tu prieras ma femme de venir dans la salle du concert, et de m'y attendre derrière la tapisserie. (*Le domestique sort.*) —J'ai écrit sur ce papier tous vos rôles; que chacun s'acquitte du sien, il n'y a plus rien à dire. Verrina se rendra d'abord au port, et quand on se sera emparé des vaisseaux de Doria, il donnera, par un coup de canon, le signal de l'attaque... Je sors... une grande affaire m'appelle. Vous entendrez le bruit d'une sonnette, et alors vous viendrez tous dans la salle de concert. En attendant, entrez et goûtez mon vin de Chypre.

(Ils s'en vont tous.)

SCÈNE XI.

La salle de concert.

LÉONORE, ARABELLE, ROSE, avec un air d'anxiété.

LÉONORE.

Fiesque a promis de se rendre dans la salle de concert, et il ne vient pas. Onze heures sont sonnées. Le palais retentit d'un bruit terrible d'armes et de soldats, et Fiesque ne vient point!

ROSE.

Vous devez vous cacher derrière la tapisserie. Quelle peut être l'intention de monseigneur?

LÉONORE.

Rose, il le veut. J'en sais assez pour lui obéir.

Arabelle, c'est assez pour m'ôter toute crainte. — Et cependant, cependant je tremble, Arabelle, et mon cœur palpite d'angoisse. Mes filles, au nom du ciel, ne vous éloignez pas de moi.

ARABELLE.

Ne craignez rien. Notre peur arrête notre curiosité.

LÉONORE.

Partout où je jette les yeux, je rencontre des visages inconnus, tels que des spectres hideux et terribles. Quand je leur parle, ils frémissent, semblent tout surpris, et fuient dans l'épaisse nuit, cet horrible asile des mauvaises consciences. Quand ils me répondent, c'est avec un accent à demi mystérieux, qui, sortant avec peine de leurs lèvres tremblantes, semble douter si le moment est venu de se faire entendre audacieusement. Fiesque!... je ne sais quoi de terrible se prépare ici. — Puissances célestes, (*elle joint les mains avec grâce*) veillez sur mon cher Fiesque.

ROSE, effrayée.

Jésus Maria! quel bruit dans la galerie?

ARABELLE.

C'est le soldat qui monte la garde.

(Le factionnaire crie *qui vive!* en dehors.)

LEONORE.

On vient. Vite, derrière la tapisserie!

(Elles se cachent.)

SCÈNE XII.

JULIE, FIESQUE entrent en se parlant.

JULIE, très-troublée.

Finissez, comte! vos galanteries ne tombent plus dans une oreille distraite, elles pénètrent dans mes brûlantes veines. — Où suis-je? personne ici, que la nuit avec tous ses entraînemens! Où avez-vous conduit ce cœur sans défense?

FIESQUE.

Ici, où l'amour timide peut prendre plus d'audace, où l'émotion pourra plus librement parler à l'émotion.

JULIE.

Arrêtez, Fiesque! Par tout ce qu'il y a de plus sacré, laissez-moi! Si la nuit n'était pas si obscure, tu verrais la rougeur animer mon visage, et tu aurais pitié de moi.

FIESQUE.

Bien au contraire, Julie. Mon trouble s'accroîtrait, en voyant les signes de ton trouble, et je serais plus téméraire.

(Il lui baise la main avec passion.)

JULIE.

Ami, tes lèvres brûlent de fièvre comme tes discours. Malheureuse! je sens qu'un feu ardent et coupable fait aussi trembler les miennes. Demande de la lumière, je t'en conjure. Les sens trop émus pourraient céder aux dangereux conseils de cette obscurité. Va, leur révolte impétueuse pourrait ob-

tenir un succès impie, durant l'absence de la chaste lumière.... Retournons vers le monde, je t'en conjure.

FIESQUE, plus pressant.

Pourquoi s'inquiéter sans motif, cher amour? La souveraine doit-elle craindre son esclave?

JULIE.

Malheur à vous autres hommes et à vos éternelles contradictions! Ah! votre triomphe le plus dangereux, c'est celui que vous obtenez sur notre amour-propre. T'avouerai-je tout, Fiesque? Ma vertu n'était préservée que par-là. C'était seulement mon orgueil qui bravait tes artifices : ma fermeté ne tenait pas à un autre principe. Tu t'es douté de ma ruse, et tu as eu recours à mon trouble. Mes forces m'ont abandonnée. . .

FIESQUE, d'un ton de confiance.

Et que perdras-tu à cet abandon?

JULIE, avec chaleur et émotion.

Quand je t'aurai sacrifié la sainte pudeur d'une femme, ne pourras-tu point, si tu veux, me couvrir de honte? Ce que j'aurai perdu? Tu le demandes? Tout! Veux-tu en savoir davantage, railleur? Veux-tu que je te fasse encore l'aveu que tout le secret de notre habileté féminine consiste seulement dans la chétive précaution de dégarnir le côté faible, et de le livrer seul à tous les efforts de vous autres assiégeans? car, je le dis en rougissant, il serait facilement emporté, et la vertu pourrait bien elle-même tout d'abord encourager l'ennemi par quelque signe d'intelligence. Tout l'art de

notre sexe ne consiste qu'à combattre pour un poste qui est sans défense. C'est justement comme aux échecs, où toutes les pièces couvrent un roi qui ne se défend pas : est-il surpris, est-il mat, voilà tout l'échiquier en déroute. (*Après un peu de silence, elle ajoute d'un ton plus sérieux.*) Je t'ai fait le tableau de notre pompeuse faiblesse. — Sois généreux.

FIESQUE.

Et pourtant, Julie, à qui pourrais-tu confier ce trésor mieux qu'à ma tendresse infinie?

JULIE.

Certes, jamais mieux et jamais plus mal. — Écoute Fiesque, combien durera cet infini? Hélas! j'ai déjà joué trop malheureusement, pour vouloir courir le dernier hasard. — Pour te captiver, Fiesque, j'ai témérairement employé tous mes charmes; mais je me méfierais de leur pouvoir pour te retenir. — Mais fi donc! qu'ai-je dit là?

(Elle recule, et cache son visage dans ses mains.)

FIESQUE.

Deux hérésies en un seul mot! se méfier de mon bon goût, et commettre un crime de lèse majesté envers tes attraits! laquelle des deux est la plus impardonnable?

JULIE, prête à succomber, et d'une voix émue.

Le mensonge est l'arme de l'enfer. — Fiesque n'en a pas besoin pour entraîner sa Julie. (*Elle tombe épuisée sur un sofa; après un instant de silence, elle reprend avec solennité.*) Écoute que je te dise encore un seul mot, Fiesque. Nous sommes des héroïnes,

tant que notre vertu ne court pas de danger; des enfans, quand il faut la défendre; (*elle le regarde fixement entre les deux yeux*) des furies, quand il faut la venger. — Écoute, Fiesque, si tu m'immolais de sang-froid?

FIESQUE, *d'un ton de voix emporté.*

De sang-froid! de sang-froid! par le ciel! Qu'exige donc l'insatiable vanité d'une femme, si lorsqu'un homme rampe à ses pieds, elle doute encore?... Ah! je sens que je me réveille d'un songe. (*Il prend un ton de froideur.*) Mes yeux sont déssillés. Que voulais-je donc mendier? Le moindre abaissement d'un homme est-il payé par les plus grandes faveurs d'une femme? (*Il lui fait une profonde et froide révérence.*) — Reprenez courage, madame, maintenant vous êtes en sûreté.

JULIE, *pétrifiée.*

Comte, quel changement!

FIESQUE, *avec la plus grande indifférence.*

Non, madame, vous avez parfaitement raison. Tous deux nous ne pouvons risquer notre honneur qu'une seule fois. (*Il lui baise cérémonieusement la main.*) — J'aurai le plaisir, madame, de vous témoigner mon respect devant l'assemblée.

(*Il veut sortir.*)

JULIE *le suit et le retient.*

Demeure, es-tu donc en délire? Demeure! Dois-je donc te dire, t'avouer ce que tous tes pareils, à genoux, en larmes, en convulsions, n'auraient pu arracher à ma fierté? Aussi-bien, la nuit n'est pas assez épaisse pour qu'elle puisse cacher cette ardeur

que trahit la rougeur de mon front. — Fiesque! — Ah! je blesse au cœur tout mon sexe, mon sexe me détestera éternellement. — Je t'adore, Fiesque...

(Elle tombe à ses genoux.)

FIESQUE ne la relève point, recule de trois pas, et rit d'un air de triomphe.

J'en suis faché, signora. (*Il sonne, lève la tapisserie, et prenant la main de Léonore.*) Voici ma femme... — une femme céleste.

(Il prend Léonore dans ses bras.)

JULIE se relève en poussant un cri.

Ah! trahison inouïe!

SCÈNE XIII.

Les conjurés entrent d'un côté, plusieurs dames de l'autre. FIESQUE, LÉONORE et JULIE.

LÉONORE.

Mon ami, cela est trop sévère.

FIESQUE.

Un mauvais cœur ne méritait pas moins. Je devais cette satisfaction à tes larmes. (*A l'assemblée.*) — Non, messieurs, non, mesdames, je ne suis pas accoutumé à brûler d'une pareille flamme pour le premier objet venu. Les folies des hommes me divertiront long-temps avant de me séduire. Cette femme mérite toute ma colère, car elle a, pour un ange, préparé ce poison.

(Il montre le poison à l'assemblée. On recule d'horreur.)

JULIE, dévorant sa fureur.

Bien, bien, très-bien, messieurs!

(Elle veut sortir.)

FIESQUE.

Ayez quelque patience, madame; nous n'avons pas encore fini. Cette noble assemblée apprendra avec plaisir pourquoi j'ai désavoué mon bon sens au point de jouer un roman avec la plus grande coquette de Gênes.

JULIE, furieuse.

Ceci ne peut se supporter; mais tremble! (*d'un ton menaçant*) Doria tient la foudre à Gênes... et je suis sa sœur.

FIESQUE.

Si c'est là le dernier reste de votre venin, il est assez faible. — Il est douloureux d'avoir à vous apporter la nouvelle que Fiesque de Lavagna, du diadème qu'a dérobé votre sérénissime frère, a tissu une corde qui servira cette nuit à pendre le voleur de la république. (*Elle pâlit, et il continue en souriant malignement.*) Vous ne vous attendiez pas à cela?... Eh bien, voyez, (*avec une expression plus mordante*) c'est précisément pour cela que j'ai trouvé nécessaire de donner quelque occupation aux regards observateurs de votre famille; c'est pour cela (*avec insistance*) que je me suis affublé de cette passion d'arlequin; c'est pour cela (*montrant Léonore*) que je négligeais ce diamant, et que je me lançais à la poursuite heureuse de ce faux brillant. Je vous remercie de votre complaisance, signora, et je quitte mon travestissement comique.

(Il lui remet son portrait, en faisant une profonde révérence.)

LÉONORE, *d'un air suppliant, à Fiesque.*

Cher Louis, elle pleure. Votre Léonore tremblante osera-t-elle vous conjurer?...

JULIE, *à Léonore, avec arrogance.*

Tais-toi, odieuse femme!

FIESQUE, *à un domestique.*

Soyez galant, mon ami, offrez le bras à cette dame, elle a envie de voir ma prison d'état. Veillez à ce que madame ne soit importunée par personne... L'air du dehors est vif... et l'orage qui cette nuit doit fracasser la tige des Doria, pourrait facilement déranger sa coiffure.

JULIE, *sanglotant.*

Que la peste te dévore, le plus noir et le plus dissimulé des hypocrites! (*A Léonore avec fureur.*) Ne te réjouis pas de ton triomphe; et toi aussi, il te perdra; et lui-même aussi, il se perdra; et... désespoir!

(*Elle sort.*)

FIESQUE, *aux convives.*

Vous en avez été témoins... vengez mon honneur aux yeux de Gênes. (*Aux conjurés.*) — Vous viendrez me rechercher, quand le canon se fera entendre.

(*Tous s'éloignent.*)



SCÈNE XIV.

LÉONORE, FIESQUE.

LÉONORE, *s'approchant de lui avec inquiétude.*

Fiesque! Fiesque!... je ne vous comprends qu'à demi, mais je tremble.

FIESQUE, *avec gravité.*

Léonore, je vous ai vue une fois marcher à la gauche d'une femme de Gênes, je vous ai vue dans les cercles de la noblesse ne donner que la seconde votre main à baiser aux chevaliers... Léonore, cela offensa mes regards, j'ai résolu qu'il n'en fût plus ainsi... et cela cessera. Entendez-vous ce tumulte guerrier dans mon palais? ce que vous redoutez est vrai. — Allez à votre lit, comtesse, et demain... je vous réveillerai duchesse.

LÉONORE, *se tordant les mains, se jette dans un fauteuil.*

Dieu! mes pressentimens!... je suis perdue.

FIESQUE, *assis et avec dignité.*

Laissez-moi vous parler, cher amour. Deux de mes ancêtres ont porté la triple couronne. Le sang des Fiesque ne peut couler librement que sous la pourpre. Votre époux doit-il renoncer à l'éclat héréditaire de sa race? (*Vivement.*) Comment! doit-il s'en reposer pour sa grandeur sur la fantaisie du hasard, qui dans un moment de bonne humeur pourrait, par de nouvelles faveurs, restaurer Jean-Louis Fiesque? Je suis trop orgueilleux pour me laisser

accorder ce que moi-même je puis conquérir. Cette nuit même je renverrai à mes aïeux les splendeurs ensevelies dans leur tombeau ; les comtes de Lavagna sont finis, les princes de Lavagna commencent.

LÉONORE secoue la tête, et semble préoccupée d'une sombre image.

Je vois mon époux tomber sur la poussière percé de profondes blessures ! (*D'un ton plus sombre.*) Je vois un silencieux convoi me rapporter le corps déchiré de mon époux ! (*Elle se lève tout effrayée.*) La première, la seule balle qu'on tirera, viendra atteindre le cœur de Fiesque.

FIESQUE la prend tendrement par la main.

Calmez-vous, mon enfant ! une balle ne m'atteindra pas.

LÉONORE le regarde d'un air sérieux.

Fiesque peut-il bien ainsi compter sur le ciel ? N'y eût-il qu'une chance possible sur mille milliers de chances, cette mille millième peut arriver, et j'aurai perdu mon époux... Penses-y, Fiesque, c'est jouer avec le ciel. Quand il devrait y avoir un million de gagnans et un seul perdant, serais-tu assez téméraire pour jeter le dez, et pour proposer à Dieu cette audacieuse gageure ? Quand on veut mettre au jeu tout, chaque coup de dez est un blasphème contre la divinité.

FIESQUE, souriant.

Sois sans inquiétude : la fortune et moi, nous nous entendons bien ensemble.

LÉONORE.

Que dis-tu là ?... Observe ces supplices de l'âme,

que vous nommez jeux et passe-temps... Vois comme la traîtresse amorce ses favoris par quelques cartes heureuses, jusqu'à ce que les ayant animés, exaltés, ils en soient venus à vouloir faire sauter la banque; et alors, à ce coup désespéré, elle les abandonne... O mon époux! tu n'iras point te montrer à ces Génois; tu ne chercheras point à réveiller ces républicains de leur sommeil; quand on a excité la fureur du coursier, on ne peut plus le monter pour son plaisir. Ne te confie pas à ces rebelles. Les habiles qui t'excitent, te redoutent; les sots qui t'adorent, ne te serviront guère; et partout où je regarde, je vois la perte de Fiesque.

FIESQUE, *se promenant à grands pas.*

Le manque de courage, voilà le danger le plus réel. La grandeur exige un sacrifice.

LÉONORE.

La grandeur, Fiesque? Ah! que mon cœur souffre de ton génie! Eh bien, je veux croire à ta fortune : tu triomphes, je le suppose... Hélas! je serai la plus malheureuse des femmes : malheureuse, si tu échoues! malheureuse, si tu réussis! O mon bien-aimé! je n'ai pas un souhait à former. Si Fiesque n'est pas doge, il est perdu; s'il est doge, je n'ai plus d'époux.

FIESQUE.

Je ne comprends pas...

LÉONORE.

Ah! cher Fiesque! dans cette région orageuse du trône, la tendre plante de l'amour se dessèche; le

cœur d'un homme... et Fiesque lui-même est un homme... est trop étroit pour deux divinités toutes-puissantes, deux divinités si contraires. L'amour verse des larmes et sait comprendre les larmes ; l'ambition a des yeux d'airain, que jamais le sentiment n'a animés de son humide éclat. L'amour n'a qu'un seul bien, et renonce à tout le reste de la création : l'ambition est affamée, tout en dépouillant la nature entière. L'ambition fait du monde entier un cachot retentissant du bruit des chaînes : l'amour se forme le rêve d'un élysée dans un désert... Voudrais-tu te bercer sur mon sein? un vassal révolté viendrait assaillir ton royaume... Voudrais-je me jeter en tes bras? le despote, dans ses angoisses, entendrait quelque assassin se cacher derrière les tapisseries, et sa crainte le chasserait de chambre en chambre... Oui, le soupçon aux yeux toujours ouverts, troublerait enfin la concorde domestique. Quand ta Léonore te présenterait une boisson rafraîchissante, tu repousserais convulsivement la coupe, et tu traiterais ma tendresse d'empoisonnement.

FIESQUE demeure frappé d'horreur.

Cesse, Léonore! c'est un odieux tableau.

LÉONORE.

Et cependant ce tableau n'est pas complet. Je te dirais : sacrifie l'amour à la grandeur, sacrifie le repos, pourvu que Fiesque me reste... Mais, et c'est là le dernier coup, rarement des anges montent sur le trône ; plus rarement encore, ils en descendent tels qu'ils y montèrent. Celui qui n'a rien à craindre

d'aucun homme, peut-il avoir pitié d'un homme? Celui qui peut armer chacun de ses désirs des carreaux de la foudre, trouvera-t-il nécessaire de leur associer aussi quelques mots de douceur? (*Elle s'arrête, se rapproche timidement de lui, prend sa main et continue avec une tendre amertume.*) Fiesque prince!..... Ah! tous ces projets mal conçus qui décèlent plus de volonté que de puissance, s'élèvent au-dessus de l'homme, sans atteindre à la divinité. Créations malheureuses d'un misérable créateur!

FIESQUE, se promène avec agitation.

Cesse, Léonore; le pont a été relevé derrière moi.

LÉONORE le regarde tendrement.

Et pourquoi, cher époux? Il n'y a que les actions qui soient irréparables. (*Avec tendresse et séduction.*) Une fois, tu m'as juré que ma beauté avait anéanti tous tes projets. Ou elle s'est flétrie bien vite, ou tu m'as fait un faux serment perfide. — Interroge ton cœur, et dis-moi qui est coupable. (*Avec chaleur et le serrant dans ses bras.*) Retourne en arrière, sois homme, renonce à tout cela; l'amour te dédommagera. Ah! si mon cœur ne peut calmer cette prodigieuse activité de ton cœur, va, Fiesque, le diadème y sera plus impuissant encore. (*D'un ton caressant.*) Viens, je veux apprendre par cœur tous tes souhaits; je veux confondre en un seul baiser tous les charmes de la nature; je veux retenir dans de célestes et éternels liens mon noble fugitif. Ton cœur est infini, Fiesque, ma tendresse aussi le sera. (*Avec douceur.*) Rendre heureuse une pauvre

créature, dont le paradis est dans ton sein, cela peut-il laisser un vide dans ton cœur ?

FIESQUE, *ébranlé.*

Léonore, qu'as-tu fait? (*Il la prend dans ses bras avec abandon.*) Je ne pourrai paraître aux yeux des Génois....

LÉONORE, *transportée de joie.*

Fuyons, Fiesque! jetons dans la poussière tous ces néants pompeux, et passons notre vie dans la région romantique de l'amour. (*Elle le presse sur son cœur avec ravissement.*) Nos âmes sereines comme l'azur du ciel, ne seront jamais ternies par les noires vapeurs du chagrin. Notre vie s'écoulera mélodieusement, comme une source limpide, vers le sein du créateur.

(On entend le coup de canon. Fiesque se relève. Tous les conjurés entrent dans la salle.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS; LES CONJURÉS.

LES CONJURÉS.

Voici le moment!

FIESQUE, *à Léonore, avec fermeté.*

Adieu pour toujours, ou Gênes sera demain à tes pieds.

(Il veut partir.)

BOURGOGNINO, *s'écriant.*

La comtesse s'évanouit.

(Léonore sans connaissance. Tous accourent pour la soutenir. Fiesque se jette à ses pieds.)

FIESQUE, *d'une voix déchirante.*

Léonore! Sauvez-la, au nom du ciel! (*Rose et Arabelle accourent pour la soutenir.*) Elle rouvre les yeux... (*Il se relève avec fermeté.*) — Maintenant venez, allons fermer ceux de Doria.

(*Tous sortent précipitamment. La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Minuit passé. — La grande rue de Gênes. — Des lampes placées çà et là devant quelques maisons s'éteignent successivement. — Dans le fond du théâtre on voit la porte Saint-Thomas qui est encore fermée. — Dans une perspective plus éloignée on aperçoit la mer. — Quelques hommes traversent la place, une lanterne à la main ; des patrouilles font la ronde. — Tout est tranquille. Seulement la mer est un peu houleuse.

FIESQUE arrive armé, et s'arrête devant le palais d'André Doria ; ensuite ANDRÉ.

FIESQUE.

Le vieillard a tenu parole. Toutes les lumières sont éteintes au palais. Les gardes sont éloignés. Je vais sonner. (*Il sonne.*) — Hé! holà! éveille-toi, Doria, tu es trahi, vendu! Doria, éveille-toi! Holà! holà! éveille-toi!

ANDRÉ paraît à un balcon.

Qui a sonné?

FIESQUE, déguisant sa voix.

Ne le demande pas, fuis. Ton étoile est éclipsée, doge. Gênes se soulève contre toi; tes bourreaux s'approchent, et tu peux dormir, André?

ANDRÉ, *avec dignité.*

Je me souviens que, lorsque la mer furieuse tourmentait le vaisseau, lorsque la quille craquait, lorsque le mât était brisé, André Doria dormait paisiblement. — Qui envoie les bourreaux?

FIESQUE.

Un homme plus redoutable que ta mer en fureur, Jean-Louis Fiesque.

ANDRÉ, *souriant.*

Tu veux rire, ami. Choisis le jour pour tes facéties. Minuit n'est pas l'heure pour se divertir.

FIESQUE.

Tu railles ton libérateur?

ANDRÉ.

Je le remercie et je vais me coucher. Fiesque se repose de ses débauches, et n'a pas le temps de songer à Doria.

FIESQUE.

Infortuné vieillard! ne te fie pas à ce serpent. Les sept couleurs resplendissent sur ses écailles brillantes.... on approche.... et tout à coup on est enveloppé de ses replis meurtriers. Raille-toi si tu veux des avertissemens d'un traître; ne te raille pas des conseils d'un ami. Un cheval est sellé dans ta cour. Fuis, il est temps, ne méprise pas les avis d'un ami.

ANDRÉ.

Fiesque pense noblement. Je ne l'ai jamais offensé. Fiesque ne me trahira pas.

FIESQUE.

Il pense noblement, il te trahit; et te donne la preuve de l'un et de l'autre.

ANDRÉ.

Eh bien, j'ai une garde qu'aucun Fiesque ne pourrait renverser, s'il ne commande point à des démons.

FIESQUE, d'un ton railleur.

Je voudrais parler à cette garde. J'ai une lettre à lui donner à porter dans l'autre monde.

ANDRÉ, avec grandeur.

Misérable bouffon! n'as-tu pas compris qu'André Doria a quatre-vingts ans, et que Gênes est heureuse?

(Il se retire du balcon.)

FIESQUE le suit des yeux.

Devais-je donc renverser cet homme, avant d'avoir appris que l'égaler est encore plus difficile?... (*Il se promène tout pensif.*) Non, j'ai rendu générosité pour générosité. — Nous sommes quittes, André. Maintenant, suis ta route. La guerre!

(Il se jette dans une rue détournée. Le tambour bat de tous côtés. On combat vivement à la porte Saint-Thomas. La porte est enfoncée, et laisse voir le port où sont des vaisseaux éclairés avec des torches.)

SCÈNE II.

GIANETTINO DORIA, enveloppé d'un manteau écarlate, LOMELLINO. Des serviteurs précèdent portant des flambeaux. Tous semblent empressés.

GIANETTINO, s'arrêtant.

Qui a ordonné de battre la générale ?

LOMELLINO.

Un coup de canon est parti des galères.

GIANETTINO.

Les forçats auront voulu briser leurs fers.

(On entend de la mousqueterie à la porte Saint-Thomas.)

LOMELLINO.

On fait feu ici près !

GIANETTINO.

La porte est ouverte ! La garde en rumeur ! (*Aux domestiques.*) Vite, coquins ! éclairez-moi ; au port !

(Ils courent vers la porte.)

SCÈNE III.

Les précédens ; BOURGOGNINO et plusieurs conjurés. Ils arrivent par la porte Saint-Thomas.

BOURGOGNINO.

Sébastien Lescaro est un brave soldat.

CENTURIONE.

Il s'est défendu comme un lion, avant de succomber.

GIANETTINO recule étonné.

Qu'entends-je ? Arrêtez !

BOURGOGNINO.

Qui vient ici avec des flambeaux ?

LOMELLINO.

Ce sont des ennemis, prince. Glissez-vous à gauche.

BOURGOGNINO, élevant la voix.

Qui va là avec des flambeaux ?

CENTURIONE.

Arrêtez ! le mot d'ordre ?

GIANETTINO avec arrogance, et tirant l'épée.

Soumission et Doria.

BOURGOGNINO, écumant de rage.

Le ravisseur de la république et de ma fiancée ! (*Aux conjurés, en se précipitant sur Gianettino.*) Frères, le hasard est heureux. Son mauvais démon me le livre.

(Il le frappe.)

GIANETTINO tombe en criant.

Au meurtre! au meurtre! Venge-moi, Lomellino!

LOMELLINO ET LES SERVITEURS s'enfuyant.

Au secours! au meurtre! au meurtre!

CENTURIONE, criant d'une voix forte.

Il est tué. Arrêtez le comte!

(Lomellino est pris.)

LOMELLINO, à genoux.

Épargnez ma vie, je marcherai avec vous.

BOURGOGNINO.

Le monstre vit-il encore? Laissez fuir ce lâche.

(Lomellino s'enfuit.)

CENTURIONE.

La porte Saint-Thomas est à nous! Gianettino est mort! courez de toutes vos forces, allez dire cela à Fiesque.

GIANETTINO se soulève d'une manière convulsive.

Diable! Fiesque!

(Il meurt.)

BOURGOGNINO, retirant son épée du corps de Gianettino.

Gênes est libre, et aussi ma bien-aimée...

(Ils se dispersent dans diverses rues.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ DORIA, DES ALLEMANDS.

UN ALLEMAND.

L'attaque est sur un autre point : montez à cheval, duc.

ANDRÉ.

Laisse-moi regarder encore une fois les remparts de Gênes et le ciel. Non, ce n'est pas un songe, André est trahi.

UN ALLEMAND.

L'ennemi est de tous les côtés ; fuyez, fuyez à la frontière.

ANDRÉ *se jette sur le corps de son neveu.*

Je veux finir ici : ne me parlez plus de fuir. Ici gît toute la force de ma vieillesse. Ma carrière est finie.

(Calcagno et quelques conjurés dans l'éloignement.)

UN ALLEMAND.

Voici les assassins ! les assassins ! fuyez, mon vieux prince.

(Les tambours recommencent à se faire entendre.)

ANDRÉ.

Écoutez, étrangers, écoutez. Ce sont là des Génois dont j'ai brisé le joug. (*Il s'enveloppe dans son manteau.*) Récompense-t-on ainsi dans votre pays ?

UN ALLEMAND.

Fuyez, fuyez, pendant que leurs épées s'émoussent à frapper vos Allemands.

(Calcagno approche.)

ANDRÉ.

Sauvez-vous, laissez-moi. Allez épouvanter les nations par cette nouvelle : les Génois ont tué leur père !

UN ALLEMAND.

Fuyez, notre résistance vous donne du temps... Camarades, tenez ferme... Plaçons le duc au milieu de nous. (*Ils tirent leurs épées.*) Châtions ces chiens d'Italiens, qui ne respectent point des cheveux blancs.

CALCAGNO s'écrie.

Qui va là ? Qui vive ?

LES ALLEMANDS, l'attaquant.

Des épées allemandes !

(Ils combattent. On emporte le corps de Gianettino.)

SCÈNE V.

LÉONORE, en habit d'homme, ARABELLE la suit. Toutes deux arrivent tremblantes.

ARABELLE.

Venez, madame ; ah ! venez donc.

LÉONORE.

C'est ici que la sédition fait rage... Écoute, n'est-ce pas le gémissement d'un mourant ?... Malheureuse ! ils l'auront enveloppé ! C'est sur Fiesque qu'ils auront dirigé leurs coups... sur celui qui est à moi... ils le frappent... Arrêtez ! c'est mon époux.

(Dans son égarement, elle élève les bras vers le ciel.)

ARABELLE.

Au nom du ciel!

LÉONORE, toujours plus égarée, va criant de tous côtés.

Fiesque! Fiesque! Fiesque!.. Ils l'abandonnent... les plus fidèles... Ah! elle est incertaine la fidélité des rebelles. (*Avec un effroi plus vif.*) Ce sont des rebelles que commande mon époux? Arabelle! ô ciel! mon cher Fiesque combat pour la rébellion.

ARABELLE.

Non, mais comme l'arbitre redoutable du destin de Gênes.

LÉONORE, attentive.

Qu'est-ce donc... Léonore aurait tremblé? Le premier des républicains aurait pour femme la plus faible des républicaines? Oui, Arabelle, quand les hommes se disputent les états, les femmes doivent aussi avoir de l'âme. (*Le tambour recommence.*) Je veux me jeter parmi les combattans.

ARABELLE, joignant les mains.

Dieu de miséricorde!

LÉONORE.

Arrête! contre quoi mon pied s'est-il heurté? Voici un manteau, un chapeau. Une épée est là par terre. (*Elle la soulève.*) C'est une lourde épée, chère Arabelle; cependant je puis la soulever, et je saurai la porter sans honte.

(On entend le tocsin.)

ARABELLE.

Entendez-vous? entendez-vous? le tocsin sonne à la tour des Dominicains. Dieu de miséricorde! quel bruit épouvantable!

LÉONORE, avec enthousiasme.

Dis : quel ravissement! C'est Fiesque qui, par ce tocsin, s'adresse aux Génois. (*Le tambour se fait entendre plus fort.*) En avant! en avant! jamais musique ne me parut plus douce. C'est aussi mon cher Fiesque qui anime ces tambours. Ah! que mon cœur est exalté! Gênes entière se réveille. De vils mercenaires marchent à son nom, et sa femme se montrerait craintive! (*Le tocsin se fait entendre dans trois autres clochers.*) Non, le héros doit tenir dans ses bras une héroïne... Brutus doit tenir dans ses bras une Romaine. (*Elle se couvre du chapeau, et jette sur ses épaules le manteau d'écarlate.*) Je suis Porcia!

ARABELLE.

Madame, vous ne vous apercevez pas de votre terrible exaltation: non, vous ne vous en doutez pas.

(Le tocsin et les tambours retentissent.)

LÉONORE.

Misérable! tu entends tout ceci, et tu n'éprouves pas d'exaltation! Les pierres s'affligent de ne pouvoir se précipiter sur les pas de Fiesque... Ces palais s'irritent contre le constructeur qui les enchaîna si fortement à la terre, qu'ils ne peuvent se précipiter sur les pas de Fiesque... Les rivages, s'ils le pouvaient, abandonnant leur poste, livreraient Gênes à la mer, pour s'élancer au signal de ces tambours... Ce qui arrache la nature inanimée des liens qui l'enveloppent, ne peut éveiller ton courage! Va, je saurai trouver mon chemin.

ARABELLE.

Grand Dieu ! vous ne voudrez pas vous livrer à un tel désir ?

LÉONORE, avec fierté et héroïsme.

Je l'accomplirai, âme grossière ! (*Avec chaleur.*) Au plus fort de la mêlée, où Fiesque combat en personne... Est-ce Lavagna, leur entendrai-je demander, est-ce celui que personne ne peut vaincre ? celui dont la main de fer a saisi le destin de Gênes ? Est-ce Lavagna, Génois ? — C'est lui, répondrai-je, et cet homme est mon époux, et j'ai été blessée aussi.

(Sacco et plusieurs conjurés arrivent.)

SACCO criant.

Qui vive ? Fiesque ou Doria ?

LÉONORE, transportée.

Fiesque et liberté !

(Elle se jette dans une rue détournée; la foule la sépare d'Arabelle.)

SCÈNE VI.

SACCO, à la tête d'un rassemblement; CALCAGNO, arrivant avec un autre groupe.

CALCAGNO.

André Doria est en fuite.

SACCO.

Mauvaise recommandation pour toi auprès de Fiesque !

CALCAGNO.

Ce sont des lions, ces Allemands ! ils étaient là

devant le vieillard comme des rochers : je n'ai pu l'entrevoir... Neuf des nôtres y ont péri ; je suis moi-même blessé à l'oreille gauche. S'ils combattent ainsi pour des tyrans étrangers, comment donc doivent-ils défendre leurs princes ?

SACCO.

Nous avons déjà un fort parti : les portes sont à nous.

CALCAGNO.

On se bat vivement, ce me semble, au château.

SACCO.

Bourgognino est là. Et Verrina, que fait-il ?

CALCAGNO.

Il est entre la ville et la mer, comme un infernal cerbère : une souris n'y passerait pas.

SACCO.

Je vais sonner le tocsin dans les faubourgs.

CALCAGNO.

Je vais à la place Sarzane. Allons, tambours.

(Ils continuent leur marche avec les tambours.)

SCÈNE VII.

LE MAURE, UNE TROUPE DE VOLEURS, avec des mêches allumées.

LE MAURE.

Sachez, mes drôles, que c'est moi qui ai mis le pot au feu. On ne m'a pas donné de cuillère, c'est bon. Le lièvre vient tout droit à moi. Nous brûle-

rons et nous pillerons. Ils sont là bas à se taper pour un duché; nous, brûlons les églises pour réchauffer un peu ces apôtres qui sont tout glacés.

(Ils se jettent dans les maisons d'alentour.)

SCÈNE VIII.

Un caveau souterrain éclairé par une seule lampe. Le fond du théâtre est plongé dans l'obscurité. — Berthe seule, la tête couverte d'un voile noir, est assise sur une pierre, au-devant de la scène. Après un silence assez long, elle se lève et fait quelques pas.

BERTHE, ensuite BOURGOGNINO, puis VERRINA.

BERTHE.

Aucun bruit encore? aucun pas d'homme ne se fait entendre? mon libérateur ne s'avance point vers ce lieu?...Terrible attente!... terrible et vaine comme l'anxiété de l'homme enseveli vivant dans son tombeau! —Et qu'attends-tu donc dans ton illusion? un serment irrévocable te tient prisonnière en ce caveau. Gianettino Doria doit tomber, Gênes doit être libre, ou Berthe doit se consumer sous cette voûte... ainsi l'a proclamé le serment de mon père. Prison horrible, qui n'a d'autre clef que le dernier soupir d'un tyran si bien défendu! (*Elle promène ses yeux autour d'elle.*) Que ce silence est lugubre! affreux comme le silence du tombeau. Une nuit effrayante règne dans les coins de mon cachot, et ma lampe menace de s'éteindre. (*Elle se promène d'un pas rapide.*)

Oh ! viens ! viens, mon bien-aimé ! il est terrible de mourir ici. (*Silence; puis elle se lève, et parcourt son cachot, en joignant les mains et montrant tous les signes de la douleur.*)—Il m'a oubliée ! il a manqué à son serment ! il a oublié sa chère Berthe ! Les vivans ne s'informent plus des morts, et cette voûte est un tombeau. N'espère plus rien, malheureuse ! l'espérance ne fleurit qu'aux lieux où Dieu apparaît : dans cette prison, Dieu n'apparaît point. (*Nouveau silence. Elle reprend avec plus d'anxiété.*)—Ou bien mes libérateurs auraient-ils succombé ? l'audacieuse conjuration aurait-elle échoué, et les dangers auraient-ils surmonté le courageux jeune homme ?... O malheureuse Berthe ! peut-être en ce moment leurs ombres planent dans ton cachot, et pleurent sur tes espérances... (*Elle pousse un cri.*) Dieu ! Dieu ! ainsi je suis perdue, il n'y a plus de salut ; s'ils ne sont plus, je suis livrée à l'horrible mort sans nul salut. (*Elle s'appuie contre la muraille, et après un moment de silence, elle continue avec tristesse.*) Et s'il vivait encore, mon bien-aimé... s'il arrivait pour accomplir sa parole, pour emmener en triomphe sa fiancée, et qu'il trouvât tout ici muet et désert, et qu'un cadavre inanimé fût là ne pouvant répondre à sa joie... si ses baisers enflammés s'efforçaient vainement de rappeler sur mes lèvres la vie fugitive ; si ses larmes coulaient stérilement sur moi... si mon père gémissant se précipitait sur sa fille, et que le cri de sa douleur retentît dans les murs glacés de cette prison... oh ! alors, alors, voûtes sombres, ayez soin de leur taire mes sanglots ; dites-leur que j'ai su souffrir comme une

héroïne, et que mon dernier soupir a été un pardon. (*Elle tombe épuisée sur la pierre.—Silence.—On entend un bruit confus de tocsin et de tambours retentir de tous les côtés.—Berthe se relève.*) Écoutons! Qu'est-ce donc? ai-je bien entendu, ou bien est-ce un songe? les cloches retentissent d'une manière terrible. Ce n'est pas le son qu'elles font entendre pour appeler au service de Dieu. (*Le bruit se rapproche et devient plus fort. Elle court çà et là toute effrayée.*) Plus fort, toujours plus fort! Dieu! c'est le tocsin! c'est le tocsin! l'ennemi a-t-il pénétré dans la ville? Gênes est-elle livrée aux flammes? c'est un bruit plus violent et plus terrible que les cris d'un millier d'hommes. Qu'est-ce donc? (*On frappe violemment à la porte.*) On vient ici... les verroux s'ouvrent. (*Elle court précipitamment au fond du théâtre.*) Quelqu'un! quelqu'un! la liberté! le salut! la délivrance!

BOURGOGNINO, se précipitant l'épée à la main; quelques hommes le suivent portant des torches; il s'écrie :

Tu es libre, Berthe, le tyran est mort : ce glaive l'a frappé.

BERTHE, se jetant dans ses bras.

Mon sauveur! mon ange libérateur!

BOURGOGNINO.

Entends-tu le tocsin? Entends-tu le bruit des tambours? Fiesque est vainqueur. Gênes est libre. La malédiction de ton père est rachetée.

BERTHE.

Dieu! Dieu! il m'importe aussi ce bruit terrible, ce retentissement des cloches!

BOURGOGNINO.

Oui, Berthe : elles célèbrent notre mariage ; quitte cette horrible prison, et suis-moi à l'autel.

BERTHE.

A l'autel, Bourgognino ? maintenant, au milieu de la nuit ? parmi ce tumulte, cette fureur, cette épouvante, lorsque le monde tremble sur son axe ?

(Verrina entre sans être aperçu, et s'arrête, en silence, auprès de la porte.)

BOURGOGNINO.

Oui, pendant cette belle, cette magnifique nuit, où Gênes entière solennise la liberté, comme le gage de l'amour. Ce glaive teint du sang du tyran sera ma parure nuptiale. Le prêtre mettra dans ta main cette main encore échauffée de son œuvre héroïque. Ne crains rien, mon amour, et accompagne-moi à l'église.

(Verrina s'approche, se place entre eux et les embrasse.)

VERRINA.

Dieu vous bénisse, mes enfans !

BERTHE et BOURGOGNINO, tombant à ses pieds.

O mon père !

VERRINA place ses mains sur eux. — Silence. — puis il se tourne vers Bourgognino d'un air solennel.

N'oublie jamais combien tu l'as chèrement acquise. N'oublie jamais que ton hymen date de la liberté de Gênes. (*Il se tourne avec gravité et noblesse vers Berthe.*)—Tu es la fille de Verrina, et ton mari a frappé le tyran. (*Après un instant de silence, il leur fait signe de se lever, et leur dit le cœur serré :*) — Le prêtre vous attend.

BERTHE et BOURGOGNINO à la fois.

Eh quoi, mon père! ne voulez-vous point être avec nous ?

VERRINA, avec une extrême gravité.

Un devoir terrible m'appelle près d'ici ; ma bénédiction vous accompagne. (*On entend les trompettes, les timbales et les cris de joie.*) — Sais-tu quels sont ces cris de joie ?

BOURGOGNINO.

On proclame Fiesque doge. Le peuple l'adore comme un dieu, et demande la pourpre. La noblesse voit cela avec désespoir, et n'ose dire : Non.

VERRINA, souriant avec amertume.

Tu vois bien, mon fils, que je dois me hâter, pour être le premier à prêter au nouveau monarque mon serment de soumission.

BOURGOGNINO effrayé, l'arrête.

Que voulez-vous faire ? Je ne vous quitte pas.

BERTHE, s'attachant à Bourgognino.

Dieu ! qu'est-ce donc, Bourgognino ? Quel dessein couve mon père ?

VERRINA.

Mon fils, j'ai converti en or tout notre avoir, et je l'ai porté sur ton vaisseau. Prends ta fiancée et embarque-toi sans délai. Peut-être vous suivrai-je... peut-être... pour jamais... Faites voile pour Marseille, et (*il les embrasse avec émotion*) que Dieu vous accompagne!

BOURGOGNINO, d'un ton de résolution.

Verrina, je demeure; il y a encore des dangers.

VERRINA le ramène vers Berthe.

Orgueil insatiable ! Réjouis-toi avec ta fiancée. Tu as expédié ton tyran, laisse-moi le mien.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

La porte Saint-Thomas et le port, comme au commencement de l'acte.

FIESQUE arrive en toute hâte, CIBO, suite.

FIESQUE.

Qui a mis le feu ?

CIBO.

Le château vient de se rendre.

FIESQUE.

Qui a mis le feu?

CIBO, donnant l'ordre à son détachement.

Qu'une patrouille saisisse les coupables.

(Quelques hommes se détachent.)

FIESQUE, avec colère.

Veulent-ils faire de moi un incendiaire? Vite, qu'on apporte des pompes et des seaux. (*On y va.*) Mais Gianettino est-il donc pris ?

CIBO.

On le dit.

FIESQUE, impétueusement.

On ne fait que le dire? Qu'est-ce qui le dit? Cibo, sur votre honneur, serait-il échappé ?

CIBO, pensif,

Si je m'en rapporte à mes yeux, plutôt qu'au récit d'un de nos seigneurs, Gianettino serait vivant.

FIESQUE, avec emportement.

Il y va de votre tête, Cibo !

CIBO.

Encore une fois, je l'ai vu passer, il n'y a pas cinq minutes, avec son panache jaune et son manteau écarlate.

FIESQUE, hors de lui.

Ciel et enfer ! Cibo, je ferai trancher la tête à Bourgognino. Volez, Cibo ! Qu'on ferme toutes les portes de la ville ; que toutes les felouques soient coulées, pour qu'il ne puisse s'échapper par mer... Ce diamant, le plus riche qui soit à Gênes, Lucques, Venise, Pise, celui qui viendra me dire : Gianettino est mort... ce diamant est à lui. (*Cibo sort précipitamment.*) Volez, Cibo.

SCÈNE X.

FIESQUE, SACCO, LE MAURE, SOLDATS.

SACCO.

Nous avons trouvé le Maure qui jetait cette mèche allumée dans l'église des Jésuites.

FIESQUE.

Je t'ai pardonné ta trahison, parce que c'était moi qu'elle atteignait : l'incendiaire mérite la corde. Allez, et qu'on le pende sur-le-champ à la porte de l'église.

LE MAURE.

Fi donc! cela vient bien mal à propos. Ne pourriez-vous pas marchander un peu sur cela?

FIESQUE.

Non.

LE MAURE, d'un ton de confiance.

Envoyez-moi une fois aux galères pour épreuve.

FIESQUE, fait signe aux soldats.

A la potence.

LE MAURE, impudemment.

Je veux me faire chrétien.

FIESQUE.

L'église ne veut pas du rebut de l'idolâtrie.

LE MAURE, d'un ton caressant.

Envoyez-moi du moins dans l'éternité le ventre plein.

FIESQUE.

A jeûn.

LE MAURE.

Mais ne me pendez pas à une église chrétienne.

FIESQUE.

Un chevalier n'a que sa parole. Je t'ai promis une potence à toi tout seul.

SACCO, avec humeur.

Pas tant de balivernes, païen. On a autre chose à faire.

LE MAURE.

Mais... si par hasard... la corde cassait?

FIESQUE, *à Sacco.*

On la prendra double.

LE MAURE, *résigné.*

A la bonne heure ! et que le diable s'apprête pour mon arrivée imprévue.

(*Il sort avec des soldats, qui le pendent dans l'éloignement.*)

SCÈNE XI.

FIESQUE, LÉONORE paraît dans le fond enveloppée du manteau écarlate de Gianettino.

FIESQUE *l'aperçoit, avance, revient sur ses pas, puis avec une fureur étouffée.*

N'ai-je pas reconnu ce panache et ce manteau ? (*Il s'approche vivement.*) Oui, je reconnais ce panache et ce manteau. (*Il s'élance avec fureur et frappe.*) Si tu es animé d'une triple vie, relève-toi, et marche !

(*Léonore tombe en poussant un cri. On entend une marche triomphante de tambours, de trompettes et de hautbois.*)

SCÈNE XII.

FIESQUE, CALCAGNO, SACCO, CENTURIONE, CIBO, soldats avec leurs drapeaux et de la musique.

FIESQUE, *allant au-devant de la marche triomphale.*

Génois ! le sort en est jeté ! Ici est tombé le serpent qui rongeait mon âme, l'horrible objet de ma haine,... Gianettino ! — Élevez vos armes.

CALCAGNO.

Et je viens vous dire que les deux tiers de Gênes embrassent votre parti, et se rangent sous l'étendard de Fiesque.

CIBO.

Et moi je suis envoié par Verrina, qui, du vaisseau amiral, vous envoie son salut, et l'empire sur le port et la mer.

CENTURIONE.

Et moi, par le gouverneur de la ville, qui vous envoie son bâton de commandement et les clefs.

SACCO, un genou en terre.

Et, en ma personne, le grand et le petit conseil de la république se prosternent devant leur seigneur. Ils demandent, à vos pieds, faveur et pardon.

CALCAGNO.

Que je sois le premier à féliciter le vainqueur au milieu de sa ville.—Salut à vous! —Baissez les étendards. — A vous, doge de Gênes!

TOUS, ôtant leurs chapeaux.

Salut, salut, au doge de Gênes!

(Fiesque, pendant tout ce temps, est resté dans une attitude pensive, la tête penchée sur sa poitrine.)

CALCAGNO.

Le peuple et le sénat attendent le moment de saluer leur noble souverain, revêtu des ornemens royaux. Permettez-nous, sérénissime doge, de vous conduire en triomphe à la seigneurie.

FIESQUE.

Permettez d'abord que j'obéisse à mon cœur.

J'ai laissé, dans des angoisses déchirantes, une personne bien chère, une personne qui doit partager, avec moi, la gloire de cette nuit. (*D'un ton ému.*) Soyez assez bons pour m'accompagner vers votre auguste et aimable duchesse.

(Il veut sortir.)

CALCAGNO.

Devrait-on laisser ici le corps de cet infâme assassin ? Dérober sa honte en un coin obscur ?

CENTURIONE.

Place sa tête sur une hallebarde !

CIBO.

Que son corps déchiré soit traîné sur le pavé !

(On approche du corps avec des flambeaux.)

CALCAGNO, épouvanté et à demi-voix.

Regardez-le, Génois... Par le ciel ! ce n'est point le visage de Gianettino.

(Tous demeurent muets, regardant le cadavre.)

FIESQUE reste immobile, jette un regard détourné, puis détourne lentement ses yeux qui deviennent fixes ; son expression est convulsive.

Non, par l'enfer ! ce n'est point là le visage de Gianettino. Malice des démons ! (*Il promène ses regards autour de lui.*) Gênes est à moi, dites vous ?... à moi?... (*Il pousse d'horribles cris de rage.*) Illusion de l'enfer ! c'est ma femme ! (*Il tombe comme frappé de la foudre. Les conjurés restent dans un silence morne et profond. Fiesque se relève à demi, et reprend d'une voix éteinte.*) Aurais-je tué ma femme, Génois ? — Je vous en conjure, ne contemplez pas ce jeu de la nature avec des visages pâles comme des fantômes ! — Dieu soit loué ! Il y a des coups du sort que l'homme

ne peut craindre! et cela parce qu'il est seulement un homme. Les joies du ciel lui sont refusées, comment redouterait-il les tourmens de l'enfer? — Et cette méprise serait encore quelque chose au delà! (*Avec un calme effrayant.*) Génois, grâce à Dieu, cela ne peut pas être.

SCÈNE XIII.

Les précédens; ARABELLE accourt tout en pleurs.

ARABELLE.

Qu'ils me tuent! Qu'ai-je maintenant à perdre? — Ayez pitié de moi. — J'ai quitté ici ma maîtresse et je ne puis la retrouver nulle part.

FIESQUE s'approche d'elle, et lui dit d'une voix tremblante.

Ta maîtresse ne s'appelle-t-elle pas Léonore?

ARABELLE, avec joie.

Ah! vous êtes ici, mon bon, noble et cher seigneur. Ne nous grondez pas; nous n'avons pu l'empêcher...

FIESQUE, avec un sombre emportement.

L'empêcher? de quoi faire, suivante maudite?

ARABELLE.

....De s'élancer...

FIESQUE, vivement.

Tais-toi! — De s'élancer? où?

ARABELLE.

Dans la mêlée.

FIESQUE, avec rage.

Langue de crocodile! son vêtement?

ARABELLE.

Un manteau d'écarlate.

FIESQUE, furieux, s'élance sur elle en chancelant.

Va au dernier fond des enfers ! Et ce manteau ?

ARABELLE.

..... Était ici par terre.

PLUSIEURS CONJURÉS, à demi-voix.

Gianettino a été tué ici.

FIESQUE, chancelant et pâle comme la mort, à Arabelle.

Ta maîtresse est retrouvée. (*Arabelle sort pleine d'anxiété. Fiesque promène des yeux égarés sur toute l'assemblée, puis continue d'une voix tremblante, d'abord affaiblie et étouffée, mais qui s'élève peu à peu jusqu'à la fureur.*) C'est vrai,... c'est vrai... Je suis la victime d'une horreur inouïe. (*Avec un mouvement machinal et convulsif.*) Retirez-vous, visages humains ! — Ah ! (*il grince des dents et regarde le ciel*) si je pouvais broyer entre mes dents tout cet univers ! je me sens le besoin de déchirer, avec une joie féroce, toute la nature, jusqu'à ce qu'elle soit conforme à ma douleur. (*A ceux qui l'entourent.*) Hommes ! cette race compatissante est là, louant Dieu et se félicitant de ne pas être malheureuse comme moi — Comme moi !... (*avec la plus violente agitation*) moi seul, je suis atteint. (*Avec une rage impétueuse.*) — Moi ! pourquoi moi ? Pourquoi pas ceux-ci de même ? Ne pourrais-je pas émousser ma douleur sur la douleur d'un de mes semblables ?

CALCAGNO, d'une voix timide.

Mon cher doge...

FIESQUE, le saisissant avec une horrible joie.

Ah ! sois le bienvenu ici ! Dieu soit loué ! en voilà un que cette foudre a aussi frappé ! (*Il presse Calcagno dans ses bras.*) Frère de mon désespoir, tu es le bienvenu dans mon infernal supplice. Elle est morte ! Tu l'as aussi aimée ! (*Il le conduit vers Léonore, et lui incline la tête vers ce corps.*) Elle est morte ! —Ah ! si je pouvais être à la porte de l'enfer, si mes yeux pouvaient y plonger et voir tous les supplices des coupables damnés, si mon oreille pouvait se rassasier des gémissemens des pécheurs torturés, si je pouvais les voir... que sait-on ? ce serait peut-être un moyen de tromper ma souffrance. (*Il retourne avec effroi vers Léonore.*) Ma femme est assassinée là. — Non, ce n'est pas cela que je dois dire : (*avec expression*) moi, scélérat : j'ai assassiné ma femme. — Et voyez ce qu'il a fallu pour contenter la malignité de l'enfer !. D'abord il me conduit avec art jusqu'au dernier sommet, jusqu'au sommet escarpé et glissant du bonheur ; il m'amène jusque sur le seuil de la demeure céleste, et alors, tout à coup,... alors... Ah ! si mon souffle pouvait répandre la peste dans les âmes !... alors,... alors j'assassine ma femme ! — Non, sa malice est plus rafinée encore. Alors mes yeux se méprennent, et... (*avec une expression terrible*) je frappe ma femme ! (*Avec un rire affreux.*) N'est-ce pas là un chef-d'œuvre ? (*Tous les conjurés émus s'appuient sur leurs armes ; quelques-uns essuient leurs larmes. — Silence. — Fiesque, épuisé et plus calme, promène ses regards autour de lui.*) Quelqu'un pleure ici ?... Oui, par le ciel ! ces

hommes, qui ont égorgé un prince, pleurent aussi... (*Avec une douleur plus calme.*) Parlez! pleurez-vous sur cette infâme trahison de la mort, ou sur la chute honteuse de mon génie?... (*Il retourne près de Léonore, et dans une attitude de désespoir.*) Ce qui ferait fondre en larmes des meurtriers au cœur de pierre, ne tire du désespoir de Fiesque que des imprécations. (*Il se jette en pleurant sur Léonore.*) Léonore! pardonne. Le repentir n'est jamais repoussé par les habitans du ciel. (*Avec attendrissement.*) Plus d'une année d'avance, je jouissais, ô Léonore, de la splendeur de ce moment où j'aurais présenté aux Génois leur duchesse. Je voyais déjà la rougeur de la modestie colorer ton aimable visage, déjà un royal orgueil faire palpiter ton sein sous une gaze d'argent, déjà ta douce voix ne pouvant exprimer ton ravissement... (*Plus vivement.*) Eh! combien retentissaient déjà à mon oreille les solennelles acclamations, combien mes yeux se réjouissaient du triomphe de ma bien-aimée, sur l'envie expirante! Léonore!... ce moment est venu... Ton cher Fiesque est doge de Gênes... Et le plus misérable mendiant de Gênes s'estimerait malheureux d'échanger son sort contre ma pourpre et mes douleurs! (*Avec désespoir.*) Une épouse partage sa détresse : avec qui partagerai-je ma grandeur?

(Il pleure, et laisse tomber sa tête sur Léonore; l'émotion est générale.)

CALCAGNO.

C'était une excellente femme.

CIBO.

Que ce malheur demeure encore caché au peuple.

Il ôterait courage à nos amis et le rendrait à nos ennemis.

FIESQUE se relève, et avec une ferme contenance.

Écoutez, Génois ! la Providence, je comprends son avertissement, m'a frappé de cette blessure, pour éprouver mon cœur à l'approche de tant de grandeur. C'était une périlleuse épreuve... Maintenant je n'ai plus à redouter ni la souffrance, ni l'enivrement... Venez. Gênes m'attend, dites-vous ? Je veux donner à Gênes un prince tel que l'Europe n'en a point vu encore. Venez. Je veux faire à cette princesse infortunée des funérailles telles que la vie perdra toutes ses séductions, et que la mort aura plus d'éclat qu'une nouvelle fiancée. Allons, suivez votre doge.

(Ils sortent, marchant sous les drapeaux.)

SCÈNE XIV.

ANDRÉ DORIA, LOMELLINO.

ANDRÉ.

C'est par-là que j'ai entendu leurs clameurs.

LOMELLINO.

Le succès les a enivrés. Les portes sont sans gardes. Tout se porte vers la seigneurie.

ANDRÉ.

Il n'y a que mon neveu de moins. Mon neveu est mort ; entendez-vous, Lomellino ?...

LOMELLINO.

Comment ! encore ? Vous espérez encore, doge ?

ANDRÉ, d'un ton grave.

Ta peur te trouble, Lomellino. Par quelle raillerie m'appellerais-tu doge, si je ne pouvais conserver d'espérance ?

LOMELLINO.

Monseigneur, tout un peuple en rumeur pèse pour Fiesque dans la balance... et pour vous !

ANDRÉ, avec chaleur et majesté.

Le ciel.

LOMELLINO, d'un ton moqueur et haussant les épaules.

Depuis l'invention de la poudre, les anges ne font plus la guerre.

ANDRÉ.

Pitoyable bouffon, qui veut enlever son Dieu à un vieillard au désespoir ! (*D'un ton sévère et impérieux.*) Va ; et publie qu'André vit encore... André, diras-tu, supplie ses enfans de ne point le chasser, à quatre-vingts ans, chez les étrangers, qui ne lui pardonneront jamais la grandeur de sa patrie. Dis-leur qu'André ne demande à ses enfans que tout juste autant de terre, dans sa patrie, qu'il en faut pour couvrir ses os.

LOMELLINO.

J'obéis, mais sans espérance.

(Il veut sortir.)

ANDRÉ.

Écoute : prends cette boucle de mes cheveux blancs ; tu leur diras que c'est la dernière qui resta sur ma tête, et qu'elle s'en est détachée la troisième nuit de janvier, lorsque Gênes s'est détachée de mon cœur ; que j'avais vécu quatre-vingts ans, et

que c'est dans ma quatre-vingtième année qu'elle a été ravie à mon front chauve... Des cheveux blancs sont fragiles, toutefois ils seront assez forts pour rattacher le manteau de pourpre de cet élégant jeune homme.

(Il sort en se couvrant le visage. Lomellino s'éloigne rapidement par une rue opposée. On entend des cris tumultueux de joie, des trompettes et des timbales.)

SCÈNE XV.

VERRINA, FIESQUE, en habit de doge. Ils se rencontrent.

FIESQUE.

Verrina!... je te désirais; en ce moment même je te cherchais.

VERRINA.

Je te cherchais aussi.

FIESQUE.

Verrina ne remarque-t-il aucun changement dans son ami?

VERRINA, avec réserve.

Je n'en désire aucun.

FIESQUE.

Mais n'en vois-tu aucun?

VERRINA, sans le regarder.

J'espère que non.

FIESQUE.

Je te le demande, n'en trouves-tu aucun?

VERRINA, après un coup d'œil rapide.

Je n'en trouve aucun.

FIESQUE.

Ainsi, tu le vois, il n'est donc pas vrai que ce soit le pouvoir qui fasse les tyrans. Depuis que nous nous sommes quittés, je suis devenu doge de Gênes, et Verrina (*il le presse dans ses bras*) trouve mes embrassemens aussi tendres qu'auparavant.

VERRINA.

Il est fâcheux que je ne puisse les lui rendre qu'avec froideur, et que l'aspect de la majesté tombe, comme un glaive tranchant, entre le doge et moi. Jean-Louis Fiesque possédait un domaine en mon cœur; il a dérobé Gênes, et je reprends ce qui m'appartenait.

FIESQUE, *étonné.*

Dieu m'en préserve! ce serait acquérir un duché à un prix usuraire.

VERRINA, *d'une voix sombre.*

Ah! la liberté est-elle tellement passée de mode que les plus belles républiques soient jetées en étrennes au premier venu?

FIESQUE, *se mordant les lèvres.*

Tu dis cela à Fiesque, non au doge.

VERRINA.

Oh! assurément! il faut être un homme bien privilégié pour pouvoir entendre la vérité sans lui donner des soufflets... Par malheur, le joueur habile s'est mépris sur une seule carte: il a calculé toute l'action de l'envie; mais cet homme à l'esprit subtil n'a pas fait entrer le patriotisme dans son compte. (*D'un ton expressif.*) L'oppresseur de la liberté

a-t-il découvert quelque artifice pour soumettre au frein la vertu humaine? Je jure, par le Dieu vivant, qu'avant que la postérité puisse recueillir mes os dans le cimetière d'un duché, il faudra qu'ils aient été brisés sur la roue.

FIESQUE, le prend avec douceur par la main.

Mais non pas si le doge était ton frère? Si sa souveraineté n'était qu'un trésor destiné à sa bienfaisance, réduite jusqu'ici à une parcimonieuse indigence? alors Verrina...

VERRINA.

Alors aussi. — Prodiguer le larcin n'a jamais racheté un voleur de la potence. Toute cette générosité manque son effet sur Verrina. Si je permets à mon concitoyen de me faire du bien, j'ai l'espoir de rendre la pareille à mon concitoyen. Les dons du prince sont une grâce, et je ne désire grâce que de Dieu.

FIESQUE, avec aigreur.

J'arracherais plutôt l'Italie à la mer Atlantique, que ce vieillard à ses opinions!

VERRINA.

Et arracher n'est cependant point ta plus mauvaise action, comme pourrait le témoigner la république, cette victime innocente que tu as arrachée à la fureur des loups, des Doria, pour la dévorer toi-même! — Mais à propos, doge, dis-moi, quel est le méfait de ce pauvre diable que vous avez fait pendre au clocher des Jésuites?

FIESQUE.

Cette canaille mettait le feu à Gênes.

VERRINA.

Pourtant cette canaille laissait les lois intactes.

FIESQUE.

Verrina abuse de mon amitié.

VERRINA.

Point d'amitié! Je te le dis, oui, je ne t'aime plus. Je le jure, je te hais. Je te hais, comme le serpent du paradis, qui commit dans la création cette première trahison, encore saignante après cinq mille ans. — Écoute, Fiesque... ce n'est point de sujet à souverain, ce n'est point d'ami à ami, c'est d'homme à homme que je te parle. (*D'un ton vif et pénétrant.*) Tu as commis une infamie devant le Dieu de vérité, en forçant la vertu de prêter les mains à ton action criminelle; en employant les patriotes de Gênes à la prostitution de Gênes... Fiesque, serais-je aussi devenu assez naïvement stupide, pour ne pas pénétrer le fourbe? Fiesque, par toutes les épouvantes de l'éternité! je voudrais plutôt ourdir mes propres entrailles, en faire un cordon pour m'étrangler, et te lancer mon dernier souffle à travers l'écume d'une rage convulsive. Cette royale trahison sera bien pesée dans les balances d'or, avec tous les péchés des mortels; mais en attendant tu te ris du ciel, et tu portes ta cause au tribunal de ce monde. (*Fiesque surpris le regarde fixement et en silence.*) Ne songe pas à me répondre. Maintenant nous sommes quittes. (*Après avoir fait quelques pas d'allée et de venue.*) — Doge de Gênes, sur les vaisseaux du tyran d'hier sont, à ce que j'ai appris, une foule de pau-

vres malheureux qui expient, à coup de rames, leurs vieilles fautes; leurs larmes coulent dans l'Océan, qui, tel qu'un homme trop riche, néglige de les compter. Un bon prince ouvre son règne par la clémence. Voudras-tu te résoudre à délivrer les esclaves des galères?

FIESQUE, d'un ton railleur.

Eh bien, que ce soit le début de ma tyrannie. Va leur annoncer leur délivrance.

VERRINA.

Tu ne ferais la chose qu'à moitié, si tu ne voyais pas leur joie. Jouis-en et vas-y toi-même. Les grands seigneurs sont rarement témoins du mal qu'ils font; doivent-ils donc être aussi absens lorsqu'ils font le bien? Je pense qu'un doge n'est pas trop grand pour se priver du contentement du dernier mendiant.

FIESQUE.

Homme, tu m'es bien rude; mais je ne sais pourquoi il faut que je te suive.

(Ils vont du côté de la mer.)

VERRINA s'arrête, et continue avec affliction.

Pourtant, encore une fois embrasse-moi, Fiesque. Il n'y a ici personne qui puisse voir Verrina pleurer et s'attendrir sur un prince. (*Il le presse sur son cœur.*) Certes, jamais deux plus nobles cœurs n'ont palpité l'un sur l'autre; et nous nous aimions avec une ardeur fraternelle. (*Vivement et fondant en larmes en le tenant embrassé.*) Fiesque, Fiesque, tu laisses dans mon cœur un vide que toute la race humaine, fût-elle trois fois plus nombreuse, ne pourra plus remplir.

FIESQUE, *fort ému.*

Sois... mon... ami!

VERRINA.

Rejette cette pourpre odieuse, et je le suis. Le premier prince fut un meurtrier, et teignit son vêtement de pourpre pour cacher les traces de son crime... Écoute, Fiesque... je suis un guerrier, l'attendrissement me sied mal, voici mes premières larmes... Fiesque... rejette cette pourpre.

FIESQUE.

Tais-toi.

VERRINA, *plus vivement.*

Fiesque, tu me présenterais en récompense toutes les couronnes du globe, tu me présenterais comme épouvantail toutes les tortures, je ne pourrais fléchir le genou devant un mortel... je ne fléchirais point le genou... Fiesque! (*Il tombe à ses pieds.*) Pour la première fois, je me jette à genoux... rejette cette pourpre.

FIESQUE.

Lève-toi, et ne m'irrite pas davantage.

VERRINA, *d'une voix ferme.*

Je me lève, et ne t'irriterai pas davantage. (*Ils s'approchent d'une planche qui conduit à une galère.*) Le prince a le pas.

(*Ils sont sur la planche.*)

FIESQUE.

Pourquoi tirer mon manteau?... il tombe!

(*Il tombe.*)

VERRINA, avec un sourire affreux.

Eh bien! quand la pourpre tombe, le doge doit la suivre.

(Il le précipite dans la mer.)

FIESQUE, dans les flots.

Au secours, Gênes! au secours! au secours du doge!

(Il disparaît.)

SCÈNE XVI.

VERRINA, CALCAGNO, SACCO, CIBO, CENTURIONE, CONJURÉS, PEUPLE. Tous accourent d'un air inquiet.

CALCAGNO s'écrie.

Fiesque! Fiesque! André est de retour; la moitié de Gênes passe du côté d'André. Où est Fiesque?

VERRINA, d'un ton ferme.

Noyé.

CENTURIONE.

Ta réponse sort-elle de l'enfer ou d'une loge de fou?

VERRINA.

Il a été noyé, si vous l'aimez mieux. — Je passe dans le parti d'André.

(Tous demeurent immobiles de surprise. La toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

L'INTRIGUE ET L'AMOUR,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT DE WALTER, principal conseiller d'un prince d'Allemagne.
FERDINAND, son fils, major.
M. DE KALB, grand maréchal de la cour.
LADY MILFORD, favorite du prince.
WURM, secrétaire intime du président.
MILLER, musicien, organiste de la ville.
SA FEMME.
LOUISE, sa fille.
SOPHIE, femme de chambre de lady Milford.
UN VALET DE CHAMBRE DU PRINCE.
DES VOISINS.

L'INTRIGUE ET L'AMOUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre chez le musicien.

MILLER vient de se lever de son siége, et pose sa basse à côté de lui; SA FEMME, encore en robe du matin, est assise devant une table et prend son café.

MILLER, se promenant à grands pas dans la chambre.

Une fois pour toutes, ce commerce devient sérieux. On commence à parler de ma fille et du baron. Ma maison sera décriée; le bruit en viendra au Président, et... Bref, j'interdirai ma porte au jeune homme.

LA FEMME.

Tu ne l'as pas attiré dans ta maison ; tu ne lui as pas jeté ta fille à la tête.

MILLER.

Je ne l'ai pas attiré dans ma maison, je ne lui ai pas jeté ma fille à la tête... qui pourra le savoir? J'étais le maître dans ma maison, j'aurais dû tenir ma fille plus à l'écart... j'aurais dû parler plus sévère-

ment au major... ou j'aurais dû aller aussitôt en avertir son excellence le Président, son père; le jeune homme en eût été quitte pour une réprimande; et l'orage tombera, je le sais bien, sur le musicien.

LA FEMME, achevant sa tasse.

Folies, bavardage! que peut-il t'en arriver? Qui peut t'en vouloir? tu fais ton état, et tu prends les écoliers comme ils se présentent.

MILLER.

Mais dis-moi pourtant ce que deviendra un tel commerce? Épouser cette jeune fille, il ne le peut pas... Il n'est pas même question de mariage... et, en faire sa... Dieu me pardonne!... il faut qu'il s'en passe. Vois-tu, quand un monsieur *De* s'est accommodé par-ci par-là, de tous les côtés, le diable sait de quoi, il doit être fort doux à mon gaillard de puiser une fois à une source douce et pure. Prends bien garde! prends bien garde! tu aurais des yeux partout le corps, un espion à chaque pas, qu'à ton nez il l'enjôlera, il lui donnera son paquet, puis s'en ira; et la jeune fille, déshonorée pour la vie, demeurera abandonnée, ou bien, ayant pris goût au métier, le continuera.... (*Le poing sur le front.*) Jésus, mon Dieu!

LA FEMME.

Dieu nous en préserve!

MILLER.

Oui, qu'il nous en garde! Comment cet homme au pied léger pourrait-il avoir d'autres vues? La fille est jolie, élégante, elle a un pied mignon: ce qu'elle peut avoir de mieux en elle-même, qu'im-

porte? Quand le bon Dieu vous a mis ici-bas sur un joli pied, on ne vous en demande pas davantage à vous autres femmes... Et d'ailleurs si mon coureur d'aventures avait dépisté aussi ce chapitre-là, eh bien, ce serait une raison de plus... Et comme mon diable de Rodney dès qu'il a vent d'un Français, il mettrait toutes voiles dehors et courrait dessus... Je ne le blâme pas; un homme est un homme; je dois savoir cela.

LA FEMME.

Si tu lisais seulement les billets charmans et admirables que ce seigneur écrit à ta fille! Mon Dieu! on y voit, clair comme le jour, que pour lui il n'est question que de sa belle âme.

MILLER.

C'est la vraie manière : on veut le sac, et on parle de ce qui est dedans; on veut avoir la gentille personne, et c'est à son bon cœur qu'on adresse des complimens. Comment m'y prenais-je autrefois? Si on est une fois parvenu à ce que les âmes se disent oui, les corps prennent exemple là-dessus; ce sont des serviteurs qui imitent leurs maîtres; et enfin, le clair de lune se prête obligeamment à tout.

LA FEMME.

Mais si tu voyais les livres magnifiques que monsieur le major a envoyés à la maison. Aussi, ta fille prie toujours dedans.

MILLER siffle.

Oui dà! prier! tu t'y connais!... Les simples mets de la nature sont trop verts pour un friand comme son excellence; il faut auparavant qu'il les

fasse cuire à cette infernale cuisine de belles paroles. Au feu, toutes ces drogues-là! cette fille s'y nourrit... Dieu sait de quoi... des balivernes célestes, qui lui allumeront le sang comme des cantharides, et qui chasseront ce peu de religion, dont son père lui a donné tout au plus le nécessaire... Au feu, dis-je! cette fille se met dans la tête tout un fatras du diable; avec toutes ses promenades dans un pays de Cocagne, elle se dégoûtera enfin de la maison; elle sera honteuse de ce que son père est le musicien Miller; et me refusera, à la fin, quelque brave et honnête gendre, qui eût succédé tout chaud à mes pratiques. — Non, Dieu me damne! (*il se lève*) il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Et, quant au major... je lui montrerai le chemin de la porte.

(Il veut sortir.)

LA FEMME.

Sois tranquille, Miller. Combien de bons écus nous ont seulement valu les présens!...

MILLER revient; et se place devant elle.

Le prix du sang de ma fille! va-t'en au diable, infâme entremetteuse! J'aimerais mieux aller demander l'aumône avec mon violon, et donner des concerts dans la rue pour un morceau de pain... j'aimerais mieux briser ma basse, ou la remplir de fumier, que de me laisser amadouer par de l'argent, gagné au prix de l'âme de mon unique enfant et de sa félicité. Jette-moi là ton maudit café et ton tabac, et tu n'auras pas besoin de mener au marché le visage de ta fille. J'avais de quoi dîner mon saoul, et je portais une bonne chemise sur le corps, avant

qu'un malheureux damoiseau eût pris goût à mon poêle.

LA FEMME.

Ne casse pas les vitres. Te voilà à présent jetant feu et flammes. Je dis seulement qu'on ne doit pas dégoûter monsieur le major, car il est le fils du Président.

MILLER.

Voilà où gît le lièvre : c'est justement pour cela que la chose doit finir aujourd'hui ; le Président m'en aura obligation, si c'est un père raisonnable. Tu me brosseras mon habit de pluche rouge, et je me ferai annoncer chez son excellence. Je dirai à son excellence : « Monsieur, votre fils a jeté les yeux sur ma fille ; ma fille est de trop basse condition pour être la femme de monsieur votre fils, mais ma fille m'est trop chère pour devenir la maîtresse de monsieur votre fils ; et par conséquent... je m'appelle Miller. »

SCÈNE II.

LE SECRÉTAIRE WURM ; les précédens.

LA FEMME.

Eh ! bonjour, monsieur le secrétaire. Enfin, on a le plaisir de vous voir.

WURM.

Le plaisir est de mon côté, de mon côté, chère madame. Quand on a entendu les gracieusetés d'un cavalier, on ne tient pas grand compte de mon compliment bourgeois.

LA FEMME.

Que dites-vous là, monsieur le secrétaire? Sûrement, dans sa grande bonté, monsieur le major de Walter nous fait quelquefois ce plaisir; mais nous ne méprisons personne.

MILLER avec humeur.

Un siége à monsieur, ma femme. Posez votre chapeau, mon cher monsieur.

WURM, pose sa canne et son chapeau.

Eh bien, eh bien! comment va ma future, ou plutôt ma passée? Ne puis-je pas cependant espérer?... n'aura-t-on pas l'avantage de la voir... mamselle Louise?

LA FEMME.

Grand merci de votre attention, monsieur le secrétaire : ma fille n'est pas du tout fière.

MILLER la pousse du coude avec impatience.

Ma femme!

LA FEMME.

Je suis fâchée qu'elle ne puisse pas avoir l'honneur de la visite de monsieur le secrétaire. Elle est à présent à la messe, ma fille.

WURM.

Cela me fait plaisir, cela me fait plaisir. J'aurai un jour en elle une femme bonne chrétienne.

LA FEMME souriant, d'un air de finesse stupide.

Oui... mais, monsieur le secrétaire...

MILLER, dans un visible malaise, lui tire l'oreille.

Ma femme!

LA FEMME.

Si quelque chose d'ailleurs chez nous pouvait être à votre service... avec bien du plaisir, monsieur le secrétaire.

WURM, avec un regard de fausseté.

Quelque chose d'ailleurs! Grand merci! grand merci! ah! ah!

LA FEMME.

Mais, comme monsieur le secrétaire lui-même le voit bien...

MILLER, en colère, lui donne un coup par derrière.

Ma femme!

LA FEMME.

Ce qui est bon est bon, ce qui est meilleur est meilleur : on ne peut pas s'opposer au bonheur de son unique enfant. (*Avec une fierté rustique.*) Vous m'entendez bien, monsieur le secrétaire.

WURM s'agite sur sa chaise, se gratte l'oreille, et rajuste ses manchettes et son jabot.

Vous entendre? mais non... ah! oui... Que voulez-vous dire?

LA FEMME.

Mais... mais... je pensais que... je veux dire... (*elle tousse*) si le bon Dieu voulait tout simplement que ma fille devînt une dame....

WURM, se levant de sa chaise.

Que dites-vous là? comment?

MILLER.

Restez assis, restez assis, monsieur le secrétaire. Ma femme est une sotte buse! Et comment devien-

drait-elle une dame? Il faudrait être plus bête qu'un âne pour prêter l'oreille à ce bavardage.

LA FEMME.

Crie tant que tu voudras : je sais ce que je sais; et ce que le major a dit, est dit.

MILLER, hors de lui, saute sur son violon.

Veux-tu bien tenir ta langue? veux-tu que je te donne de mon violon par la tête? Qu'est-ce que tu peux savoir? Qu'a-t-il pu dire? — Ne prenez pas garde à son caquet, mon cher monsieur. — Va-t'en à la cuisine. — Ce serait me prendre pour le propre cousin germain d'une bête, que de croire que j'ai de pareilles idées de ma fille. — Vous n'avez pas cette idée-là de moi, monsieur le secrétaire?

WURM.

Aussi bien je n'aurais pas mérité cela de votre part, monsieur le musicien. Vous m'avez toujours paru homme de parole, et mes prétentions sur votre fille étaient à peu près comme agréées. J'ai un emploi qui peut très-bien marier son homme; le Président me veut du bien; les recommandations ne me manquent pas, quand je voudrai me pousser plus haut. Vous voyez que mes vues sur mamselle Louise sont sérieuses, tandis que vous ne pourriez attendre d'un noble godelureau que...

LA FEMME.

Monsieur le secrétaire Wurm! plus de respect, je vous y invite...

MILLER.

Tiendras-tu donc ta langue? — Voilà qui est bien,

mon cher monsieur. Tout est toujours sur le même pied. La réponse que je vous ai faite l'automne dernier, je vous la fais encore aujourd'hui. Je ne force pas ma fille. Lui convenez-vous? cela est bel et bon; c'est à elle à voir si elle sera heureuse avec vous. Secoue-t-elle la tête? encore mieux,... à la volonté de Dieu, voulais-je dire... Vous rengaînez votre compliment, et vous buvez bouteille avec le père... C'est la fille qui aura à vivre avec vous; ce n'est pas moi... Pourquoi, par ma pure fantaisie, la jetterais-je à la tête d'un homme pour qui elle n'aurait pas de goût?... Le diable me pourchasserait sans paix ni trêve dans mes vieux jours; à chaque verre de vin que je boirais, à chaque cuillerée de soupe que j'avalerais, il serait là à me crier : Tu es un coquin, tu as sacrifié ta fille.

LA FEMME.

Et pour en finir, je ne donnerai pas absolument mon consentement : ma fille est faite pour quelque chose de grand, et j'irais en justice, si mon mari se laissait enjôler.

MILLER.

Veux-tu que je te casse les os, maudite bavarde?

WURM, à Miller.

Les conseils d'un père peuvent beaucoup sur une fille, et j'espère que vous me connaissez, monsieur Miller?

MILLER.

Eh! de par tous les diables! c'est la fille qui doit vous connaître. Ce qui en vous pourrait me plaire, à moi, vieille barbe grise, ne serait justement pas

ce qui affrianderait le goût d'une jeune fille. Je vous dirai, à un cheveu près, si vous êtes un homme pour l'orchestre ; mais un esprit de femme est bien plus subtil qu'un maître de chapelle;... et s'il faut parler du fond du cœur, mon cher monsieur,... je suis un bon et franc Allemand... vous ne m'auriez pas grande obligation des conseils que je donnerais : je ne conseillerais pas à ma fille.... Mais je ne vous nuirai pas auprès de ma fille, monsieur le secrétaire.... Laissez-moi dire. Je n'ai pas grande idée d'un amant qui appelle le père à son secours. Croyez-moi, celui qui est un véritable amant, rougirait de faire valoir ses agrémens auprès de sa maîtresse par cette vieille méthode. S'il n'a pas le courage de faire autrement, c'est un poltron, et il n'y a pas de Louise pour ceux-là. Mais faire votre cour à la fille quand le père a le dos tourné ; mais mettre la fille au point de souhaiter que père et mère aillent à tous les diables, plutôt que de consentir à renoncer à vous, ou au point de venir elle-même se jeter aux pieds de son père pour demander qu'on lui donne l'unique ami de son cœur, ou bien la mort, toute laide qu'elle est..... Ah! voilà ce qui s'appelle un bon compagnon! Voilà ce qui s'appelle aimer! Et celui qui ne sait pas se pousser ainsi près des femmes, celui-là peut se passer la plume par le bec.

WURM prend sa canne et son chapeau, et se retire.

Bien des obligations, monsieur Miller.

MILLER, le reconduisant lentement.

De quoi? et de quoi? Vous ne me devez rien,

monsieur le secrétaire. (*Revenant*) Il n'entend rien ; il s'en va. — Quand je vois la figure de ce gratte-papier, cela me donne envie de vomir, comme si j'étais empoisonné. Ce drôle-là a quelque chose de repoussant, comme s'il eût été introduit dans le monde par contrebande et en dépit du bon Dieu. Ses petits yeux de rat,... ses cheveux rouges... et ce menton de galoche, tout juste comme si la nature, par dégoût d'une figure si mal travaillée, eût pris mon coquin par-là et l'eût jeté dans quelque coin. — Non, plutôt que de sacrifier ma fille à un tel misérable, j'aimerais mieux,... Dieu me pardonne !...

LA FEMME, *d'un ton méprisant.*

Ce chien-là ! mais elle lui passera devant le nez.

MILLER.

Et toi aussi, avec ton maudit jeune homme, tu m'avais mis hors des gonds ; tu n'es jamais plus bête, grâce à Dieu, que quand tu devrais prendre garde à ce que tu dis. Qu'avait à faire là tout ce bavardage sur ta fille, qui sera une dame ? Cela reviendra au père. Si demain c'est la nouvelle du marché, à qui faudra-t-il s'en prendre ? C'est justement un monsieur du genre de ceux qui s'en vont flairant dans la maison des gens, raisonnant sur la cave et la cuisine, afin de tirer les vers du nez. Mille bombes ! le Prince, sa maîtresse et le Président le sauront, et tu te seras attiré sur le dos une effroyable tempête.

SCÈNE III.

LOUISE MILLER arrive, un livre à la main ; les précédens.

LOUISE pose le livre, va à son père et lui serre la main.

Bonjour, mon père.

MILLER, avec tendresse.

Bravo, ma Louise ! je suis réjoui de te voir penser si assidûment à ton créateur. Sois toujours de même, et son bras te protégera.

LOUISE.

Oh ! j'ai bien des péchés sur la conscience, mon père. — Est-il venu, ma mère ?

LA FEMME.

Qui, mon enfant ?

LOUISE.

Hélas ! j'oubliais qu'il existe d'autres hommes que lui. — Ma tête est si malade ! — N'était-il pas ici, Walter ?

MILLER, avec tristesse et gravité.

Je pensais, ma Louise, que tu avais laissé ce nom-là à l'église.

LOUISE, après l'avoir regardé fixement pendant un moment.

Je vous entends, mon père. Je sens le poignard dont vous frappez ma conscience ; mais c'est trop tard... je n'ai plus de dévotion... Le ciel et Ferdinand déchirent mon cœur, et je crains... je crains... (*Après un instant de silence.*) Mais non, mon bon

père; lorsque nous sommes distraits de l'artiste par le tableau, n'est-ce point la louange la plus délicate pour lui? Si, dans mon contentement, je suis détourné de Dieu par son chef-d'œuvre, ne doit-il pas en être réjoui?

MILLER se jette avec tristesse dans un fauteuil.

Nous y voilà! Voilà le fruit de ces profanes lectures!

LOUISE, s'approche de la fenêtre d'un air d'inquiétude.

Où peut-il être maintenant?... Les dames de distinction le voient, l'entendent, et moi, je suis une pauvre fille oubliée! (*A ce mot, elle se trouble et se jette dans les bras de son père.*) Mais non, non! pardonnez-moi. Je ne pleure pas sur mon sort. Je ne veux que penser un peu à lui... Cela ne coûte rien... Ce souffle de vie qui me reste, je voudrais le changer en un zéphyr doux et caressant pour rafraîchir son visage... Cette fleur de ma jeunesse, je consens que ce soit une humble violette qu'il foulera aux pieds, et elle se résignera à lui devoir la mort : cela me suffit, mon père. Lorsque l'insecte se réjouit dans un rayon du soleil, l'astre fier et majestueux pourrait-il l'en priver?

MILLER, appuyé tristement sur le dos de sa chaise, et se couvrant le visage de ses mains.

Écoute, Louise : le peu de jours qui me restent, je les donnerais pour que tu n'eusses jamais vu le major.

LOUISE, effrayée.

Que dites-vous? quoi? — Non, vous avez voulu dire autre chose, mon bon père. Vous ne savez pas

que Ferdinand est à moi, qu'il a été créé pour moi, pour mon bonheur, par le père de tout amour. (*Elle reste pensive.*) Quand je le vis pour la première fois, (*plus vivement*) la rougeur colora mes joues, mon cœur battit plus vite : chaque palpitation me disait, chaque souffle me répétait : c'est lui!... et mon cœur reconnut celui qui lui avait toujours manqué; et il dit aussi : c'est lui! — Ah! comme ce mot retentissait dans toute la création heureuse! Dès lors, dès lors la première aurore se leva en mon âme. Mille sentimens nouveaux jaillirent de mon cœur, comme les fleurs en un sol fertile quand arrive le printemps. Je ne voyais plus l'univers, et cependant je sentais qu'il n'avait jamais été si beau. Je ne savais plus rien de Dieu, et cependant je ne l'avais jamais tant aimé.

MILLER, court à elle et la presse sur son sein.

Louise,... cher,... adorable enfant!... prends la vie éteinte de ton vieux père... Prends tout... tout! Le major, Dieu m'en est témoin, je ne puis te le donner.

(Il sort.)

LOUISE.

Aussi ne le veux-je pas à présent, mon père. Cette pauvre goutte de rosée, qu'on nomme le temps, ah! qu'elle s'évapore délicieusement, en rêvant à Ferdinand. Je renonce à lui pour cette vie; mais, ma mère, mais quand seront renversées les barrières de séparation, quand nous aurons rejeté cette enveloppe de la diversité des conditions, quand les hommes ne seront que des hommes, alors je me présenterai avec ma seule innocence.

Mon père ne m'a-t-il pas dit souvent que les ornemens et les titres pompeux deviendraient de peu de prix, quand Dieu viendra, et qu'alors c'est le cœur dont la valeur croîtra? Alors je serai riche. Là mes larmes me seront comptées pour trésors, et mes bonnes pensées pour aïeux. Je serai alors une personne de distinction, ma mère. Qui alors sera préférée à votre fille?

LA FEMME, faisant un cri.

Louise!... le major!... il passe la porte! Où vais-je me cacher?

LOUISE, tremblante.

Restez donc, ma mère.

LA FEMME.

Mon Dieu, comme je suis faite! j'en suis toute honteuse. Je n'oserais point paraître ainsi devant son excellence.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

FERDINAND DE WALTER, LOUISE.

(Il vole vers elle; pâle et sans force, elle se laisse tomber dans un fauteuil; il se place devant elle. — Ils se regardent un moment en silence.)

FERDINAND.

Tu es pâle, Louise?

LOUISE se relève et se jette à son cou.

Ce n'est rien, rien. Te voilà, je n'ai plus rien.

FERDINAND prend la main de Louise et la porte à ses lèvres.

Et ma Louise m'aime-t-elle encore? Mon cœur

est le même qu'hier. Le tien serait-il changé ? J'accours ici ; vois si tu es plus calme, et je le serai aussi. — Tu ne l'es point ?

LOUISE.

Si, si, mon bien-aimé.

FERDINAND.

Dis-moi la vérité, tu ne l'es point ! Je vois à travers ton âme, comme à travers l'eau limpide de ce diamant. (*Il montre son anneau.*) Il ne peut s'y trouver un nuage que je ne le remarque ; aucune pensée ne se peint sur cette physionomie, qui puisse m'échapper. Qu'as-tu ? parle ; c'est dans ce seul miroir que je puis apprendre si quelque nuage n'obscurcit pas l'univers. Quel chagrin as-tu ?

LOUISE le regarde un moment en silence d'un air expressif, puis avec mélancolie.

Ferdinand, tu ne sais pas combien de telles conversations tournent la tête à une petite bourgeoise !

FERDINAND.

Qu'est-ce donc, (*avec surprise*) chère fille ? écoute. D'où te vient cette pensée ?... Tu es ma Louise : qui a pu te dire que tu étais autre chose que ma Louise ? Vois-tu, mauvaise, dans quelle froideur de sentiment je te trouve ? Si tu n'étais qu'amour pour moi, aurais-tu eu le temps d'établir cette comparaison ? Quand je suis près de toi, toute ma raison est occupée à te regarder ; quand je suis éloigné, à rêver de toi ; et toi, ton amour te laisse encore de la prudence ? Rougis donc, chaque moment que tu donnes au chagrin, est dérobé à ton ami.

LOUISE *lui prend la main, et secoue la tête.*

Tu veux m'endormir, Ferdinand... tu veux détourner mes yeux de ce précipice où je dois infailliblement tomber. Je vois dans l'avenir... la voix de la gloire... tes projets... ton père... mon néant. (*Elle laisse tomber la main de Ferdinand et continue avec effroi.*) Ferdinand, un poignard est suspendu sur toi et sur moi : on nous sépare!

FERDINAND.

Nous séparer! (*Il se lève.*) D'où te vient ce pressentiment, Louise? Nous séparer! qui peut dénouer le lien de nos cœurs, rompre l'accord harmonieux de nos âmes? Je suis gentilhomme... sachons donc si mes titres de noblesse sont plus anciens que ce qui a été réglé de toute éternité; si mes armoiries ont plus de valeur que ce décret du ciel écrit dans les yeux de Louise, et qui porte : Cette femme est à cet homme? Je suis le fils du Président... eh bien! qui, hormis l'amour, pourrait adoucir la malédiction jetée sur moi par les exactions que mon père fait souffrir à ces pays?

LOUISE.

Ah! combien je le crains... ce père!

FERDINAND.

Je ne crains rien... rien... que les bornes de ton amour! Laisse les obstacles s'accumuler entre nous comme des montagnes; ce sera autant de degrés que je gravirai, et d'où je m'élancerai dans les bras de Louise. Les orages d'un destin contraire enflammeront mes sentimens; les dangers me rendront ma

Louise plus charmante... N'aie donc aucune crainte, cher amour ! moi-même, je veillerai sur toi, comme le dragon enchanté sur un trésor enfoui. Confie-toi à moi : tu n'as besoin d'aucun autre ange gardien ; je me jetterai entre le destin et toi ; je recevrai pour toi tous ses traits ; je recueillerai pour toi toutes les gouttes qui te sont destinées dans la source du bonheur, et je te les apporterai dans la coupe de l'amour. (*Il l'embrasse tendrement.*) Appuyée sur mon bras, ma Louise traversera légèrement la vie; plus belle que je ne l'ai reçue, je la rendrai au ciel, et il avouera, avec étonnement, que c'est l'amour seul qui met la dernière main aux âmes.

LOUISE, le repousse avec une grande émotion.

Arrête ! je t'en conjure, tais-toi ! Sais-tu ?... laisse-moi... tu ne sais pas que toutes tes espérances sont autant de furies qui me déchirent le cœur.

(Elle veut sortir.)

FERDINAND la retient.

Louise ! comment ! quoi ! quel changement ?

LOUISE.

J'avais oublié ces rêves, et j'étais heureuse... maintenant ! maintenant !... d'aujourd'hui... la paix de ma vie est perdue... Indomptables souhaits... je le sais... ils vont s'exalter en mon âme. — Va... Dieu te le pardonne !... tu as jeté un brandon enflammé dans mon jeune et paisible cœur, et jamais, jamais rien ne pourra l'éteindre.

(Elle sort précipitamment ; il la suit en silence.)

SCÈNE V.

Un salon chez le Président.

LE PRÉSIDENT. Il porte un ruban d'ordre et une plaque. Il entre avec LE SECRÉTAIRE WURM.

LE PRÉSIDENT.

Un attachement sérieux! mon fils!... Non, Wurm, vous ne me ferez jamais croire cela.

WURM.

Votre excellence me fait-elle la faveur de m'en demander la preuve?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il fasse la cour à quelque canaille de bourgeoise, qu'il lui dise des douceurs, qu'il lui parle sentiment, à la bonne heure : ce sont des choses toutes simples, que je trouve possibles, que je trouve pardonnables;... mais... et encore la fille d'un musicien, dites-vous?

WURM.

La fille de Miller, le maître de musique.

LE PRÉSIDENT.

Gentille?... cela va sans dire.

WURM, vivement.

Le plus beau modèle de blonde, qui, et ce n'est pas trop dire, ferait figure parmi les premières beautés de la cour.

LE PRÉSIDENT, riant.

Vous dites, Wurm, qu'il a du goût pour cette fille?... cela, je le crois; mais voyez-vous, mon cher Wurm... que mon fils soit sensible aux charmes des femmes, cela me fait espérer que les dames ne le haïront pas; il peut faire par-là son chemin à la cour. — La fille est jolie, dites-vous? je suis bien aise que mon fils ait du goût. — A-t-il enjôlé la folle par des promesses sérieuses? encore mieux!... Je vois par-là qu'il a assez d'esprit pour mentir quand cela lui est utile; il pourra devenir président. — En est-il venu à ses fins? cela me montre qu'il aura du bonheur. — La farce se termine-t-elle par un gros poupon? à merveille!... je boirai une bouteille de vin de Malaga à ce bon augure de la propagation de ma race, et je paierai le montant de l'amende que la fille subira pour son libertinage.

WURM.

Tout ce que je désire, c'est que votre excellence ne soit pas forcée de boire cette bouteille pour se distraire de son chagrin.

LE PRÉSIDENT, d'un ton sérieux.

Wurm, souvenez-vous que quand je crois une chose, je la crois obstinément, et que je ne suis pas bon quand je me fâche. — Vous voulez m'échauffer sur tout cela, je veux en faire une plaisanterie. Que vous ayiez envie de vous débarrasser d'un rival, cela je le crois de tout mon cœur;.. que vous ayiez de la peine à enlever cette fille à mon fils, que le père vous soit commode pour tirer les marrons du feu, tout cela me paraît très-concevable; et que pour

cela vous fassiez de cette fredaine une scélératesse, cela me divertit tout-à-fait. Mais, mon cher Wurm, il ne faut pas se moquer de moi. Vous entendez bien qu'il ne faut pas venir me présenter cette vétille pour une infraction à mes principes.

WURM.

Votre excellence me pardonnera. Si réellement... comme vous le soupçonnez... la jalousie était en jeu, vous auriez bien pu le deviner; mais au moins ne vous l'aurais-je pas dit.

LE PRÉSIDENT.

Et moi je pense qu'il faut la mettre tout-à-fait de côté. Imbécile, qu'importe de recevoir un louis sortant tout neuf de la monnaie, ou venant de chez un banquier? Consolez-vous avec toute notre noblesse. Qu'on le sache ou qu'on l'ignore, il se conclut rarement un mariage parmi nous, qu'une demi-douzaine au moins des convives... ou des laquais n'ait pu prendre connaissance exacte du bonheur destiné à l'époux.

WURM, *faisant une révérence.*

Sur cela, je suis volontiers très-bourgeois, monseigneur.

LE PRÉSIDENT.

En outre, vous aurez, avant peu, la joie de rendre cette raillerie-là de la belle manière à votre rival. Tout à l'heure même, on vient de décider en conseil du cabinet, qu'à l'arrivée de la nouvelle duchesse, lady Milford doit avoir l'air d'être congédiée, et que, pour compléter les apparences, elle contractera un mariage. Vous savez, Wurm, combien mon

crédit s'appuie sur l'influence de milady, combien mes plus puissans ressorts sont mis en jeu par les passions du prince. Le duc cherche un parti pour la Milford. Un autre pouvait s'offrir, conclure le marché, acquérir à la fois et la dame et la confiance du prince, se rendre nécessaire. Pour que le prince demeure donc dans les lacs de ma famille, il faut que mon Ferdinand épouse la Milford. Cela est-il clair?

WURM.

Cela crève les yeux. Ceci, au moins, prouve que le père, en comparaison du président, n'est qu'un écolier. Si le major se montre fils obéissant, autant que vous vous montrez bon père, votre lettre de change sur lui pourrait bien être protestée.

LE PRÉSIDENT.

Par bonheur, je n'ai jamais été embarrassé de l'exécution d'un projet, quand je me suis lié moi-même par un bon *cela doit être*. — Mais voyez-vous, Wurm, ceci nous ramène à notre conversation de tout à l'heure : j'annonce à mon fils son mariage dès ce matin. La figure que je lui verrai alors, ou confirmera vos soupçons, ou les dissipera entièrement.

WURM.

Monseigneur, je vous demande pardon. La figure de mécontentement que vous lui verrez infailliblement, pourra se mettre sur le compte de la future que vous lui donnez, aussi-bien que de celle que vous lui ôtez. Je vous conseille une épreuve plus pénétrante : offrez-lui le parti le plus irréprochable

de tout le pays ; et s'il dit oui, le secrétaire Wurm consent à traîner le boulet pendant trois ans.

LE PRÉSIDENT, se mordant les lèvres.

Diable !

WURM.

Cela n'est pas autrement. La mère, qui est la stupidité même, m'a conté tout cela dans sa sottise.

LE PRÉSIDENT se promène de long en large, en étouffant sa colère.

Bon. Ce matin même...

WURM.

Seulement que votre excellence n'oublie pas que M. le major est... fils de monseigneur.

LE PRÉSIDENT.

Je te ménagerai, Wurm.

WURM.

Et que le service de vous débarrasser d'une belle-fille fort gênante...

LE PRÉSIDENT,

..... Mérite en retour le service de vous procurer une femme ? soit, Wurm.

WURM, satisfait, s'incline.

Éternellement à vous, monseigneur.

(Il veut sortir.)

LE PRÉSIDENT.

Ce que je vous ai confié, Wurm, (*d'un ton de menace*) si l'on en jase !...

WURM, riant.

Alors votre excellence produira mes fausses signatures.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT.

Il est vrai que je suis sûr de toi... Je le tiens par sa propre friponnerie, comme le hanneton par un fil.

UN DOMESTIQUE entre.

Le grand maréchal de Kalb.

LE PRÉSIDENT.

Il vient tout à propos. — Faites-le entrer.

(Le domestique sort.)

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LE GRAND MARÉCHAL DE KALB. Il a un riche habit de cour, mais de mauvais goût; une clef de chambellan, deux chaînes de montre, une épée, un chapeau sous le bras; il est poudré en frimas. Il s'avance avec fracas vers le Président, et répand à la ronde une forte odeur d'ambre.

LE GRAND MARÉCHAL, en l'embrassant.

Eh bonjour, mon cher! comment ça va-t-il? Avez-vous bien dormi? — Pardon, si j'ai si tard le plaisir de... des affaires pressantes,... le menu du dîner,... les billets de visite,... l'arrangement des traîneaux pour la partie de ce soir,... ah! et puis il fallait assister au lever et annoncer à son altesse sérénissime le temps qu'il fait.

LE PRÉSIDENT.

Oui, maréchal, sans doute, vous ne pouviez vous en dispenser.

LE GRAND MARÉCHAL.

Par-dessus tout cela, un fripon de tailleur qui m'a fait attendre.

LE PRÉSIDENT.

Et pourtant toujours exact, toujours prêt!

LE GRAND MARÉCHAL.

Ce n'est pas tout. Un malheur ne marche jamais sans l'autre. Écoutez-moi seulement.

LE PRÉSIDENT, avec distraction.

Est-il possible?

LE GRAND MARÉCHAL.

Écoutez-moi seulement : j'étais à peine descendu de voiture que les chevaux s'effarouchent, se cabrent, piaffent sur le pavé; et imaginez-vous que voilà mes bras tout couverts de crotte! Que faire? au nom du ciel, mettez-vous à ma place, baron! J'étais là, il était tard; c'est un vrai voyage... Mais paraître dans cet état devant son altesse, Dieu tout-puissant! Qu'ai-je imaginé? Je feins un évanouissement; on me prend par les pieds et par la tête, on me rapporte dans ma voiture; je m'en reviens ventre à terre chez moi, je change d'habits, je repars... Hé bien, le croiriez-vous?... je me trouve encore le premier dans l'anti-chambre. — Que pensez-vous de cela?

LE PRÉSIDENT.

C'est la plus belle inspiration de l'esprit humain. Mais laissons cela : vous avez donc parlé au duc?

LE GRAND MARÉCHAL, gravement.

Pendant vingt minutes et demie.

LE PRESIDENT.

C'est bien. Et vous avez sans doute appris une importante nouvelle ?

LE GRAND MARÉCHAL, *après un moment de réflexion et d'un air sérieux.*

Son altesse a aujourd'hui son habit de castorine merde-d'oie.

LE PRÉSIDENT.

Vous croyez? — Hé bien, maréchal, j'ai une meilleure nouvelle à vous dire : lady Milford va devenir baronne de Walter. Cela vous paraît une nouvelle, n'est-ce pas ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Comme vous dites ; et cela est déjà arrangé?

LE PRÉSIDENT.

Signé, maréchal; et vous m'obligerez si vous voulez bien aller sans délai chez milady, la préparer à la visite de mon fils, et répandre dans toute la résidence le projet de mon Ferdinand.

LE GRAND MARÉCHAL, *enchanté.*

Ah! mon cher, avec un extrême plaisir. C'est tout ce que je pouvais désirer. J'y cours sur-le-champ; (*il l'embrasse*) adieu. Dans trois quarts d'heure, toute la ville le saura.

(*Il s'en va tout empressé.*)

LE PRÉSIDENT *rit en le suivant des yeux.*

Qu'on dise encore que ces créatures-là ne servent à rien dans ce monde! — Maintenant il faudra bien que mon Ferdinand le veuille, ou qu'il donne un démenti à toute la ville. (*Il sonne; Wurm vient.*) Qu'on fasse venir mon fils.

(*Wurm sort. Le président se promène de long en large tout pensif.*)

SCÈNE VII.

FERDINAND, LE PRÉSIDENT, WURM, qui s'en va peu après.

FERDINAND.

Vous avez ordonné, mon père...

LE PRÉSIDENT.

Il faut bien que j'en prenne la peine, quand je veux par hasard avoir la satisfaction de voir mon fils... Laissez-nous seuls, Wurm — Ferdinand, je t'observe déjà depuis long-temps, et je ne retrouve plus cette vivacité confiante de la jeunesse qui m'enchantait auparavant. Une singulière tristesse se peint sur ton visage. Tu me fuis, tu fuis le monde. Fi donc! à ton âge, on pardonne dix extravagances plutôt qu'une manie. Corrige-toi de cela, mon cher fils. Laisse-moi travailler à ton bonheur, et ne pense à rien qu'à suivre en te jouant tous mes projets. — Viens, embrasse-moi, Ferdinand.

FERDINAND.

Vous êtes bien bon pour moi, aujourd'hui, mon père.

LE PRÉSIDENT.

Aujourd'hui, fripon! et ce mot aujourd'hui est encore accompagné d'une grimace d'aigreur. (*Sérieusement.*) Ferdinand, pour l'amour de qui me suis-je périlleusement frayé une route jusqu'au cœur du Prince? Pour l'amour de qui me suis-je à jamais brouillé avec le ciel et ma conscience? Écoute, Ferdinand, c'est à mon fils que je parle. A qui ai-je pré-

paré une place en écartant mon prédécesseur? histoire gravée dans mon cœur en traits d'autant plus sanglans, que je cache soigneusement le poignard aux yeux du monde!.. Entends-tu, Ferdinand? Pour qui ai-je fait tout cela?

FERDINAND recule d'effroi.

Pas pour moi, mon père... Ah! que le reflet de ce crime ne tombe pas sur moi! Il vaudrait mieux n'être jamais né que de servir d'excuse à de telles actions.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est ceci? Comment? quoi?.. Je veux bien passer cela à ta romanesque cervelle... Ferdinand... je ne veux pas m'échauffer. Jeune homme inconsidéré, est-ce donc ainsi que tu me payes de tant de nuits sans sommeil? Est-ce ainsi que tu me payes de ces serpens qui déchirent à jamais ma conscience? C'est moi qui aurai à en répondre; c'est sur moi que tombera la malédiction, la foudre du souverain juge... Tu recevras ta fortune de la seconde main... Le crime ne fera point partie de l'héritage.

FERDINAND, élevant la main droite vers le ciel.

Je renonce solennellement ici à un héritage qui me donnerait un si horrible souvenir de mon père.

LE PRÉSIDENT.

Écoute, jeune homme, ne me pousse point à bout... Si les choses allaient à ta tête, tu ramperais dans la poussière durant toute ta vie.

FERDINAND.

Cela vaudrait toujours mieux, mon père, que si je rampais autour du trône.

LE PRÉSIDENT, dévorant sa colère.

Eh bien ! il faut donc te forcer à reconnaître ton bonheur. Le point où dix autres ne peuvent gravir malgré tous leurs efforts, toi tu l'as atteint en jouant, pendant ton sommeil. Tu fus enseigne à douze ans, major à vingt ans. Je viens d'obtenir du Prince que tu quitteras l'uniforme, et que tu entreras dans le conseil. Le Prince a même parlé de conseil privé,... d'ambassades,... de faveurs extraordinaires. Une perspective magnifique s'ouvre devant toi : un chemin tout ouvert te conduira près du trône.... au trône même ! — Car le pouvoir réel est au-dessus de l'apparence du pouvoir. — Cela ne t'exalte-t-il point ?

FERDINAND.

Mes idées de grandeur et de bonheur ne sont pas tout-à-fait les vôtres. Votre félicité ne se fait guère connaître aux autres que par leur ruine. L'envie, la crainte, la malédiction, telles sont les tristes images où se refléchit la grandeur de l'homme puissant. Les larmes, les imprécations, le désespoir, tels sont les détestables alimens dont se gorgent ces heureux si vantés, dont ils s'abreuvent et s'enivrent au point de paraître chancelans devant le trône éternel de Dieu... Mon idéal de bonheur se replie avec satisfaction en moi-même. C'est dans mon propre cœur que sont renfermés tous mes vœux.

LE PRÉSIDENT.

C'est parler en maître, il n'y a rien à ajouter ; c'est superbe ! la première leçon que je reçoive depuis trente ans !... C'est dommage seulement que cinquante années m'aient rendu la tête un peu dure.

Mais, pour ne pas laisser se rouiller un aussi rare talent, je veux te donner quelqu'un à ma place avec qui tu pourras t'exercer tant que tu voudras à toutes ces belles extravagances. Tu te résoudras ... dès aujourd'hui, tu te résoudras à prendre une femme.

FERDINAND recule de surprise.

Mon père !

LE PRÉSIDENT.

Pas de façons. J'ai envoyé une carte en ton nom à lady Milford : tu auras la bonté de t'y présenter sans délai, et de lui dire que tu es son fiancé.

FERDINAND.

De la Milford, mon père !

LE PRÉSIDENT.

Puisqu'elle t'est connue...

FERDINAND, hors de lui.

Sa renommée est aussi connue que les jugemens affichés sur les piloris du duché..... Mais je suis bien ridicule, mon père, de prendre au sérieux une plaisanterie. Voudriez-vous avoir pour fils le misérable qui épouserait une catin privilégiée ?

LE PRÉSIDENT.

Mieux que cela, je la rechercherais en mariage, n'étaient mes cinquante ans.... Ne voudrais-tu pas être le fils d'un tel misérable ?

FERDINAND.

Non, aussi vrai qu'il y a un Dieu.

LE PRÉSIDENT.

Voilà une insolence que, sur mon honneur, je pardonne pour la rareté du fait.

FERDINAND.

Je vous en conjure, mon père, ne me laissez pas plus long-temps dans une disposition d'âme où il m'est insupportable de m'avouer pour votre fils.

LE PRÉSIDENT.

Es-tu fou, jeune homme? Quel homme de bon sens n'envierait pas la distinction de remplir à tour de rôle les mêmes fonctions que son souverain?

FERDINAND.

Vous êtes une énigme pour moi, mon père : vous appelez cela une distinction... une distinction de partager avec le Prince un rôle, où lui-même se dégrade au-dessous de l'homme! (*Le Président fait un éclat de rire.*) Vous pouvez rire, mon père; je poursuivrai. — De quel front oserais-je paraître devant le dernier manœuvre, qui reçoit du moins en dot une femme toute à lui? De quel front paraîtrais-je devant le monde, devant le Prince? De quel front paraîtrais-je devant cette catin elle-même, qui voudrait effacer, par mon infamie, la marque dont elle porte l'empreinte honteuse?

LE PRÉSIDENT.

Où diable prends-tu tout ce que tu dis, jeune homme?

FERDINAND.

Je vous le jure au nom du ciel et de la terre, mon père! la dégradation de votre unique fils ne pourra

jamais vous rendre aussi heureux, que vous le rendrez malheureux. Je vous donne ma vie, si vous en avez besoin pour monter plus haut. Je tiens la vie de vous, je n'hésiterai pas un instant à la sacrifier pour votre grandeur... Mais l'honneur, mon père!... si vous voulez me l'enlever, m'avoir donné la vie est un acte de la plus criminelle légèreté; et j'aurai à maudire à la fois et le père et l'entremetteur.

LE PRÉSIDENT, avec amitié, et lui frappant sur l'épaule.

Bravo, mon cher fils! Maintenant je vois que tu es un noble garçon, et que tu es digne de la plus vertueuse femme du duché... elle sera à toi... dès aujourd'hui tu seras fiancé avec la comtesse d'Ostheim.

FERDINAND, frappé d'une nouvelle surprise.

Ce moment est-il donc destiné à me mettre au supplice?

LE PRÉSIDENT, jetant sur lui un regard d'observation.

Maintenant ton honneur n'a aucune objection.

FERDINAND.

Non, non, mon père; Frédérique d'Ostheim pourra rendre tout autre le plus heureux des hommes. (*A part, dans le plus grand trouble.*) Sa perversité eût trouvé mon cœur impénétrable, sa bonté me déchire.

LE PRÉSIDENT, les yeux fixés sur lui.

J'attends tes remercîmens, Ferdinand.

FERDINAND s'élance vers lui, et lui baise la main avec ardeur.

Mon père! votre bonté enflamme toute ma sensi-

bilité... Mon père... mille grâces vous soient rendues pour vos intentions paternelles.., votre choix... est irréprochable... mais... je ne puis... je ne dois.., plaignez-moi... je ne puis aimer la comtesse.

LE PRÉSIDENT recule d'un pas.

Holà! maintenant je vous tiens, mon petit monsieur! Ah! le rusé hypocrite a donc donné dans le piége... ce n'était donc pas l'honneur qui empêchait d'épouser Milady. Ce n'était pas la personne, mais le mariage qui te répugnait. (*Ferdinand reste d'abord comme pétrifié, puis il veut tout à coup s'enfuir.*) Où vas-tu? demeure. Est-ce là le respect que tu me dois? (*Le major revient.*) Tu es annoncé chez Milady. Le Prince a ma parole. La cour et la ville savent que tout est arrangé... Veux-tu, jeune homme, me donner un démenti devant le Prince, devant Milady, devant la ville, devant la cour?— Écoute, jeune homme... ou, si je viens à pénétrer certaines aventures!... Demeure.... Holà! qui te fait donc monter tout à coup le feu au visage?

FERDINAND, pâle et tremblant.

Comment! quoi? rien, assurément, mon père.

LE PRÉSIDENT, lui lançant un regard terrible.

Et si c'était quelque chose?... Et si je trouvais la trace de ce qui produit une telle résistance?.. Ah! jeune homme! le soupçon seul me met déjà en fureur. Va sur-le-champ; la parade commence; tu seras chez Milady, dès que le mot d'ordre sera donné. Quand je me montre, tout le duché tremble; voyons si je serai maîtrisé par un obstiné de fils.

(*Il s'en va, puis revient sur ses pas.*) Jeune homme, je te le répète, tu iras, ou fuis ma colère.

(Il s'en va.)

FERDINAND, se réveillant comme d'un songe pénible.

Est-il parti? est-ce la voix d'un père? Oui, j'irai chez elle... j'irai... je lui dirai des choses... je lui présenterai un miroir où... Indigne femme!... et alors si tu veux encore ma main... en présence de la noblesse entière, des soldats et du peuple... tu peux te revêtir de tout l'orgueil de ton Angleterre... je te repousse... moi, le fils de l'Allemagne.

(Il sort précipitamment.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon dans le palais de lady Milford ; à droite un sofa, à gauche un piano.

MILADY dans un négligé élégant, mais un peu libre ; elle n'est pas encore coiffée ; elle prélude au piano : SOPHIE, sa femme de chambre, est à la fenêtre.

SOPHIE.

Les officiers s'en vont ; la parade est finie... mais je ne vois pas de Walter encore.

MILADY paraît agitée, se lève et se promène dans le salon.

Je ne sais pas bien comment je me trouve aujourd'hui, Sophie... je ne me suis jamais senti dans une disposition pareille.—Tu ne l'as donc pas aperçu ? peut-être bien que... il ne se pressera pas.—Je me sens comme oppressée de quelque remords... Sophie, va... dis qu'on m'amène le cheval le plus vif qui soit dans toutes les écuries.... j'ai besoin de prendre l'air, de voir de la foule, et l'azur du ciel ; je me remettrai le cœur en galopant un peu.

SOPHIE.

Si vous vous sentez indisposée, Milady, ayez du monde ici; dites au Duc de venir tenir le jeu ici, ou faire une partie d'hombre devant votre sofa. Ah! si j'avais le Prince et toute sa cour à mes ordres, et qu'il se fourrât une fantaisie dans ma tête?..

MILADY, *se jetant sur le sofa.*

Ne m'en parle pas, je te prie; je te donnerai un diamant pour chaque heure où tu m'ôteras tout ce monde-là de dessus les épaules. Faut-il donc être contrainte à tapisser mon salon avec ces gens-là? C'est la plus pauvre espèce d'hommes! Quand il m'arrive de dire quelque parole un peu exaltée venant du cœur, ils sont là à ouvrir la bouche et les yeux, comme s'ils voyaient un revenant. Esclaves d'un automate, dont je règle les mouvemens aussi facilement que je fais du filet! Que faire avec des hommes dont les âmes sont montées aussi uniformément que le mécanisme de leurs montres? Puis-je trouver quelque plaisir à leur faire une question dont j'ai d'avance prévu la réponse, ou à échanger des paroles avec eux, quand ils n'ont pas le cœur d'avoir une autre opinion que moi? Ah! point de ces gens-là! il est ennuyeux de monter un cheval qui ne sent point le mors entre ses dents.

(*Elle va à la fenêtre.*)

SOPHIE.

Mais vous acceptez cependant le Prince, milady? le plus bel homme, l'amant le plus passionné, l'esprit le plus distingué de tous ses états.

MILADY, revenant de la fenêtre.

.... Parce qu'il est le maître de ses états. Il n'y a que sa qualité de souverain qui puisse servir d'excuse supportable à ma faiblesse.—Tu dis qu'on me porte envie?... Pauvre fille! on devrait bien plutôt me plaindre! De tous ceux qui s'abreuvent de la majesté d'un prince, la plus misérable créature c'est une favorite, parce que seule elle voit à combien peu de chose se réduit cet homme riche et puissant. Il peut, à la vérité, par le talisman de son pouvoir, faire sortir de dessous terre, comme un palais enchanté, tout ce que désire mon caprice : il peut couvrir sa table de toutes les saveurs des deux Indes; —changer un désert en un paradis;—faire jaillir les sources de la contrée jusqu'au ciel, pour les faire retomber en brillante rosée;—ou bien brûler en feux d'artifice la substance de ses sujets. Mais peut-il faire que les battemens de son cœur répondent avec noblesse et ardeur aux battemens d'un cœur ardent et noble? Peut-il faire naître une seule et belle pensée dans son étroit cerveau?—Au milieu de la satiété des jouissances, mon cœur reste affamé; et à quoi me servent mille nobles sentimens, lorsque je n'ai qu'à étouffer mes émotions?

SOPHIE, la regardant avec étonnement.

Depuis combien de temps, milady, suis-je à votre service?

MILADY.

Aujourd'hui, pour la première fois, tu me connais?... Il est vrai, chère Sophie... j'ai vendu mon honneur au Prince; mais mon cœur, je l'ai conservé

libre. Ce cœur, qui est mon bien, est peut-être encore digne d'un homme; ce cœur, sur lequel la vapeur empoisonnée de la cour a glissé comme le souffle sur une glace! — Crois-moi, ma chère, j'aurais depuis long-temps laissé là ce pauvre Prince, si j'avais pu seulement imposer à mon ambition le chagrin de voir une femme avoir sur moi le pas dans cette cour.

SOPHIE.

Et votre cœur s'est soumis sans peine à votre ambition?

MILADY, vivement.

Comme s'il ne s'était pas déjà vengé?.. ne se venge-t-il pas encore? — Sophie, (*d'un ton expressif, et laissant tomber sa main sur l'épaule de Sophie*) nous autres femmes nous ne pouvons que choisir entre régner et servir. Mais les plus grandes jouissances de l'autorité nous sont d'un faible secours, quand nous est refusée la jouissance plus noble d'être esclave d'un homme que nous aimons.

SOPHIE.

C'est une vérité, milady; mais vous étiez la dernière dont j'aurais pu l'attendre.

MILADY.

Et pourquoi, ma chère Sophie? Ne voit-on pas à la manière puérile dont nous portons le sceptre, que nous sommes faites pour le fuseau? Ne remarques-tu pas, dans toutes mes inconséquences, dans cette impétuosité d'amusement, que je ne cherche qu'à étourdir dans mon cœur des désirs plus impétueux encore.

SOPHIE, *recule de surprise.*

Milady?

MILADY, *plus vivement.*

Contente-les ! donne-moi celui qui m'occupe maintenant... que j'adore. Il faut mourir, Sophie, ou le posséder. (*Elle s'attendrit.*) Que j'entende sa bouche me dire que les larmes de l'amour sont plus brillantes dans mes yeux que les diamans qui ornent mon cou! (*avec chaleur*) et je rejetterai aux pieds du Prince son cœur et sa principauté, pour fuir avec cet homme, pour fuir dans le désert le plus reculé de l'univers.

SOPHIE, *la regarde avec effroi.*

Ciel! que faites-vous? comment vous trouvez-vous ?

MILADY, *avec saisissement.*

Tu pâlis! En aurais-je trop dit? Ah! que ta langue soit enchaînée par ma confiance. Écoute, tu sauras tout.

SOPHIE, *regardant autour d'elle avec inquiétude.*

Je crains, Milady,... je crains. — Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

MILADY.

Cette union avec le major... Le monde et toi, vous croyez que c'est une intrigue de cour. — Sophie, ne rougis pas, ne me blâme pas; elle est l'ouvrage de mon amour.

SOPHIE.

Par le ciel! je m'en doutais.

MILADY.

Ils sont tombés dans le piége, Sophie.... le faible Prince... le rusé courtisan... le stupide maréchal... Chacun d'eux jurerait que c'est un moyen infaillible de me conserver au Prince, et de resserrer notre liaison plus que jamais. Eh bien, c'est le moyen de nous séparer pour toujours, de rompre pour toujours ces chaînes honteuses. Ah! trompeurs trompés!... joués par une faible femme! vous-mêmes me livrez aujourd'hui à mon bien-aimé. C'était-là tout ce que je désirais... Quand une fois il sera à moi, quand il sera à moi.... Oh! alors, bonsoir pour toujours, odieuse splendeur!

SCÈNE II.

UN VIEUX VALET DE CHAMBRE du Prince portant un écrin; les précédens.

LE VALET DE CHAMBRE.

Son altesse sérénissime présente ses hommages à Milady, et lui envoie ces diamans pour présent de noces. Ils viennent d'arriver de Venise.

MILADY, ouvre l'écrin et paraît éblouie.

Mon ami, combien le Duc a-t-il payé ces pierreries?

LE VALET DE CHAMBRE, d'un air sombre.

Elles ne lui coûtent pas un denier.

MILADY.

Comment? es-tu fou? rien? et (*elle recule d'un pas*) tu me jettes un regard, comme si tu voulais

me percer le cœur ! Ces pierreries d'une valeur inappréciable ne lui ont rien coûté ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Hier sept mille des enfans du pays sont partis pour l'Amérique. — Ils ont payé tout.

MILADY, pose l'écrin sur la table, se promène un instant, puis revient au valet de chambre.

Mon ami, qu'as-tu ? je crois que tu pleures ?

LE VALET DE CHAMBRE s'essuie les yeux, puis d'une voix sombre et tremblant de tous ses membres.

De belles pierres comme celles-là.... j'ai aussi deux fils là-dedans.

MILADY, tout émue, lui prend la main.

Mais aucun de forcé ?

LE VALET LE CHAMBRE, avec un rire effrayant.

O mon Dieu non, de pleine bonne volonté! Il y a bien eu quelques mauvaises têtes qui sont sortis du rang, et qui ont demandé au colonel combien le Prince vendait les hommes à la paire? mais notre gracieux souverain a fait marcher tous les régimens à la place d'armes et fusiller ces bavards. Nous avons entendu siffler les balles, nous avons vu leur cervelle jaillir sur le pavé, et toute l'armée a crié : Va pour l'Amérique !

MILADY tombe d'horreur sur le sofa.

Dieu, Dieu ! et je n'ai rien entendu, et je n'ai rien observé !

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah ! oui, madame.... Pourquoi étiez-vous justement à la chasse, quand l'on a battu le tambour pour

le départ? vous n'auriez pas dû cependant dédaigner ce beau spectacle, lorsque le bruit des tambours a annoncé que le moment était venu. On voyait là des enfans, orphelins d'un père vivant, le suivre en sanglotant; là, une mère furieuse présenter aux baïonnettes le nourrisson qu'elle allaitait; là, on séparait, à coups de sabre, la fiancée de son fiancé; là, des vieillards à barbe grise se livraient au désespoir, et, jetant les béquilles qui les soutenaient, disaient qu'il fallait aussi leur enlever, pour l'Amérique, ce dernier appui; et par-dessus tout cela, le fracas et le roulement des tambours, pour empêcher celui qui sait tout, d'entendre nos prières.

MILADY *se lève avec une vive émotion.*

Point de ces diamans! ils lancent dans mon cœur les flammes de l'enfer. (*Avec douceur.*) Calme-toi, pauvre vieux homme; ils reviendront, ils reverront leur patrie.

LE VALET DE CHAMBRE, *avec chaleur.*

Le ciel le sait, s'ils la reverront! Encore aux portes de la ville ils se sont retournés et ont crié : « Dieu soit avec vous, nos femmes et nos enfans! » vive notre paternel souverain! au jour du juge- » ment nous nous reverrons! »

MILADY, *se promenant à grands pas.*

Horrible, épouvantable! et l'on m'a persuadé que j'avais séché toutes les larmes dans cette contrée! Une lumière affreuse, affreuse! vient éclairer mes yeux. Va... dis à ton maître... je le remercîrai moi-même. (*Le valet de chambre veut s'en aller, elle jette*

dans son chapeau une bourse d'or.) Prends cela pour m'avoir dit la vérité.

LE VALET DE CHAMBRE, rejetant la bourse avec dédain sur la table.

Mettez-la avec le reste.

(Il sort.)

MILADY, le regardant s'en aller.

Sophie, cours après lui, demande-lui son nom; ses fils lui seront rendus. (*Sophie sort; Milady se promène en long et en large. Silence. A Sophie qui revient* :) Le bruit n'a-t-il pas couru que le feu avait consumé une ville sur la frontière et réduit quatre cents familles à la mendicité?

(Elle sonne.)

SOPHIE.

Pourquoi cette pensée vous vient-elle? oui, cela est ainsi, et la plupart de ces malheureux servent maintenant leurs créanciers, comme esclaves, ou périssent au fond des mines d'argent du Prince.

UN DOMESTIQUE entre.

Quels sont les ordres de Milady?

MILADY, lui remet l'écrin.

Que cela soit porté sans délai dans ce canton là; on le convertira sur-le-champ en argent; je l'ordonne; et le prix en sera distribué aux quatre cents familles que l'incendie a ruinées.

SOPHIE.

Milady, songez-vous que vous risquez la plus complète disgrâce?

MILADY, avec noblesse.

Voudrais-je porter dans mes cheveux les imprécations de ses sujets? (*elle fait signe au domestique de*

s'en aller) ou veux-tu que je succombe sous le poids affreux dont m'accableraient tant de larmes? Va, Sophie, il vaut mieux avoir de faux diamans dans sa parure, que de telles actions sur sa conscience.

SOPHIE.

Mais de si beaux diamans! N'auriez-vous pas pu en donner de moins beaux? Non vraiment, Milady, ce n'est point pardonnable.

MILADY.

Tu es folle; les larmes qui brilleront dans leurs yeux reconnaissans, me paraîtront plus belles que toutes les perles et tous les diamans dont on ornerait les couronnes de dix souverains.

LE DOMESTIQUE *rentre*.

Monsieur le major de Walter.

SOPHIE, *s'élançant vers Milady*.

Dieu! vous pâlissez!

MILADY.

C'est le premier effroi qui me vienne d'un homme. — Sophie... dites, Édouard, que je suis indisposée... demeure... paraît-il de bonne humeur?... a-t-il souri?... qu'a-t-il dit? — Sophie, n'est-il pas vrai que je suis bien laide?

SOPHIE.

Je vous conjure, Milady...

LE DOMESTIQUE.

Milady ordonne-t-elle que je le congédie?

MILADY, *balbutiant*.

Je serai charmée de le recevoir. (*Le domestique*

sort.) Parle, Sophie... que lui dirai-je ? comment le recevrai-je ? Je ne pourrai pas dire une parole ; il se rira de ma faiblesse... il sera... Ah ! quel pressentiment !... Tu me quittes, Sophie ?... demeure... Mais non, va-t'en... si, demeure.

(Le major traverse l'antichambre.)

SOPHIE.

Remettez-vous, il va entrer.

SCÈNE III.

FERDINAND DE WALTER, les précédens.

FERDINAND, *après une légère révérence.*

Si je vous interromps, madame...

MILADY, *dans un trouble visible.*

Rien ne m'intéresse davantage, monsieur le major.

FERDINAND.

Je viens sur l'ordre de mon père...

MILADY.

Je lui en suis obligée.

FERDINAND.

... Pour vous annoncer que nous devons nous marier. Tel est le dessein de mon père.

MILADY, *pâle et tremblante.*

Et non pas celui de votre propre cœur ?

FERDINAND.

C'est ce dont les ministres et les entremetteurs n'ont pas coutume de s'enquérir.

MILADY, dans une angoisse qui étouffe sa voix.

Et vous-même, n'avez-vous rien à ajouter?

FERDINAND, jetant un regard sur la femme de chambre.

Beaucoup trop, Milady.

MILADY fait signe à Sophie de se retirer.

Voulez-vous vous asseoir sur ce sofa?

FERDINAND.

Je ne serai pas long, Milady.

MILADY.

Eh bien?

FERDINAND.

Je suis un homme d'honneur.

MILADY.

... Que je sais apprécier.

FERDINAND.

Gentilhomme.

MILADY.

Il n'y en a pas de meilleur dans le duché.

FERDINAND.

Officier.

MILADY, d'un ton flatteur.

Vous indiquez les avantages que d'autres ont en commun avec vous; pourquoi vous taire sur les avantages bien plus grands qui n'appartiennent qu'à vous seul?

FERDINAND, sèchement.

Cela est inutile ici.

MILADY, avec une angoisse toujours croissante.

Que dois-je conclure de ce préambule?

FERDINAND, lentement et avec expression.

Que l'honneur serait un obstacle, si vous pouviez avoir le désir qu'on me contraignît à donner ma main.

MILADY se lève.

Qu'est-ce donc, monsieur le major?

FERDINAND, avec calme.

C'est le langage de mon cœur, de ma naissance et de mon épée.

MILADY.

Cette épée, vous la tenez du Prince.

FERDINAND.

Je la tiens de l'état, par la main du Prince; mon cœur, de Dieu; ma naissance, d'une race de cinq cents ans.

MILADY.

Le nom du Duc...

FERDINAND, avec chaleur.

Le Duc peut-il changer les lois de l'humanité? peut-il frapper les consciences à son coin comme des écus? Il peut fermer la bouche à l'honneur, mais il ne peut s'élever au-dessus de lui. Il peut couvrir sa honte d'un manteau d'hermine... Je vous en supplie, Milady, ne parlons plus de cela. Qu'il ne soit plus question de considérations accessoires, ni de

mes aïeux, ni de mon uniforme, ni de l'opinion du monde. Je suis prêt à fouler tout cela aux pieds, dès que vous m'aurez montré que le prix de ce sacrifice n'est pas pire que le sacrifice lui-même.

MILADY, s'éloignant de lui avec douleur.

Monsieur le major, je n'ai pas mérité cela.

FERDINAND lui prend la main.

Pardonnez. Nous sommes ici sans témoins. La circonstance qui réunit vous et moi, aujourd'hui, pour la première et la dernière fois, m'autorise, me contraint à ne vous point dissimuler mes plus intimes sentimens. — Il ne m'entre pas dans la tête, Milady, qu'une dame de tant de beauté et d'esprit, douée de tant de qualités qu'un honnête homme eût appréciées, ait pu s'abandonner à un prince qui ne sait voir en elle absolument qu'une... femme, et qu'ensuite cette dame n'éprouve point d'embarras, en offrant son cœur à un honnête homme.

MILADY, le regardant fixement et avec noblesse.

Dites tout.

FERDINAND.

Vous vous dites Anglaise. Permettez-moi de dire que je ne puis vous croire Anglaise. Une fille née libre chez le peuple le plus libre qui soit sous le ciel, un peuple qui a même trop d'orgueil pour encenser les vertus de l'étranger; cette fille a-t-elle jamais pu se vendre aux vices de l'étranger? Il n'est pas possible que vous soyez Anglaise... ou le cœur de cette Anglaise serait d'autant plus misérable que celui de ses compatriotes est plus noble et plus fier.

MILADY.

Avez-vous fini ?

FERDINAND.

On pourrait alléguer la vanité féminine... la passion.... le tempérament.... l'attrait des plaisirs ; que souvent la vertu survit à l'honneur ; que plusieurs étant entrées avec ignominie dans cette carrière, se sont ensuite concilié l'opinion du monde par de nobles actions, et ont ennobli un odieux métier par un digne emploi de leur position. — Mais, alors, pourquoi ce pays est-il plus monstrueusement pressuré qu'il ne l'a jamais été ? — J'ai dit ceci au nom du duché. — J'ai fini.

MILADY, avec douceur et noblesse.

C'est la première fois qu'on a osé me tenir de tels discours ; et vous êtes le seul homme à qui je répondrais. — Vous rejetez ma main, je vous en estime ; vous calomniez mon cœur, je vous le pardonne. Mais que cela soit sérieusement, je ne puis le croire. Celui qui se risque à faire à une femme des offenses de cette sorte, lorsqu'elle n'a besoin que d'un seul mot pour le perdre, doit supposer une grande âme à cette femme, ou il est un fou. Vous faites retomber sur ma tête la ruine de cette contrée, que Dieu vous le pardonne ; ce Dieu tout-puissant, qui doit un jour juger et vous et le Prince et moi. Mais vous avez attaqué en moi les Anglaises, et je dois à ma patrie de me justifier de semblables reproches.

FERDINAND, appuyé sur son épée.

Je suis curieux...

MILADY.

Écoutez donc ce qu'hormis à vous, je n'ai jamais confié, je ne confierai jamais à personne. — Je ne suis pas une aventurière, comme vous le supposez, Walter. Je pourrais m'enorgueillir, et dire que je suis du sang des princes; que je descends de la tige du malheureux Thomas Norfolk, qui se sacrifia pour Marie, reine d'Écosse... Mon père, premier chambellan du roi, fut accusé d'une intelligence criminelle avec la France, condamné par acte du parlement, et décapité. Tous nos biens furent confisqués; nous-mêmes, bannis de notre pays. Ma mère mourut le jour de l'exécution... et moi, jeune fille de quatorze ans, je me réfugiai en Allemagne avec ma gouvernante, un écrin de diamans, et cette croix de famille que ma mère mourante avait cachée dans mon sein, en me donnant sa dernière bénédiction. (*Ferdinand devient pensif, et jette un regard d'intérêt sur Milady. Elle poursuit avec une émotion toujours croissante*). Malade, sans nom, sans ressources et sans secours, orpheline, étrangère, je m'arrêtai à Hambourg. — Je n'avais rien appris qu'un peu de français, à faire du filet et à jouer du piano; et j'avais été accoutumée à manger dans l'or et dans l'argent, à dormir dans des lits magnifiques, à voir dix laquais obéir au moindre signe, à recevoir les flatteries des plus grands seigneurs. — Six ans s'étaient déjà passés dans les larmes. Mon dernier diamant avait été vendu; ma gouvernante venait de mourir. Ce fut alors que ma destinée conduisit votre Duc à Hambourg...

Je me promenais un jour au bord de l'Elbe; je regardais l'eau couler, et je commençais à me demander si le fleuve était plus profond que ma misère. Le Duc m'aperçut, me suivit, me parla, se jeta à mes pieds, et jura de m'aimer toujours. (*Elle s'arrête vivement émue, et reprend d'une voix entrecoupée de sanglots.*) L'image de toutes les prospérités de mon enfance s'offrit à moi avec son séduisant éclat... Un avenir sans consolation se montrait devant moi, sombre comme le tombeau ; mon cœur avait besoin d'un cœur qui m'aimât..... Je me laissai entraîner vers le sien. (*Elle s'éloigne.*) Maintenant, condamnez-moi.

FERDINAND très-ému, la suit et la ramène.

Milady, ô ciel! qu'ai-je entendu? qu'ai-je fait?— J'aperçois combien mes torts sont affreux. Vous ne pourrez jamais me pardonner.

MILADY revient. Elle essaie de se remettre.

Écoutez encore. — Le Prince avait, il est vrai, surpris ma jeunesse sans défense ; mais le sang des Norfolk se révoltait en moi.—Toi, Émilie, me criait-il, née d'une race de princes, et maintenant concubine d'un prince ! — L'orgueil et l'infortune combattaient en mon cœur, quand le Prince me conduisit ici. Et, alors, quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! — la corruption des grands de la terre est une hyène insatiable, qui cherche toujours des victimes à son ardente voracité. — Elle avait déjà affreusement dévasté cette contrée; elle avait séparé l'époux de l'épouse; elle avait brisé les liens les plus forts et les plus sacrés... Ici le tranquille bonheur d'une fa-

mille était détruit; là, un cœur innocent et sans expérience avait été entraîné dans les ravages de la contagion, et de jeunes filles perverties, mourant dans les convulsions de la rage, prononçaient en expirant le nom de leur corrupteur. Je me plaçai entre l'agneau et le tigre, et, dans un moment de passion, j'obtins du prince le serment qu'il ferait cesser ces sacrifices humains.

FERDINAND, dans la plus vive agitation, se promène à grands pas.

Assez, Milady, assez.

MILADY.

Cette affreuse période avait fait place à une autre plus triste encore. La cour et le sérail fourmillaient du rebut de l'Italie. D'adroites Parisiennes avaient fait du sceptre leur redoutable jouet, et le peuple était la victime sanglante de leurs caprices. Leur règne finit, je les vis toutes tomber dans la poussière devant moi; car je m'entendais mieux qu'aucune autre en coquetterie. Je pris des mains du tyran voluptueux les rênes de l'état, que mes caresses en avaient fait tomber. Ta patrie, Walter, sentit pour la première fois la main de l'humanité, et se confia doucement à moi... (*Elle se tait et le regarde avec abandon.*) Et l'homme qui seul pourrait ne me point méconnaître, me force maintenant à célébrer ma propre grandeur, et à produire ma vertu silencieuse au grand jour de l'admiration! — Walter, j'ai ouvert des prisons, j'ai déchiré des sentences de mort, j'ai abrégé l'horrible perpétuité des galères; dans les blessures incurables, j'ai du moins répandu quelques gouttes de baume;

j'ai renversé dans la poussière des criminels puissans, et j'ai souvent, par des larmes séduisantes, fait gagner à l'innocence sa cause, qu'elle avait perdue... Ah! jeune homme! combien cela m'était doux! avec quel orgueil mon cœur pouvait repousser les reproches de mon illustre race!... Et maintenant, l'homme que ma destinée avait peut-être créé pour me dédommager de mes souffrances passées, l'homme que déjà dans mes songes ma brûlante ardeur croyait saisir...

FERDINAND, l'interrompant.

C'en est trop, c'en est trop. Ceci est contre nos conventions, Milady. Vous deviez repousser des imputations, et c'est moi dont vous faites un coupable! — Épargnez-moi, je vous en conjure; épargnez mon cœur, que déchirent la honte et un douloureux remords.

MILADY, lui prenant la main.

Maintenant ou jamais! J'ai assez montré l'héroïne; il faut que tu sentes aussi le pouvoir de mes larmes. (*Avec tendresse.*) Écoute, Walter! si une malheureuse attirée à toi par une force irrésistible, toute-puissante, s'approchait de toi, le cœur rempli d'un amour ardent et inépuisable... Walter! et que tu proférasses encore le mot glacial d'honneur?... Si cette malheureuse... oppressée sous le sentiment de sa honte... excédée du vice... héroïquement résolue à écouter le cri de la vertu... si elle se jetait ainsi... dans tes bras (*elle l'entoure de ses bras, avec une expression suppliante et solennelle*)... si elle devait être sauvée par toi... par toi ramenée au ciel,

ou bien... (*elle détourne son visage, et continue d'une voix sanglotante*) ou bien que, fuyant ton image, obéissant à la voix horrible du désespoir, elle dût se replonger dans l'abîme odieux du vice?...

FERDINAND, se dégageant de ses bras, et paraissant oppressé.

Non, par le ciel! je ne puis soutenir ceci... Milady, il faut, le ciel et la terre l'exigent de moi,... il faut que je vous fasse un aveu, Milady.

MILADY, s'éloignant de lui.

Pas à présent! par tout ce qu'il y a de plus sacré, pas à présent!... pas dans ce moment horrible où mon cœur déchiré saigne sous mille poignards... C'est la vie ou la mort... et je n'ose pas... je ne veux pas l'entendre.

FERDINAND.

Cependant, chère Milady, il le faut; ce que je vous dirai allégera ma faute, et sera une puissante excuse de ce qui s'est passé. — Je me suis mépris sur vous, Milady. Je pensais, je désirais vous trouver digne de mon mépris; je suis venu ici fermement résolu à vous offenser, et à mériter votre haine. Heureux tous deux si mon projet eût été accompli! (*Il se tait un moment, puis reprend à voix basse et timidement.*) J'aime, Milady.... j'aime une fille de famille bourgeoise, Louise Miller, la fille d'un musicien. (*Milady détourne le visage et pâlit; il continue plus vivement.*) Je sais où cet amour me précipite; mais si la prudence m'ordonne de taire cette passion, le devoir n'en parle que plus haut. C'est moi qui suis le coupable, je lui ai arraché la douce paix de l'inno-

cence, j'ai bercé son cœur d'espérances exagérées, et je l'ai traîtreusement livrée à l'impétuosité des passions. Vous pouvez me rappeler mon rang, ma naissance, les principes de mon père ; mais j'aime... mes espérances sont venues à ce point que la nature combattra les convenances, et ma résolution les préjugés ; nous verrons à qui restera le champ de bataille, à l'étiquette ou à l'humanité. (*Milady durant ce discours, s'est retirée au fond du salon, et a caché son visage dans ses mains. Il la suit.*) Avez-vous quelque chose à me dire, Milady ?

MILADY, avec l'expression d'une vive souffrance.

Rien, monsieur de Walter, rien, sinon que vous perdez, vous, moi, et encore une troisième.

FERDINAND.

Encore une troisième ?

MILADY.

Nous ne pouvons être heureux ensemble, nous serons donc les victimes de la précipitation de votre père : jamais je ne posséderai le cœur d'un homme qui m'aura donné sa main par contrainte.

FERDINAND.

Par contrainte, milady ? donnée par contrainte ? et cependant donnée ? Pourriez-vous contraindre la main sans le cœur ? pourriez-vous ravir à une jeune fille un homme qui est pour elle tout l'univers ? pourriez-vous arracher de cette jeune fille un homme pour qui elle est tout l'univers ? Vous, Milady, vous qui, tout à l'heure, étiez cette Anglaise admirable, le pourriez-vous ?

MILADY.

Je le dois. (*Avec force et d'un ton sérieux.*) Ma passion, Walter, aurait pu céder à mon affection pour vous, mon honneur ne le peut pas. La publicité de tout ceci nous enchaîne : tous les regards, tous les traits de la malignité sont dirigés sur moi ; ma honte est ineffaçable, si je suis refusée par un des sujets du Prince. Arrangez-vous avec votre père, tirez-vous-en comme vous pourrez ; moi, je ferai jouer toutes les mines.

(Elle sort précipitamment. Le major demeure immobile et muet, ensuite il sort en désespéré.)

SCÈNE VI.

La chambre du musicien.

MILLER, SA FEMME, LOUISE. Ils entrent.

MILLER, l'air agité.

Ne l'avais-je pas prédit ?

LOUISE, s'approchant de lui avec inquiétude.

Quoi, mon père ? quoi ?

MILLER, se promenant çà et là comme un fou.

Mon bel habit, vite... je veux le premier...—une chemise à manchettes.—Je me l'étais bien imaginé.

LOUISE.

Au nom du ciel ! qu'est-ce donc ?

LA FEMME.

Qu'y a-t-il ? qu'est-ce que c'est ?

MILLER, *jetant sa perruque au milieu de la chambre.*

Vite, chez le perruquier ! — Ce qu'il y a ? (*Se regardant dans un miroir.*) Et ma barbe qui est longue d'un doigt ! — Ce qu'il y a ? ce que tu as fait, carogne. Le diable est déchaîné, c'est toi qui as appelé le tonnerre.

LA FEMME.

Voyez donc, tout tombe toujours sur moi.

MILLER.

Sur toi ? oui, langue maudite ; et sur qui donc ? et ce matin, avec ton diable de jeune homme ? Ne l'ai-je pas dit au moment même ? le Wurm a babillé.

LA FEMME.

Ah ! c'est cela ? comment peux-tu le savoir ?

MILLER.

Comment je peux le savoir ! Là-bas, à la porte de la maison, un drôle de chez le ministre qui demande le musicien.

LOUISE.

Je suis morte !

MILLER.

Et toi aussi, avec tes yeux bleus ! (*Il rit avec amertume.*) Le proverbe a raison ; quand le diable a pondu dans un nid, il y engendre une jolie fille : j'en sais quelque chose à présent.

LA FEMME.

D'où sais-tu donc qu'il s'agit de Louise ? ne peux-tu pas avoir été recommandé au duc ? il te veut peut-être pour son orchestre.

MILLER, prenant sa canne.

Que le feu du ciel te brûle! L'orchestre.... oui, tu y feras le second dessus, et moi je tiendrai le bâton. (*Il se jette sur une chaise.*) Ah! Dieu du ciel!

LOUISE, pâle et presque évanouie.

Ma mère! mon père! Ah! que je souffre!

MILLER, s'élançant de sa chaise.

Ah! que ce gratte-papier passe seulement une fois à portée de mon bras, qu'il y passe... dans ce monde ou dans l'autre! si je ne lui broie pas le corps et l'âme menu comme chair à pâté, si je ne lui écris pas sur le dos les dix commandemens, le *pater noster*, les sept psaumes de la pénitence et tous les livres de Moïse et des prophètes, de façon que les marques pourront se lire encore le jour de la résurrection des morts!...

LA FEMME.

Oui, jure et tempête; cela conjurera-t-il le diable à présent? Dieu tout-puissant, ayez pitié de nous! que faire? quel parti prendre? qu'entreprendre? Père Miller, dis donc?

(Elle marche dans la chambre en sanglotant.)

MILLER.

J'irai sur-le-champ chez le ministre; moi-même je lui parlerai... je lui déclarerai... Tu savais cela avant moi, tu aurais pu m'en avertir; cette fille aurait pu encore entendre raison, il aurait été temps encore.... mais non. A présent comment arranger cela? comment se tirer de là? Tu as mis du bois sur le feu; eh bien, prends garde au profit de ton

beau métier d'entremetteuse : bois le vin que tu as tiré. Je prends ma fille sous le bras, et je passe la frontière.

SCÈNE V.

Les précédens; FERDINAND DE WALTER se précipite dans la chambre effrayé et hors d'haleine.

FERDINAND.

Mon père est-il venu?

LOUISE, avec un cri d'effroi.

Son père! Dieu tout-puissant!

LA FEMMME, joignant les mains.

Le Président! c'est fait de nous!

MILLER, avec un rire de désespoir.

Dieu soit loué, Dieu soit loué! voici la fête qui commence.

FERDINAND s'élance vers Louise, et la presse dans ses bras.

Tu es à moi; que le ciel et l'enfer se jettent entre nous!

LOUISE.

Ma mort est certaine; — mais parle; tu as prononcé un mot terrible : ton père!

FERDINAND.

Rien, rien; tout est surmonté : tu es à moi de nouveau; je suis à toi de nouveau. Ah! laisse-moi respirer sur ton cœur;... ah! le moment a été terrible.

LOUISE.

Lequel? Tu me fais mourir.

FERDINAND se recule, et la regardant avec expression.

Un moment, Louise, où une figure étrangère s'était placée entre toi et moi... où mon amour pâlissait devant ma conscience... où ma Louise cessait d'être tout pour moi. (*Louise se laisse tomber évanouie sur une chaise: Ferdinand court vers elle, demeure muet, en fixant les yeux sur elle, puis s'en éloigne tout à coup dans la plus vive agitation.*) Non, jamais!... impossible, Milady!... c'est demander trop; je ne puis te sacrifier cette innocente créature. Non, par le Dieu tout-puissant! non, je ne puis anéantir un serment que ces yeux mourans me rappellent mieux que ne ferait la foudre du ciel... Milady, regarde ici... Regarde ici, père barbare... dois-je égorger cet ange? (*Il se précipite vers elle d'un air résolu.*) Je la conduirai devant le trône du souverain juge, et si mon amour est un crime, l'Éternel nous le dira. (*Il la prend par la main, et la soulève de son siége.*) Prends courage, ma bien-aimée, tu as vaincu. Je reviens près de toi, vainqueur du plus rude combat.

LOUISE.

Non, non; ne me déguise rien; prononce l'horrible sentence. Tu as nommé Milady? — Le frisson de la mort me saisit. — On dit qu'elle va se marier.

FERDINAND, se jetant aux pieds de Louise.

Avec moi, malheureuse!

LOUISE, après un moment de silence, d'une voix tremblante, mais doucé, et avec un calme affreux.

Eh bien.... c'est ce que je craignais. Ce vieillard me l'a dit souvent.... je ne voulais jamais le croire. (*Elle se tait; puis se jette en pleurant dans les bras de son père.*) Mon père, ta fille te revient... Pardon, mon père... est-ce la faute de ton enfant, si ce rêve a été si beau... et le réveil si terrible?

MILLER.

Louise! Louise! — O Dieu! elle est sans connaissance. — Ma fille, ma pauvre enfant! — Maudit soit le séducteur! maudite soit cette entremetteuse!

LA FEMME, se jetant, en sanglotant, sur Louise.

Ai-je mérité cette malédiction, ma fille? Que Dieu vous pardonne, baron! que vous a fait cet agneau pour l'égorger?

FERDINAND, s'élançant vers eux.

Mais je traverserai ces intrigues. Je briserai les liens de fer du préjugé. Homme libre, je ferai mon choix; et ces âmes de vermisseau viendront ramper devant l'œuvre gigantesque de mon amour!

(Il veut sortir.)

LOUISE se relève tremblante et veut le suivre.

Demeure, demeure! où veux-tu aller? Mon père, ma mere, c'est dans ce moment d'angoisse qu'il nous abandonne.

LA FEMME, le suivant, et s'attachant à lui.

Le Président va venir ici.... il maltraitera notre enfant.... il nous maltraitera.... et vous nous abandonnez, monsieur de Walter?

MILLER, avec un rire de désespoir.

Il nous abandonne? sans doute !... Et pourquoi pas? elle lui a tout donné. (*Il prend le major d'une main, Louise de l'autre.*) Doucement, monsieur! ne sortez pas de ma maison en ce moment... Attends ton père ici, si tu n'es pas un scélérat: conte-lui, imposteur, comment tu as pu t'introduire dans son cœur; ou par le ciel! (*avec violence et en lui jetant sa fille*) il faudra que tu écrases devant moi cette gémissante créature, que son amour pour toi condamne à la honte.

FERDINAND revient, se promène à grands pas d'un air pensif.

Il est vrai que le pouvoir du Président est grand. Le droit paternel est un mot puissant; il peut même servir de voile à un forfait; il peut aller loin... très-loin... Cependant s'il pousse mon amour aux dernières extrémités... Viens ici, Louise; mets ta main dans la mienne. (*Il lui prend la main avec vivacité.*) Puisse Dieu ne pas m'assister à mon dernier soupir, si le moment qui séparera ces deux mains, n'est pas aussi celui où sera rompu tout lien entre moi et la vie!

LOUISE.

Ah! que je souffre! Ne me regarde pas; tes lèvres tremblent; ton regard est terrible.

FERDINAND.

Non, Louise, ne tremble pas; ce n'est pas un insensé qui te parle. Dans ce moment décisif, où le cœur oppressé se fait jour avec une inconcevable

impétuosité, j'ai pris ma résolution; le ciel m'a fait cette précieuse grâce. Je t'aime, Louise... Tu seras à moi, Louise. Maintenant, je vais à mon père.

(Il veut sortir promptement, et se rencontre avec son père.)

SCÈNE VI.

Les précédens; LE PRÉSIDENT, suivi de plusieurs domestiques.

LE PRÉSIDENT, en entrant.

Il est déjà ici.

(Tous sont effrayés.)

FERDINAND, reculant de quelques pas.

Dans l'asile de l'innocence.

LE PRÉSIDENT.

Où le fils apprendra à obéir à son père.

FERDINAND.

Permettez-nous cependant...

LE PRÉSIDENT, l'interrompant, s'adresse à Miller.

Vous êtes le père?

MILLER.

Miller, organiste de la ville.

LE PRÉSIDENT, à la femme.

Vous, la mère?

FERDINAND, à Miller.

Père, éloignez votre fille, elle va se trouver mal.

LE PRÉSIDENT.

Précaution superflue ! je la ferai bien revenir. (*A Louise.*) Connaissez-vous depuis long-temps le fils du Président ?

LOUISE.

Je ne me suis jamais informée de son père. Ferdinand de Walter me recherche depuis le mois de novembre.

FERDINAND.

... Vous adore !

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous quelque promesse ?

FERDINAND.

Il y a peu d'instans, les plus solennelles, devant Dieu.

LE PRÉSIDENT, avec colère à son fils.

Cet aveu-là est déjà une preuve de ta folié. (*A Louise.*) J'attends votre réponse.

LOUISE.

Il m'a juré amour.

FERDINAND.

Et il tiendra son serment.

LE PRÉSIDENT.

Faut-il que je t'ordonne de te taire ? — Reçûtes-vous ce serment ?

LOUISE, avec tendresse.

J'en fis un pareil.

FERDINAND, d'une voix ferme.

L'engagement est pris.

LE PRÉSIDENT.

Je ferai chasser cet écho. (*A Louise, d'un ton de méchanceté.*) Mais pourtant il vous a toujours payée comptant ?

LOUISE.

Je ne comprends pas votre question.

LE PRÉSIDENT, avec un rire dédaigneux.

Ah !... Eh bien ! je veux dire seulement... chaque métier a, comme on sait, son salaire. Ainsi, j'espère que vous n'avez pas accordé vos faveurs gratuitement... Ou peut-être ne receviez-vous que des acomptes ?

FERDINAND, s'écrie comme un furieux.

Par l'enfer ! qu'est-ce que cela ?

LOUISE, au major, avec dignité et dédain.

Monsieur de Walter, maintenant vous êtes libre.

FERDINAND.

Mon père, la vertu commande le respect, même sous les haillons de la misère.

LE PRÉSIDENT, éclatant de rire.

Plaisante prétention ! le père doit respecter la coquine de son fils?

LOUISE, tombe évanouie.

Dieu du ciel et de la terre !

FERDINAND, en même temps, s'avance vers le président, met la main sur son épée, mais la laisse aussitôt retomber.

Mon père, je vous devais la vie; nous sommes quittes. (*il repousse son épée dans le fourreau.*) Voilà votre diplôme de père déchiré. Vos droits sont anéantis.

MILLER, qui jusque-là s'était tenu timidement à l'écart, s'avance vers le Président; tantôt ses dents grincent de fureur, tantôt il tremble de frayeur.

Votre excellence... l'enfant appartient au père... révérence parlant. Insulter calomnieusement une fille, c'est donner un soufflet à son père,... et un soufflet en vaut un autre,... c'est comme ça chez nous,... révérence parlant.

LA FEMME.

Secourez-nous, et sauvez-nous, mon Dieu. — A présent voilà ce vieux qui s'emporte. Tout l'orage va nous tomber sur la tête.

LE PRÉSIDENT, qui n'a pas bien entendu.

L'entremetteur se fâche aussi! — Nous parlerons tout à l'heure du métier que tu fais.

MILLER.

Révérence parlant, je m'appelle Miller, si vous voulez entendre un adagio... mais je ne me mêle pas des affaires galantes. Tant que la cour réclamera la préférence, ce commerce ne viendra pas à nous autres bourgeois,... révérence parlant.

LA FEMME.

Au nom du ciel, mon cher homme! tu perds ta femme et ta fille.

FERDINAND.

Vous jouez ici un rôle, mon père, pour lequel vous n'auriez pas, au moins, dû appeler des témoins.

MILLER, s'approchant encore plus, et prenant courage.

Entendez-vous l'allemand,... révérence parlant? — Votre excellence ordonne et commande dans le

duché ; mais ici je suis chez moi. Si jamais je vous remets une pétition, alors je serai votre dévoué serviteur ; mais un voisin malhonnête, je le jette à la porte,... révérence parlant.

LE PRÉSIDENT, pâle de colère.

Comment ? qu'est-ce que c'est ?

(Il va à lui.)

MILLER, recule doucement.

Monseigneur, c'est mon opinion, ... révérence parlant.

LE PRÉSIDENT, en fureur.

Ah ! misérable ! tu iras dire ton opinion dans la maison de force. — Allez, qu'on avertisse les gens de justice. (*Quelqu'un de sa suite s'en va, le Président se promène à grands pas et en fureur.*) Le père à la maison de force. — La mère au carcan, avec la coquine de fille. La justice me prêtera son bras. Ah ! j'aurai une terrible satisfaction pour cet affront. — Une telle race renverserait mes plans, et brouillerait le père avec le fils ! — Ah ! misérables, votre ruine assouvira ma haine ; toute la couvée, le père, la mère et la fille seront sacrifiés à l'ardeur de ma vengeance.

FERDINAND s'avance et se place au milieu d'eux avec une tranquille fermeté.

Non ! soyez sans crainte ; je suis là. (*A son père d'un ton soumis*) Point de précipitation, mon père. Si vous avez quelque soin de vous-même, point de violence. Il y a une région dans mon cœur, où le nom de père n'a jamais été entendu,... ne pénétrez pas jusque-là.

LE PRÉSIDENT.

Indigne, tais-toi. N'irrite pas davantage ma colère.

MILLER, revenant de sa profonde stupeur.

Femme, prends soin de ton enfant. Je cours vers le Duc. — Le tailleur de la cour ! c'est le ciel qui m'a inspiré cette idée ; le tailleur de la cour prend des leçons de flûte chez moi. Je ne puis manquer d'arriver jusqu'au Duc.

LE PRÉSIDENT.

Jusqu'au Duc, dis-tu ? as-tu oublié que je garde le seuil de la porte, et qu'il faut passer par-là, ou se rompre le cou. Jusqu'au Duc ? imbécile ! tente-le, et tu seras enterré tout vivant dans un cachot profond, où la nuit fait les yeux doux à l'enfer ; et tu ne retourneras jamais à la lumière, ni au monde. Secoue alors tes chaînes et dis en pleurant : ah ! c'est trop fort.

SCÈNE VII.

Les précédens, des gens de justice.

FERDINAND, court vers Louise qui tombe à demi morte dans ses bras.

Louise ! secourez-la ! secourez-la ! l'effroi la tue.

(Miller saisit sa canne ; il enfonce son chapeau sur sa tête, et se tient prêt à l'attaque. Sa femme se jette aux genoux du Président.

LE PRÉSIDENT, aux gens de justice, en montrant sa plaque et son cordon.

Au nom du Duc, prêtez main-forte. — Jeune homme, laisse cette fille... évanouie ou non, quand

une fois elle aura le collier de fer, on la fera bien revenir à coups de pierres.

LA FEMME.

Miséricorde ! votre excellence ! miséricorde ! miséricorde !

MILLER, *faisant relever sa femme.*

Mets-toi à genoux devant Dieu, vieille sotte, et non pas devant... des scélérats, — je suis déjà condamné à aller en prison.

LE PRÉSIDENT, *se mordant les lèvres.*

Tu pourrais te tromper, coquin. Il y a encore place à la potence. (*Aux gens de justice*) Faut-il vous le dire encore une fois ?

(Les gens de justice s'avancent vers Louise.)

FERDINAND *s'élance furieux et se place devant elle.*

Qui osera ? (*Il prend son épée par le fourreau et menace de frapper avec la poignée*) Le premier qui risquera de la toucher, je lui fais sauter le crâne. (*Au Président*) Épargnez-vous, mon père. Ne poussez pas les choses plus loin.

LE PRÉSIDENT, *d'un ton de menace aux gens de justice.*

Poltrons ! si vous voulez conserver votre pain, obéissez.

(Les gens de justice s'approchent de Louise.)

FERDINAND.

Par la mort et l'enfer ! je vous le dis : retirez-vous. — Encore une fois, ayez pitié de vous-même ; ne me poussez pas à bout, mon père.

LE PRÉSIDENT, avec colère.

Est-ce comme cela que vous faites votre devoir, misérables?

(Les gens de justice s'approchent davantage.)

FERDINAND.

Eh bien! puisqu'il le faut... (*il tire son épée, et en blesse quelques-uns*) La justice me le pardonnera bien.

LE PRÉSIDENT, en fureur.

Je verrai si cette épée me touchera aussi.

(Il s'avance, prend Louise, et la remet aux gens de justice.)

FERDINAND, avec un rire amer.

Mon père, mon père, vous faites ici une épigramme mordante contre la Divinité, qui s'est si fort méprise sur ses créatures qu'elle a fait, d'un excellent valet de bourreau, un mauvais ministre.

LE PRÉSIDENT, à sa suite.

Emmenez-la.

FERDINAND.

Mon père, elle figurera au carcan avec le major, fils du Président.... Persistez-vous encore?

LE PRÉSIDENT.

Le spectacle en sera plus bouffon. Allez.

FERDINAND.

Je jette mon épée d'officier sur cette jeune fille... Persistez-vous encore?

LE PRÉSIDENT.

Une épée ne convient pas à un homme qui va au carcan. — Allons, allons; vous avez entendu mes ordres.

FERDINAND arrache Louise aux gens de justice; il la tient d'un bras, et de l'autre dirige son épée sur elle.

Mon père, plutôt que de laisser déshonorer mon épouse, je lui percerai le sein... Persistez-vous encore?

LE PRÉSIDENT.

Fais-le si ton épée a le fil.

FERDINAND quitte Louise, et levant les yeux au ciel avec fureur.

Dieu tout-puissant, tu en es témoin! il n'y a pas un moyen humain que je n'aie tenté; je suis contraint d'user d'un moyen diabolique.... vous l'envoyez au carcan; alors... (*il s'approche du Président et crie à son oreille.*) alors je raconte à toute la ville, comme on devient président.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT, comme frappé de la foudre.

Qu'est-ce donc? Ferdinand!... qu'on la laisse libre.

(Il court joindre le major.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon chez le président.

LE PRÉSIDENT et LE SECRÉTAIRE WURM.
Ils entrent.

LE PRÉSIDENT.

C'est un trait infernal.

WURM.

C'est ce que je craignais, monseigneur; la contrainte aigrit les gens exaltés, et ne les convertit jamais.

LE PRÉSIDENT.

J'avais mis toute ma confiance dans ce plan de conduite. Voilà comme je raisonnais : si la fille est déshonorée, lui, comme officier, sera forcé de l'abandonner.

WURM.

Excellent, si vous aviez pu en venir jusqu'à la déshonorer.

LE PRÉSIDENT.

Et cependant.... quand j'y pense de sang-froid....

je n'aurais pas dû m'en laisser imposer; c'était une menace que jamais il n'a pu me faire sérieusement.

WURM.

Ne vous y fiez pas; la passion irritée n'est arrêtée par aucune extravagance. Vous m'avez dit que monsieur le major avait toujours secoué la tête quand vous lui parliez de votre conduite, je le crois; les principes qu'il a rapportés ici des universités ne me paraissent pas fort bons. Qu'a-t-on à faire de toutes ces rêveries fantastiques de grandeur d'âme et de noblesse personnelle, dans une cour où la grande sagesse consiste à se faire adroitement et à propos, tantôt grand, tantôt petit? Il est trop jeune, trop ardent pour prendre goût à la marche lente et tortueuse de l'intrigue : rien ne peut mettre son ambition en mouvement que ce qui est grand et aventureux.

LE PRÉSIDENT, avec distraction.

Mais en quoi ces justes observations peuvent-elles servir à notre affaire?

WURM.

Elles montrent à votre excellence où est la plaie, et peut-être quel pourrait être le remède. — Un homme de ce caractère, excusez-moi, ne devait jamais être pris pour confident, ou jamais poussé à devenir ennemi. Il abhorre le moyen par lequel vous vous êtes élevé; peut-être le devoir filial a-t-il jusqu'ici enchaîné la langue du dénonciateur. Si vous lui donnez l'occasion légitime de la délier, si, en livrant des assauts répétés à sa passion, vous lui persuadez que vous n'avez point la tendresse d'un père, alors

les patriotiques devoirs prendront le dessus ; la bizarre fantaisie de livrer une grande victime à la la justice, pourrait bien, à elle seule, avoir déjà assez d'attraits à ses yeux pour l'entraîner à perdre son père.

LE PRÉSIDENT.

Wurm, Wurm, vous me conduisez là au bord d'un précipice horrible.

WURM.

C'est pour vous en retirer, monseigneur. Oserais-je vous parler franchement?

LE PRÉSIDENT s'assied.

Comme un damné à son compagnon de damnation.

WURM.

Excusez-moi donc. —Vous avez dû, ce me semble, votre position de président à votre souplesse de courtisan : pourquoi ne l'emploîriez-vous pas dans votre rôle de père? Je me souviens avec quelle cordialité vous engageâtes jadis votre prédécesseur à cette partie de piquet, et comment vous lui fîtes si amicalement passer à boire du vin de Bourgogne, la moitié de la nuit, de cette nuit même où la grande mine devait jouer et faire sauter mon homme en l'air. Pourquoi vous montrez-vous à votre fils en ennemi? Jamais il n'aurait dû découvrir que je savais toute l'affaire de ses amours; vous auriez dû contreminer le roman du côté de la fille et conserver le cœur de votre fils; vous auriez agi comme un général prudent qui ne mène pas l'élite de l'armée à l'ennemi, avant d'avoir excité le désordre dans ses rangs.

LE PRÉSIDENT.

Comment s'y prendre?

WURM.

De la manière la plus simple; la partie n'est pas encore perdue. Oubliez un moment que vous êtes père, ne luttez point contre une passion que toute résistance augmentera, chargez-m'en, et je saurai bien y faire éclore, par sa propre chaleur, le serpent qui la dévorera.

LE PRÉSIDENT.

Je suis curieux....

WURM.

Ou je connais bien mal le thermomètre des caractères, ou monsieur le major doit être aussi terrible dans la jalousie que dans l'amour. Donnez-lui sur la fille des soupçons.... vraisemblables ou non; un grain de levain suffira pour mettre toute la masse dans une fermentation destructive.

LE PRÉSIDENT.

Mais où prendre ce grain de levain?

WURM.

C'est là le point. Avant toutes choses, monseigneur, dites-moi combien vous fait mettre sur jeu la résistance prolongée du major; quel degré d'importance vous attachez à voir finir le roman de votre fils avec cette petite bourgeoise, et à mener à conclusion le mariage avec lady Milford?

LE PRÉSIDENT.

Pouvez-vous le demander, Wurm? tout mon crédit

est en péril si cet arrangement avec milady échoue, et si je violente mon fils il y va de ma tête.

WURM, gaiement.

Maintenant faites-moi la grâce de m'entendre. Contre monsieur le major nous déploîrons la ruse; contre la fille nous appellerons tout votre pouvoir à notre aide, nous lui dicterons un billet doux adressé à une tierce personne, et nous le ferons tomber de la bonne façon aux mains du major.

LE PRÉSIDENT.

Quelle pauvre folie! comme si elle se déterminerait à écrire tout de suite sa propre sentence de mort!

WURM.

Il le faudra bien, si vous me laissez carte blanche. Je connais parfaitement son bon cœur, elle est mortellement vulnérable par deux points; nous assiégerons sa conscience sur ces deux points-là : son père et le major; nous ne mettrons pas du tout celui-ci en jeu, et nous pourrons d'autant plus facilement nous servir du musicien.

LE PRÉSIDENT.

Par exemple...

WURM.

D'après ce que votre excellence m'a dit de ce qui s'est passé dans sa maison, il n'y aura rien de plus facile que de menacer le père d'un procès criminel. La personne du favori, du garde des sceaux, est en quelque sorte une ombre de la majesté : les offenses contre lui sont des crimes contre elle. Du moins avec cet argument mal cousu, y a-t-il de quoi faire passer le pauvre diable par un trou d'aiguille.

LE PRÉSIDENT.

Cependant, l'affaire ne pourrait pas être menée sérieusement.

WURM.

Pas jusqu'au bout, certainement ; seulement assez loin pour mettre toute la famille à la gêne. Nous mettrons donc le musicien à l'ombre. Pour rendre l'embarras plus grand, on pourrait bien prendre la mère aussi. On parlera d'accusation criminelle, d'échafaud, de prison perpétuelle, et l'on fera de la lettre de la fille, l'unique condition de la mise en liberté.

LE PRÉSIDENT.

Bon, bon, je comprends.

WURM.

Elle aime son père... je puis dire jusqu'à la passion. Le danger de sa vie, de sa liberté du moins, les reproches de conscience qu'elle se fera à ce sujet, l'impossibilité de posséder le major, enfin l'égarement de sa pauvre tête, dont je me charge... Ah! cela ne peut manquer : il faut qu'elle tombe dans le piége.

LE PRÉSIDENT.

Mais mon fils n'en sera-t-il pas instruit sur-le-champ? ne deviendra-t-il pas plus furieux?

WURM.

Laissez-moi tout ce soin, monseigneur. Le père et la mère ne seront pas mis en liberté avant que j'aie tiré de toute la famille un serment formel de tenir caché tout le mystère, et de confirmer toute notre tromperie.

LE PRÉSIDENT.

Un serment! Et que vaut un serment, imbécile?

WURM.

Rien, chez nous, monseigneur; tout, chez cette espèce de gens. — Et voyez-vous de quelle admirable façon nous arrivons tous deux à notre but? La fille perd l'amour du major et sa bonne renommée de vertu; le père et la mère prendront un ton plus radouci; et de proche en proche rendus plus traitables par une aventure de cette sorte, ils trouveront que c'est une bonté de ma part de rendre à leur fille sa réputation, en lui donnant ma main.

LE PRÉSIDENT rit en secouant la tête.

Oui, je m'avoue vaincu, fripon. La trame est vraiment satanique; l'écolier a surpassé son maître. — Maintenant il s'agit de savoir à qui le billet sera adressé, avec qui nous ferons soupçonner qu'elle est en liaison?

WURM.

Nécessairement quelqu'un qui ait tout à gagner ou tout à perdre au parti que prendrait votre fils.

LE PRÉSIDENT, après un moment de réflexion.

Je ne sais que le grand maréchal.

WURM, levant les épaules.

Si j'étais Louise Miller, assurément il ne serait pas de mon goût.

LE PRÉSIDENT.

Et pourquoi pas? admirable! une garde-robe éblouissante, une atmosphère d'ambre et d'eau de mille-fleurs, pas un mot de bon sens, et les mains

pleines de ducats ; et il n'y a pas là de quoi mettre à mal la délicatesse d'une grisette ? Ah ! mon bon ami, la jalousie n'y regarde pas de si près. Je vais envoyer chercher le maréchal.

(Il sonne.)

WURM.

Pendant que votre excellence le verra, et fera expédier le mandat d'arrêt du musicien, je vais rédiger le billet doux convenu.

LE PRÉSIDENT, allant à son écritoire.

Et vous me l'apporterez à lire, dès qu'il sera écrit. (*Wurm sort ; le Président se met à écrire : un domestique entre ; le Président se lève et lui remet un papier.*) Portez sur-le-champ cet ordre d'arrestation au tribunal. — Qu'un de vous autres aille aussi prier le grand maréchal de passer chez moi.

LE DOMESTIQUE.

Son excellence vient justement d'entrer.

LE PRÉSIDENT.

Encore mieux. — Vous direz qu'on doit observer les formes avec précaution, et agir sans faire de bruit.

LE DOMESTIQUE.

Très-bien, monseigneur.

LE PRÉSIDENT.

Vous entendez ? que tout se fasse tranquillement.

LE DOMESTIQUE.

Très-bien, monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT et LE GRAND MARÉCHAL.

LE GRAND MARÉCHAL, avec l'air affairé.

Ce n'est qu'en passant, mon cher. Comment ça va-t-il? Comment vous trouvez-vous? — Ce soir le grand opéra de Didon. Le bûcher sera magnifique; toute une ville en flammes! Vous viendrez la voir brûler, n'est-ce pas?

LE PRÉSIDENT.

C'est bien assez d'avoir ma maison toute en feu et tout mon crédit prêt à sauter en l'air. Vous venez fort à propos, mon cher maréchal, pour me conseiller, pour m'aider activement dans une affaire qui doit, ou nous pousser tous les deux, ou nous jeter tout-à-fait à bas. Asseyez-vous.

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous me faites trembler, mon bon ami.

LE PRÉSIDENT.

C'est comme je le dis... Ou nous pousser, ou nous jeter tout-à-fait à bas. Vous savez mon projet sur mon fils et sur Milady; vous sentez combien il était indispensable pour rendre notre fortune un peu fixe : tout cela s'écroule, Kalb; mon Ferdinand ne veut pas.

LE GRAND MARÉCHAL.

Il ne veut pas... il ne veut pas? Et moi qui l'ai déjà dit à toute la ville! Ce mariage qui est déjà dans la bouche de tout le monde!

LE PRÉSIDENT.

Vous passerez dans toute la ville pour un étourneau : il en aime une autre.

LE GRAND MARÉCHAL.

C'est pour rire. Quel empêchement cela ferait-il ?

LE PRÉSIDENT.

Insurmontable; c'est bien la tête la plus obstinée.

LE GRAND MARÉCHAL.

Il ne peut pas être assez insensé pour repousser sa fortune. Qu'est-ce que c'est donc ?

LE PRÉSIDENT.

Demandez-lui, et vous entendrez ce qu'il vous répondra.

LE GRAND MARÉCHAL.

Mais, mon Dieu, que pourrait-il donc répondre ?

LE PRÉSIDENT.

.... Qu'il découvrira à tout l'univers les méfaits par où nous nous sommes élevés, qu'il montrera nos fausses lettres et les fausses quittances, qu'il nous livrera tous deux au glaive de la justice. Voilà ce qu'il vous répondra.

LE GRAND MARÉCHAL.

Êtes-vous fou ?

LE PRÉSIDENT.

C'est ce qu'il a répondu ; c'est ce qu'il se mettait déjà en devoir d'exécuter. J'ai à peine réussi à l'en détourner par la plus profonde soumission. — Que dites-vous de cela ?

LE GRAND MARÉCHAL, d'un air hébété.

Je demeure sous le coup.

LE PRÉSIDENT.

Cela peut aller plus loin. Je viens d'apprendre par mes espions que le grand échanson de Bock est sur le point d'épouser Milady.

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous me ferez perdre la tête. Qui, dites-vous? de Bock, dites-vous? Vous ne savez donc pas que nous sommes ennemis mortels? Et savez-vous pourquoi?

LE PRÉSIDENT.

C'est le premier mot que j'en apprends.

LE GRAND MARÉCHAL.

Mon cher, vous allez le savoir, et vous en frémirez de la tête aux pieds. — Vous souvenez-vous d'un bal à la cour.... il y a maintenant.... vingt et un ans.... vous savez bien.... où l'on dansa la première anglaise.... où le comte de Meerschaum reçut sur son domino toute cette cire qui coulait du lustre?.. Ah! mon Dieu, vous ne pouvez pas avoir oublié cela?

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce qui ne s'en souviendrait pas?

LE GRAND MARÉCHAL.

Y êtes-vous?.... La princesse Amélie, dans l'ardeur de la danse, avait perdu sa jarretière.... voilà tout le monde en mouvement, comme cela se conçoit bien. De Bock et moi.... nous étions encore gentilshommes de la chambre.... nous étions là à

nous traîner dans toute la salle pour trouver la jarretière. Enfin, je la vois... de Bock s'en aperçoit, de Bock s'élance... il me l'arrache de la main. — Je vous demande un peu ! — il la rapporte à la princesse, et me souffle ainsi un compliment flatteur. — Eh bien, qu'en pensez-vous ?

LE PRÉSIDENT.

L'impertinent !

LE GRAND MARÉCHAL.

Il me souffle le compliment. Je pensai me trouver mal. Une pareille malice ne s'est jamais vue.... Enfin, je me remets ; j'approche de son altesse, et je lui dis : « Madame, de Bock a été assez heureux pour rapporter la jarretière de votre altesse sérénissime, mais celui qui le premier a aperçu cette jarretière, sait en jouir en silence et se taire. »

LE PRÉSIDENT.

Bravo ! maréchal ! bravissimo !

LE GRAND MARÉCHAL.

...Et se taire »... Mais j'en garderai rancune à de Bock jusqu'au jugement dernier.... Flatteur vil et rampant ! — Et ce n'est pas tout... En nous jetant tous deux sur cette jarretière pour la ramasser, de Bock avait enlevé toute la poudre du côté droit de ma coiffure, et je fus abîmé pour tout le bal.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, c'est cet homme-là qui épousera la Milford, et qui deviendra le premier homme de la cour.

LE GRAND MARÉCHAL.

Mais vous m'enfoncez un poignard dans le cœur. Le premier ! le premier ! et pourquoi cela ? où en est la nécessité ?

LE PRÉSIDENT.

Parce que mon Ferdinand ne veut pas, et qu'aucun autre ne se présente.

LE GRAND MARÉCHAL.

Mais ne savez-vous donc aucun moyen d'amener le major à cela, quelque moyen.... fût-il bizarre, désespéré? Qu'y a-t-il dans le monde qui ne nous parût parfait pour renverser cet odieux de Bock ?

LE PRÉSIDENT.

Je n'en sais qu'un, et il dépend de vous.

LE GRAND MARÉCHAL.

Il dépend de moi ? qu'est-ce que c'est ?

LE PRÉSIDENT.

C'est de brouiller le major avec sa bien-aimée.

LE GRAND MARÉCHAL.

Les brouiller ? vous croyez cela ? et qu'y puis-je faire ?

LE PRÉSIDENT.

Tout est gagné, si nous lui donnons des soupçons sur cette fille.

LE GRAND MARÉCHAL.

Le soupçon qu'elle le vole, n'est-ce pas ?

LE PRÉSIDENT.

Mais non ; comment pourrait-il le croire? Non, qu'elle est en relation avec un autre.

LE GRAND MARÉCHAL.

Et cet autre ?

LE PRÉSIDENT.

Il faut que ce soit vous, baron.

LE GRAND MARÉCHAL.

Que ce soit moi ? moi ? Est-elle noble ?

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi cela ? Quelle idée ! la fille d'un musicien....

LE GRAND MARÉCHAL.

Elle est donc bourgeoise ? Cela ne peut pas s'arranger. Comment !

LE PRÉSIDENT.

Cela ne peut pas s'arranger ? quelle folie ! A qui, sous le soleil, est-il jamais venu dans l'idée de demander à un joli visage sa généalogie ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Mais pensez donc.... un homme d'honneur !.... et ma réputation à la cour ?

LE PRÉSIDENT.

C'est autre chose. Pardonnez-moi, je ne savais pas encore qu'il vous fût plus important de passer pour un homme de mœurs irréprochables, que d'avoir du crédit. Brisons là-dessus.

LE GRAND MARÉCHAL.

Soyez raisonnable, baron ; ce n'est pas cela que je veux dire.

LE PRÉSIDENT, *sèchement.*

Non, non, vous avez parfaitement raison. Je suis

aussi très-las de tout cela. Laissez aller les choses. Je souhaite beaucoup de bonheur au premier ministre de Bock. On peut vivre sans cela. Je demande ma démission au Duc.

LE GRAND MARÉCHAL.

Et moi?... vous en parlez bien à votre aise. Vous êtes un homme studieux : mais moi, mon Dieu! qu'est-ce que je serai, si son altesse ne veut plus de moi ?

LE PRÉSIDENT.

Un bon mot de la veille, une mode de l'an passé.

LE GRAND MARÉCHAL.

Je vous en conjure, mon très-cher, quittez de pareilles pensées; je ferai tout ce qu'on voudra.

LE PRÉSIDENT.

Voulez-vous prêter votre nom pour un rendez-vous que cette Miller vous donnera par un billet?

LE GRAND MARÉCHAL.

Mais certainement, je le prête.

LE PRÉSIDENT.

Et vous laisserez tomber ce billet, de façon à ce qu'il parvienne sous les yeux du major ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Par exemple, à la parade; je le laisserai tomber, sans y prendre garde, en tirant mon mouchoir.

LE PRÉSIDENT.

Et vous soutiendrez le rôle d'amant vis-à-vis du major ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Mort de ma vie ! je lui laverai la tête, et j'apprendrai à ce petit monsieur à n'être pas si friand de mon amoureuse.

LE PRÉSIDENT.

Voilà qui va parfaitement. La lettre sera écrite aujourd'hui. Vous passerez ce soir pour la prendre, et bien concerter votre rôle avec moi.

LE GRAND MARÉCHAL.

Aussitôt que j'aurai fait seize visites de la dernière importance. Ainsi, pardon si je vous quitte si vite.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT sonne.

Je compte sur votre dextérité, maréchal.

LE MARÉCHAL, revenant sur ses pas.

Ah! mon Dieu! vous me connaissez.

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT et WURM.

WURM.

Le musicien et sa femme ont été mis en prison très-heureusement et sans bruit. Votre excellence veut-elle parcourir la lettre?

LE PRÉSIDENT, après l'avoir lue.

Parfaitement, parfaitement, mon cher sociétaire. Le maréchal a mordu au projet. Avec un poison si

bien préparé, il y a de quoi donner la peste la mieux conditionnée... Allez vite faire les conditions avec le père, et alors chauffez-moi la fille.

(Ils sortent par deux portes opposées.)

SCÈNE IV.

Le logement de Miller.

LOUISE et FERDINAND.

LOUISE.

Je t'en prie, laisse-moi, je ne crois plus au bonheur. Toutes mes espérances sont évanouies.

FERDINAND.

Et les miennes sont à leur comble. Mon père est irrité, mon père dirigera contre nous toutes ses batteries, il me forcera à devenir un fils dénaturé. Je ne réponds plus de mon devoir filial. La rage et le désespoir arracheront de moi le noir secret de son crime. Le fils livrera le père aux mains du bourreau. — Le danger est extrême,... et il faut bien que le danger soit extrême pour que mon amour ose faire ce pas énorme... Écoute, Louise... Une pensée grande et démesurée comme ma passion pèse sur mon âme... Toi, l'amour et moi... y a-t-il autre chose sous la voûte céleste? Sais-tu quelque chose outre cela?

LOUISE.

Cesse, n'achève pas; je tremble de ce que tu vas dire.

FERDINAND.

Avons-nous donc quelque chose à demander au monde? Pourquoi irions-nous mendier son suffrage? pourquoi se hasarder en un lieu où l'on a tout à perdre, et rien à gagner? Tes yeux seront-ils moins enchanteurs, quand ils brilleront sur les bords du Rhin, de l'Oder, ou de la mer Baltique? Ma patrie est aux lieux, où Louise m'aimera. La trace de tes pas dans le sable d'un désert sauvage est plus pour moi que les temples dans mon pays. Nous oublierons le luxe des villes. Partout où nous serons, Louise, il y aura un soleil qui se lèvera au matin, qui se couchera au soir; et ce spectacle fera pâlir les vains efforts de l'art. Nous n'honorerons plus Dieu dans les temples, mais la nuit étendra autour de nous sa religieuse horreur; la lune avec ses changemens nous exhortera à la pénitence; et, de leur pieuse voûte, les étoiles joindront leurs prières aux nôtres. Un sourire de ma Louise, en voilà pour tout un siècle; et le songe de la vie sera fini avant que j'aie épuisé une de ses larmes.

LOUISE.

Et n'as-tu pas d'autres devoirs que ton amour?

FERDINAND, la serrant dans ses bras.

Le plus sacré, c'est ton repos.

LOUISE, d'un ton sérieux.

Alors, tais-toi, et laisse-moi. J'ai un père qui n'a d'autre bien que son unique fille; qui demain aura soixante ans; qui est livré à la vengeance du Président.

FERDINAND, l'interrompant vivement.

Il nous accompagnera. Ainsi, plus d'objections, cher amour. Je vais convertir en or ce que j'ai de précieux, j'enlève de l'argent à mon père; n'est-il pas permis de dépouiller les voleurs? Ses trésors ne sont-ils pas le prix du sang de la patrie? A une heure après minuit une voiture sera ici, vous vous y jetterez et nous fuirons.

LOUISE.

Et la malédiction de ton père nous suivra, — une malédiction, insensé! toujours exaucée, même quand elle est proférée par un meurtrier; une malédiction que la vengeance du ciel épargne même au brigand sur la roue; une malédiction qui, dans notre fuite, nous poursuivra comme un spectre impitoyable, nous chassant de rivage en rivage! Non, mon bien-aimé, si pour te conserver, un tel crime est nécessaire, j'ai encore la force de te perdre.

FERDINAND, avec un sombre murmure.

Réellement?

LOUISE.

Te perdre!.. oh! quelle horreur infinie dans cette pensée, si affreuse qu'elle déchire l'âme immortelle, et qu'elle pâlit tout à coup un visage brillant de joie! Ferdinand, te perdre!.... cependant on ne peut perdre que ce qu'on a possédé; ton cœur appartient à ton rang dans le monde, mes prétentions étaient un sacrilége, et, tremblante, j'y renonce.

FERDINAND, *détournant le visage, et les lèvres serrées.*

Tu y renonces ?

LOUISE

Non.... regarde moi, cher Walter. Pourquoi ces grincemens de dents et cette amertume? viens, laisse-moi ranimer par mon exemple ton courage expirant; laisse-moi m'élever à l'héroïsme... rendre à un père son fils égaré... renoncer à un lien qu'interdisent les usages de la société, et qui renverserait l'ordre éternel des lois communes. Je suis coupable; mon sein a nourri des vœux insensés et téméraires... mon malheur sera mon châtiment; mais laisse-moi l'illusion douce et flatteuse que je fais un sacrifice. M'envierais-tu ce plaisir? (*Ferdinand, distrait et furieux, a saisi un violon et a essayé d'en tirer quelques sons, puis il en arrache les cordes, jette le violon à terre, et part d'un éclat de rire.*) Walter ! ô Dieu du ciel ! qu'est-ce donc? prends courage ; cet instant exige de la fermeté, c'est l'instant de la séparation. Tu as un cœur, cher Walter, je le connais. Ton amour est animé comme la vie, sans bornes comme l'infini. Donne-le à une noble, à une digne femme; elle n'aura rien à envier aux plus heureuses de son sexe. (*Elle fond en larmes.*) Tu ne me reverras plus.... cette fille aux vaines illusions pleurera sa douleur dans des murs solitaires; et personne ne s'informera de ses larmes. Mon avenir est vide, est mort.... Cependant je respirerai encore le parfum des fleurs flétries du passé. (*Elle détourne le visage et lui tend une main tremblante.*) Adieu, monsieur de Walter.

FERDINAND, sortant de sa stupeur.

Je partirai, Louise; réellement ne veux-tu pas me suivre?

LOUISE s'est retirée au fond de la chambre, et s'est assise; elle se couvre le visage de ses mains.

Mon devoir est de demeurer et de souffrir.

FERDINAND.

Tu me trompes, serpent! quelque autre motif t'enchaîne ici.

LOUISE, avec le ton de la plus profonde douleur.

Arrêtez-vous à ce soupçon, il vous rendra peut-être moins malheureux.

FERDINAND.

Opposer le froid devoir à l'amour brûlant! vouloir m'éblouir de cette excuse frivole! Un autre amant t'enchaîne; et malheur sur lui et sur toi, si mes soupçons sont confirmés!

(Il sort brusquement.)

SCÈNE V.

LOUISE seule.

(Elle demeure long-temps sans parole et sans mouvement sur son siége; enfin elle se lève, s'avance, et regarde avec effroi autour d'elle.

Où peuvent rester mes parens? mon père avait promis d'être de retour dans peu de minutes, et il est absent déjà depuis cinq terribles heures. — S'il lui était arrivé quelque chose? qu'ai-je senti? pourquoi puis-je à peine respirer? (*A cet instant, Wurm entre dans la chambre, il s'arrête dans le fond sans*

être aperçu de Louise.) Ce n'est rien de réel... ce ne sont que les horribles illusions d'un cœur agité. Quand une fois notre âme est enivrée de désespoir, nos yeux prennent chaque objet pour un fantôme.

SCÈNE VI.

LOUISE et LE SECRÉTAIRE WURM.

WURM, approchant.

Bonjour, mademoiselle.

LOUISE.

Dieu ! qui parle ici ? (*Elle se retourne, aperçoit Wurm, et recule épouvantée.*) Ah ! terreur ! terreur ! mon douloureux pressentiment va se changer en une réalité plus déplorable encore. (*A Wurm, avec un regard plein de mépris.*) Vous cherchez peut-être le Président ? il n'est plus ici.

WURM.

Mademoiselle, je vous cherche.

LOUISE.

Je suis surprise que vous ne soyez pas allé me chercher sur la place du Marché.

WURM.

Pourquoi à la place du Marché ?

LOUISE.

Pour détacher votre fiancée du pilori.

WURM.

Mamselle Miller, vous avez d'injustes soupçons.

WURM.

Vous savez tout ce qui est arrivé.

LOUISE.

Mais pas ce qui arrivera encore. (*Elle se tait, et le regarde de la tête aux pieds.*) Pauvre homme! tu fais là un triste métier, où il est impossible que tu prospères. Faire des malheureux est déjà affreux; mais venir leur annoncer le malheur, est encore plus horrible: venir donner le signal à leurs sanglots; se tenir là, pendant que leur cœur sanglant palpite, percé de la flèche d'acier de la nécessité, et pendant que le chrétien doute de son Dieu... Que le ciel me préserve, quand chaque larme que tu vois couler te serait payée par une tonne d'or, de jamais être à ta place! —Que doit-il arriver encore?

WURM.

Je ne sais pas.

LOUISE.

Vous ne voulez pas le savoir. La parole recule devant le message abhorré dont vous êtes chargé; mais au milieu de ce silence funèbre un spectre se montre à moi dans vos yeux. — Que reste-t-il encore? Vous disiez que le Duc voulait faire punir le délinquant; qu'appelez-vous le délinquant?

WURM.

Ne m'en demandez pas davantage.

LOUISE.

Écoute, homme : tu as été à l'école du bourreau; sans cela, comment saurais-tu si habilement laisser tomber lentement la barre de fer sur les membres

qui se brisent, et tenir le coup de grâce suspendu, en te jouant au-dessus du cœur palpitant? Quel sort menace mon père? est-ce la mort qu'annonce ton sourire? comment puis-je démêler ce que tu caches en toi? parle, laisse tomber sur moi le fardeau qui doit m'écraser; quel sort menace mon père?

WURM.

Une instance au criminel.

LOUISE.

Qu'est-ce qu'une instance au criminel? — Je suis une fille simple et ignorante, je comprends mal tous vos affreux mots latins; — qu'appelez-vous une instance au criminel?

WURM.

Un procès où il y va de la vie ou de la mort.

LOUISE, avec fermeté.

Je vous remercie.

(Elle court dans la chambre voisine.)

WURM, interdit.

Où va-t-elle? que fait cette folle? — Diable!.. elle ne revient pas; je vais la suivre; je répondrais de sa vie.

(Il veut la suivre.)

LOUISE revient; elle a mis un mantelet sur ses épaules.

Pardonnez-moi, monsieur le secrétaire, il faut que je ferme la porte après moi.

WURM.

Et où allez-vous si vite?

LOUISE.

Chez le Duc.

(Elle veut sortir.)

WURM.

Où ? et comment ?

(Il la retient tout effrayé.)

LOUISE.

Chez le Duc, ne m'entendez-vous pas? chez ce Duc qui veut faire prononcer sur la vie ou la mort de mon père.—Non, il ne le veut pas; il laissera prononcer parce que quelques scélérats le veulent — chez ce Duc qui ne se mêlera de tout ce procès de lèse-majesté que pour y apposer sa royale signature.

WURM, éclatant de rire.

Chez le Duc?

LOUISE.

Je sais que vous pouvez en rire. Je ne rencontrerai là nulle pitié.... Dieu de miséricorde!... je n'y rencontrerai que du dédain... que du dédain pour mes sanglots. On m'a dit que les grands de la terre ne savaient pas ce que c'était que le malheur, qu'ils ne voulaient pas le savoir; je lui dirai ce que c'est que le malheur... je lui peindrai par toutes les convulsions de la mort ce que c'est que le malheur;... je ferai retentir jusqu'à la moelle de ses os, des cris déchirans qui lui apprendront ce que c'est que le malheur... Et quand cette image aura fait dresser les cheveux sur sa tête, alors j'achèverai, en criant à ses oreilles : qu'à l'heure de la mort les poumons des dieux de la terre commencent aussi à râler, et qu'au jour du jugement, les rois et les mendians seront passés au même crible.

(Elle veut sortir.)

WURM, avec une compassion perfide.

Allez, allez; vous ne pouvez rien faire de plus sage : je vous le conseille, allez; et je vous donne ma parole que le Duc vous recevra bien.

LOUISE s'arrête tout à coup.

Comment dites-vous? vous me le conseillez? (*Elle revient.*) Ah! qu'est-ce donc? il faut que ce soit quelque chose de funeste, puisque cet homme me le conseille. D'où savez-vous que le Duc me recevra bien?

WURM.

Parce qu'il ne le fera point pour rien.

LOUISE.

Comment pour rien? à quel prix pourra-t-il mettre l'humanité?

WURM.

La suppliante est assez jolie.

LOUISE demeure interdite, puis elle s'écrie :

Juste Dieu!

WURM.

Et j'espère que, pour sauver un père, vous ne trouverez pas que ce doux salaire soit exagéré.

LOUISE, marchant à grands pas, et hors d'elle-même.

Oui, oui; c'est vrai. Ils sont interdits de la vérité, vos grands de la terre; ils en sont repoussés par leurs propres vices qui se tiennent là comme des chérubins avec leur glaive. Que le Tout-puissant te secoure, mon père! ta fille peut bien mourir pour toi, mais non pas commettre un péché.

WURM.

Cela pourra paraître bien étrange à ce pauvre homme abandonné. « Ma Louise, me disait-il, est cause de ma perte, ma Louise me sauvera. » Je cours lui porter votre réponse.

(Il fait mine de s'en aller.)

LOUISE, courant après lui, le retient.

Demeurez, demeurez; patience! Quelle hâte dans ce Satan, dès qu'il s'agit d'aller mettre quelqu'un au désespoir!... Je l'ai perdu, je dois le sauver. Parlez-moi, conseillez-moi; que puis-je faire? que dois-je faire?

WURM.

Il n'y a qu'un moyen.

LOUISE.

Et ce seul moyen?

WURM.

Et votre père le désire.

LOUISE.

Mon père aussi? quel est ce moyen?

WURM.

Il vous est facile.

LOUISE.

Je ne sais rien de difficile, que la honte.

WURM.

Si vous vouliez dégager entièrement le major?...

LOUISE.

...De son amour? est-ce une raillerie? me présenter comme une résolution à prendre, ce que j'ai été forcée de faire!

WURM.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mademoiselle; il faut que le major vous abandonne de lui-même et volontairement.

LOUISE.

Il ne le fera pas.

WURM.

Cela vous semble ainsi; aurait-on recours à vous, si vous seule n'aviez pas entre les mains le moyen de réussir?

LOUISE.

Je ne puis le forcer à me haïr.

WURM.

Nous essaierons; asseyez-vous.

LOUISE, interdite.

Homme, quel projet couves-tu?

WURM.

Écrivez, voilà des plumes, du papier et de l'encre.

LOUISE, s'assied dans la plus extrême inquiétude.

Que dois-je écrire? à qui dois-je écrire?

WURM.

Au bourreau de votre père.

LOUISE.

Ah! que tu t'entends bien à mettre une âme à la torture.

(Elle prend la plume.)

WURM, dictant.

« Monseigneur, » (*Louise écrit d'une main tremblante.*) « Déjà trois insupportables jours se sont

» passés... se sont passés, et nous ne nous sommes » pas vus. »

LOUISE, étonnée, posant sa plume.

A qui cette lettre?

WURM.

Au bourreau de votre père.

LOUISE.

O mon Dieu!

WURM.

« Prenez-vous-en au major... au major... qui tout » le jour me surveille avec des yeux d'argus. »

LOUISE, se lève.

Scélératesse telle qu'on n'en vit jamais une pareille! A qui cette lettre?

WURM.

Au bourreau de votre père.

LOUISE, se tordant les mains de désespoir.

Non, non, non! c'est une tyrannie. O mon Dieu, punis l'homme selon sa nature, quand il t'irrite; mais pourquoi me placer entre ces deux épouvantes? pourquoi me ballotter entre la mort et la honte? pourquoi livrer mon cœur aux morsures de ce vampire? — Faites ce que vous voudrez, je n'écrirai jamais cela.

WURM, prenant son chapeau.

Comme vous voudrez, mademoiselle; c'est tout-à-fait à votre volonté.

LOUISE.

A ma volonté, dites-vous? à ma volonté? ah! bar-

bare... suspends un infortuné au-dessus des abîmes de l'enfer, en exigeant de lui quelque chose; et puis demande-lui, si cela dépend de sa volonté? Ah! tu le sais trop bien que notre cœur obéit à des impulsions naturelles, comme s'il était invinciblement enchaîné. — Au reste tout m'est indifférent. Dictez ce que vous voudrez; je ne réfléchis plus; je cède aux ruses de l'enfer.

(Elle se rassied.)

WURM.

« Qui tout le jour me surveille comme un argus... » Avez-vous mis ?

LOUISE.

Allez, allez.

WURM.

« Nous avons eu hier la visite du Président. C'était une chose bouffonne que de voir ce bon major s'émouvoir pour défendre mon honneur. »

LOUISE.

C'est bien, bien! superbe! continuez.

WURM.

« Je pris le parti de me trouver mal..... de me trouver mal,... pour ne pas éclater de rire. »

LOUISE.

O ciel!

WURM.

« Mais ces déguisemens commencent à me devenir insupportables... insupportables... Si je pouvais seulement méchapper? »

LOUISE s'arrête, se lève, fait quelque pas, la tête baissée et les yeux fixés en terre ; puis elle se rasseoit, et continue à écrire.

.... « M'échapper..... »

WURM.

« Il est demain de service.... épiez le moment où il me quittera, et venez à l'endroit que vous savez,.. » avez-vous mis : « que vous savez ? »

LOUISE.

J'ai tout mis.

WURM.

« Dans l'endroit que vous savez, retrouver votre tendre... Louise. »

LOUISE.

Il ne manque plus que l'adresse.

WURM.

« A Monsieur le grand maréchal de Kalb. »

LOUISE.

Éternelle Providence ! un nom aussi étranger à mon oreille que ces lignes sont étrangères à mon cœur ! (*Elle se lève et fixe long-temps ses yeux en silence sur la lettre, enfin elle la remet au secrétaire, et reprend d'une voie épuisée et mourante.*) Tenez, monsieur, vous avez à présent en votre main, ma bonne renommée.—Ferdinand ! — Vous tenez tout le bonheur de ma vie : il ne me reste plus rien.

WURM.

Mais non ; ne vous désespérez pas... j'ai pour vous une pitié sincère... peut-être !.. qui sait?.. je pourrais bien passer par-dessus de certaines choses... Vraiment... parbleu ! j'ai pour vous une pitié sincère.

LOUISE, lançant sur lui un regard pénétrant.

N'achevez pas, monsieur, vous êtes sur le point de souhaiter quelque chose d'affreux pour vous.

WURM lui prend la main et veut la baiser.

Serait-ce par hasard cette jolie main? est-ce cela qui est affreux, mademoiselle?

LOUISE, avec fierté.

Oui, car je t'étranglerais dans la nuit des noces, et je me placerais ensuite avec délice sur la roue. (*Elle veut sortir, mais revient aussitôt.*) Avons-nous fini, monsieur? la colombe peut-elle s'envoler?

WURM.

Encore une bagatelle, mademoiselle : vous allez me promettre, ici, par un serment sacré, que vous reconnaîtrez avoir écrit cette lettre librement.

LOUISE.

O mon Dieu! mon Dieu! et c'est ton nom qui sert à sceller l'œuvre de l'enfer!

(Wurm l'emmène.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon chez le Président.

FERDINAND DE WALTER, une lettre ouverte à la main, se précipite dans le salon. UN VALET DE CHAMBRE entre par une autre porte.

FERDINAND.

Le maréchal n'est pas venu ici?

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur le major, monsieur le Président vous demande.

FERDINAND.

Au diable! Je demande si le maréchal n'est pas venu ici?

LE VALET DE CHAMBRE.

Son excellence est là-haut, à la table de Pharaon.

FERDINAND.

Par l'enfer! il faut que son excellence descende ici.

(Le valet de chambre s'en va.)

SCÈNE II.

FERDINAND seul.

(Il parcourt la lettre, tantôt immobile d'étonnement, tantôt se promenant avec fureur.)

Ce n'est pas possible, pas possible! Cette forme céleste ne peut cacher un cœur si infernal... et pourtant, pourtant, quand tous les anges descendraient pour être caution de son innocence... quand le ciel et la terre, quand les créatures et leur créateur s'uniraient pour être caution de son innocence..... C'est son écriture!.... Trahison inouïe, monstrueuse, telle que la race humaine n'en a encore vu aucune!... C'était donc pour cela qu'on résistait si opiniâtrément au projet de fuir, c'était pour cela!....O mon Dieu! maintenant je m'éveille, maintenant tout s'explique. C'était pour cela qu'on renonçait avec tant d'héroïsme à toute prétention sur mon amour; et ainsi, ainsi on m'aurait trompé sous ce masque sublime! (*Il se promène à grands pas avec agitation, puis s'arrête tout pensif.*) Pénétrer si avant dans mon cœur! Répondre à chacune de mes sensations impétueuses, à chacune de mes impressions secrètes et timides, à chacune de mes brûlantes agitations... saisir dans sa délicatesse indéfinissable chaque vibration harmonieuse de mon âme... me calculer à une larme près... me suivre sur le sommet le plus escarpé de la passion, et se retrouver encore avec moi sur le bord de chaque abîme... O mon Dieu, mon Dieu! et tout cela ne serait rien que grimace?... grimace?... Oh! si le

mensonge peut avoir une couleur si séduisante, comment s'est-il fait qu'aucun démon n'ait pas encore pu s'introduire dans le royaume des cieux? —Quand je lui disais les dangers qui menaçaient notre amour, avec quelle apparence persuasive pâlissait la perfide! avec quelle dignité imposante elle terrassait les insolens outrages de mon père! et dans cet instant même cette femme se sentait coupable!... Comment! n'a-t-elle pas même subi la dernière épreuve de la vérité? L'hypocrite ne s'est-elle pas évanouie? Quel sera désormais votre langage, sentimens du cœur, puisque les coquettes tombent sans connaissance? Comment pourras-tu te justifier, sincère innocence, puisque les catins savent tomber sans connaissance?—Elle sait comme elle disposait de moi; elle a vu tout mon cœur. Au feu de nos premiers baisers, mon âme se laissa lire dans mes yeux et dans la rougeur de mon front... Et elle ne sentait rien! elle ne sentait peut-être que le triomphe de son art. Dans mon heureux délire, je croyais posséder en elle le ciel même; mes désirs les plus impétueux se taisaient; aucune pensée n'entrait en mon esprit que l'éternité et elle... Mon Dieu! et elle ne sentait rien! elle ne sentait rien que le succès de ses ruses, rien que le pouvoir de ses charmes.... mort et vengeance!... rien, si non que j'étais trompé!

SCÈNE III.

LE GRAND MARÉCHAL et FERDINAND.

LE GRAND MARÉCHAL, arrivant sur la pointe du pied.

Vous avez témoigné le désir de me voir, mon cher.

FERDINAND, à part, entre ses dents.

.... De rompre le cou à un misérable. (*Haut*). Maréchal, cette lettre est tombée de votre poche à la parade, et c'est moi (*avec un sourire amer*) qui par bonheur l'ai ramassée.

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous?

FERDINAND.

Par un hasard plaisant. Que dites-vous de ce tour de la Providence?

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous voyez, Baron, si j'en suis troublé.

FERDINAND.

Lisez, lisez. (*Il s'éloigne de lui.*) Je m'entends mal au métier d'amant; je ferai peut-être mieux celui d'entremetteur.

(Pendant que le Maréchal lit, il va prendre à la muraille deux pistolets.)

LE GRAND MARÉCHAL jette la lettre sur la table, et veut s'en aller.

Diable!

FERDINAND le prend par le bras et le ramène.

Patience, cher maréchal! la nouvelle m'a paru

vous être agréable. Je veux avoir ma récompense pour la trouvaille.

(Il lui montre les pistolets.)

LE GRAND MARÉCHAL recule, effrayé.

Soyez donc raisonnable, mon cher.

FERDINAND, d'une voix forte et terrible.

J'ai plus de raison qu'il ne faut pour envoyer, dans l'autre monde, un misérable tel que toi. (*Il lui présente un pistolet et tire ensuite son mouchoir.*) Prenez! tenez le bout de ce mouchoir. Il me vient de la belle.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tenir le bout de ce mouchoir! Êtes-vous fou? à quoi pensez-vous?

FERDINAND.

Prends le bout de ce mouchoir, te dis-je, autrement tu manquerais ton coup, poltron... Comment, tu trembles, poltron?... ne devrais-tu pas remercier le ciel, poltron, de ce que pour la première fois, tu auras quelque chose dans la tête? (*Le maréchal veut s'enfuir.*) Doucement, ce sera comme je l'ai dit.

(Il le retient et va fermer la porte.)

LE GRAND MARÉCHAL.

Dans ce salon, Baron?

FERDINAND.

Comme si cela valait la peine d'aller faire une promenade avec toi sur le rempart? Cela vaut d'autant mieux, que cela fera plus de bruit; c'est la première fois que tu en auras fait dans le monde. — Tire.

LE GRAND MARÉCHAL, s'essuyant le front.

Voulez-vous donc risquer une vie si précieuse? Un jeune homme qui donne de si belles espérances!

FERDINAND.

Tire, te dis-je, je n'ai rien à faire dans ce monde.

LE GRAND MARÉCHAL.

Si fait moi, mon très-cher.

FERDINAND.

Toi, mon camarade? Toi? et quelle affaire? d'être la mouche du coche, sur un théâtre où ne figure pas un homme? De te faire sept fois alternativement grand ou petit en une minute, comme le papillon cloué par une épingle; de tenir registre de la garde-robe de ton maître; et d'être le boute-en-train de son esprit? C'est bon. Je veux t'emmener avec moi comme une bête curieuse; tu seras là-bas comme un singe savant; tu danseras au chant des damnés; on te fera porter et rapporter, et avec toutes les gentillesses de cour, tu amuseras les peines éternelles.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tout ce que vous voudrez, monsieur, et comme vous le voudrez... mais pas de pistolets!

FERDINAND.

Comme le voilà, cet enfant des hommes! Ne fait-il pas honte au sixième jour de la création? Comme si quelque faussaire avait contrefait une créature du Tout-Puissant? Mais par malheur, par grand malheur, il a économisé, sur l'once de cervelle qu'il a mise dans ce pauvre crâne; avec cette once de cer-

velle, il aurait presqu'élevé un magot à la dignité d'homme ; et au lieu de cela il a fait une insulte à la raison... Et c'est avec lui qu'elle a partagé son cœur! ah! cela est monstrueux, cela est inexcusable! — Un drôle plus fait pour dégoûter du vice que pour y entraîner!

LE GRAND MARÉCHAL.

Dieu soit loué! il commence à faire de l'esprit.

FERDINAND.

Je veux le laisser vivre. Cette tolérance qui épargne le vermisseau doit lui profiter aussi. On le rencontrera; on haussera les épaules; on admirera peut-être la sage économie de la Providence, qui trouve encore moyen de nourrir des créatures dans le fumier et dans l'ordure; qui apprête un festin pour les corbeaux aux fourches patibulaires, et pour les courtisans dans les déjections des rois... Enfin on s'étonnera de cette merveilleuse habileté du créateur qui a placé dans le monde moral aussi, des serpens et des scorpions pour servir d'écoulement au poison... Mais (*sa rage recommence*), que l'insecte rampant ne s'attache point à ma fleur chérie, ou (*il saisit le maréchal et le secoue avec violence*), je l'écraserai mille fois.

LE GRAND MARÉCHAL, à part, et respirant à peine.

Ah! mon Dieu! si je pouvais être loin d'ici? quand ce serait à Bicêtre près Paris? Mais surtout pas ici!

FERDINAND.

Misérable! Si tu as souillé sa pureté... misérable! si tu as régné, lorsque, moi, j'adorais... (*avec fu-*

reur), si tu as mené la débauche au temple où je voyais la Divinité?... (*Il se tait, puis reprend d'une voix terrible.*) Il vaudrait mieux pour toi, misérable, te réfugier dans l'enfer, que de te rencontrer dans le ciel avec ma colère! Jusqu'où en es-tu venu avec elle? Réponds.

LE GRAND MARÉCHAL.

Laissez-moi un peu; je vous dirai tout.

FERDINAND.

Ah! même la galanterie doit être plus délicieuse avec elle, que la plus céleste exaltation avec une autre. A-t-elle bien pu se corrompre? a-t-elle bien pu dégrader la dignité de son âme? a-t-elle bien pu sacrifier la vertu à de honteuses jouissances? (*Au maréchal en appuyant le pistolet sur sa poitrine.*) Jusqu'où en es-tu venu avec elle? Réponds, ou tu es mort.

LE GRAND MARÉCHAL.

Il n'y a rien... il n'y a rien du tout. Ayez seulement une minute de patience... On vous trompe.

FERDINAND.

Et tu oses me le rappeler, scélérat! jusqu'où en es-tu venu avec elle? Tu es mort, si tu ne réponds.

LE GRAND MARÉCHAL.

Mon Dieu! mon Dieu! je vous le dis... Écoutez-moi seulement...Quand un père... un père tendre...

FERDINAND, en fureur.

... A vendu sa fille? Et jusqu'où en es-tu venu avec elle? Réponds, ou je te tue.

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous êtes fou. Vous ne m'écoutez pas, je ne l'ai jamais vue, je ne la connais pas, je n'en ai pas la moindre connaissance.

FERDINAND recule, interdit.

Tu ne l'as jamais vue? tu ne la connais pas? Tu as perdu cette malheureuse fille, et tu la renies trois fois en une minute. Va-t'en, misérable, drôle! (*Il le pousse avec la crosse du pistolet, et le chasse du salon.*) La poudre n'a pas été inventée pour tes pareils.

SCÈNE IV.

FERDINAND, après un long silence, durant lequel ses traits prennent une expression terrible.

Perdu! oui, malheureuse!... oui, je le suis; tu l'es aussi. Oui, grand Dieu! si je suis perdu, tu es perdue aussi. Juge de l'univers, ne me la redemande pas. Cette fille est à moi. Pour elle, j'avais laissé tout ton univers; j'avais renoncé à tout le reste de ta magnifique création. Laisse-la moi, juge de l'univers. Des millions d'âmes soupirent pour toi, tourne de ce côté un regard de miséricorde; laisse-moi celle-là seule, juge de l'univers! (*Il joint les mains d'une manière convulsive.*) Toi, Créateur, qui es si riche, si puissant, peux-tu m'envier une seule âme, qui même est devenue la plus misérable de ta création? Cette fille est à moi; j'ai été autrefois son dieu, maintenant je suis son mauvais ange. *Son regard devient fixe.*) Une éternité passée avec

elle sur la roue des damnés... mes yeux fixés sur ses yeux... les cheveux se dressant sur nos têtes... nos sourds gémissemens mêlés en un seul soupir... et moi, lui redemandant ma tendresse, et moi, lui répétant ses sermens... Dieu ! Dieu ! ce serait une union affreuse, mais éternelle.

(*Il veut sortir, il rencontre le Président.*)

SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT et FERDINAND.

FERDINAND *recule.*

Ah !... mon père !

LE PRÉSIDENT.

Nous nous rencontrons fort à propos, mon fils. J'ai quelque chose de fort agréable à t'annoncer, mon cher fils, et qui très-sûrement te surprendra. Nous assiérons-nous ?

FERDINAND, *après l'avoir regardé fixement.*

Mon père ! (*Il s'approche de lui, et lui prend la main avec une grande émotion.*) Mon père ! (*Il lui baise la main, et se jette à ses pieds.*) O mon père !

LE PRÉSIDENT.

Qu'as-tu, mon fils ? Ta main est brûlante ; tu es tremblant ?

FERDINAND, *avec une sensibilité ardente et impétueuse.*

Pardon de mon ingratitude, mon père ! Je suis un réprouvé ; j'ai méconnu votre bonté ; vous avez été si paternel pour moi ! Oh ! vous avez un esprit

plein de sagesse.... maintenant il est trop tard.... Pardon !.... pardon !.... votre bénédiction, mon père !

LE PRÉSIDENT, affectant un air de simplicité.

Lève-toi, mon fils. Prends garde, tu me parles par énigmes.

FERDINAND.

Cette Miller, mon père !... Ah ! vous connaissez bien les hommes ! — Votre colère était si juste, si noble, si paternelle, si tendre. Votre affection ne s'était méprise que sur le moyen.—Cette Miller...

LE PRÉSIDENT.

Ne me fais pas de reproches, mon fils, je maudis ma dureté : je suis venu t'en demander pardon.

FERDINAND.

M'en demander pardon ? malédiction sur moi ! — Votre improbation était sagesse ; votre dureté était une bonté céleste... Cette Miller, mon père...

LE PRÉSIDENT.

C'est une noble, une aimable fille ! Je rétracte des soupçons hasardés, elle a gagné mon estime.

FERDINAND, tout agité.

Quoi ! vous aussi ? vous aussi, mon père ? N'est-il pas vrai, mon père, que c'est une innocente créature ? N'est-il pas bien naturel de l'aimer ?

LE PRÉSIDENT.

Dis que ce serait un crime de ne point l'aimer.

FERDINAND.

C'est inouï, prodigieux ! vous qui lisez cependant

si bien dans les cœurs, vous qui la regardiez avec les yeux de la haine!...O hypocrisie sans exemple!— Cette Miller, mon père...

LE PRÉSIDENT.

Elle est digne de devenir ma fille. Sa vertu lui tiendra lieu d'ancêtres; sa beauté lui tiendra lieu d'argent. Mes principes cèdent à ton amour. Qu'elle soit à toi.

FERDINAND, se précipitant hors du salon avec désespoir.

Cela me manquait encore!... Adieu, mon père.

LE PRÉSIDENT le suit.

Arrête, arrête! Où cours-tu?

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Un salon magnifique chez Milady.

MILADY et SOPHIE. Elles entrent.

MILADY.

Tu l'as donc vue? Viendra-t-elle?

SOPHIE.

A l'instant même. Elle s'habille, et va arriver aussitôt.

MILADY.

Ne me dis rien d'elle; tais-toi. — Je tremble comme une criminelle de voir cette heureuse personne, dont le cœur est dans une si déplorable har-

monie avec le mien. — Et comment a-t-elle reçu cette invitation ?

SOPHIE.

Elle a d'abord paru troublée ; elle est devenue pensive ; elle me regardait avec de grands yeux, et se taisait. Je m'apprêtais déjà à recevoir ses excuses, lorsqu'avec un regard qui m'a pénétrée, elle m'a répondu : « Votre maîtresse m'ordonne aujourd'hui ce que je comptais implorer demain. »

MILADY, fort inquiète.

Laisse-moi, Sophie. Plains-moi, si c'est une femme vulgaire, je dois rougir ; si elle est quelque chose de plus, je suis au désespoir.

SOPHIE.

Mais, Milady.... ce n'est pas là une disposition d'esprit à recevoir une rivale : souvenez-vous de ce que vous êtes. Appelez à votre aide votre naissance, votre rang, votre pouvoir. Il faut que l'orgueil du cœur relève encore l'orgueilleuse pompe qui vous environne.

MILADY, avec distraction.

Qu'est-ce que c'est que le bavardage de cette folle?

SOPHIE.

Ou bien, était-ce la peine de vous couvrir des plus beaux diamans, de vous habiller des plus riches parures, de remplir vos antichambres de pages et d'heiduques, et de recevoir cette petite bourgeoise dans le grand salon de votre palais ?

MILADY, allant et venant, d'un ton d'amertume.

Cela est déplaisant! insupportable! Les femmes

ont des yeux de lynx pour apercevoir les faiblesses des femmes... Mais combien il faut que je sois déjà déchue, profondément déchue, pour être pénétrée par une telle créature !

UN DOMESTIQUE entre.

Mademoiselle Miller...

MILADY, à Sophie.

Va-t'en. Allons, laisse-moi. (*D'un ton menaçant à Sophie, qui hésite.*) Va-t'en, je te l'ordonne. (*Sophie sort. Milady fait quelques pas dans la chambre.*) Bien, bien ! il faut que je m'anime un peu... Je me sens comme je veux être. (*Au domestique.*) Faites entrer cette demoiselle.

(Le domestique se retire. Milady se jette sur un sofa et prend une attitude pleine de noblesse et d'abandon.)

SCÈNE VII.

LOUISE MILLER entre tremblante, et se tient fort éloignée de Milady. MILADY reste assise et le dos tourné; mais elle examine attentivement, pendant un moment, Louise, dont une glace lui répète l'image. — Après un assez long silence, Louise prend la parole.

LOUISE.

Madame, je me rends à vos ordres.

MILADY se retourne vers Louise, la salue d'un mouvement de tête d'un air froid et hautain.

Ah ! c'est vous ? vous êtes sans doute cette demoi-

selle qui... une certaine... comment vous appelez-vous donc?

LOUISE, un peu offensée.

Mon père se nomme Miller, et c'est madame qui a envoyé chercher sa fille.

MILADY.

Bien, bien; je me souviens : cette pauvre fille du musicien dont il a été question dernièrement! (*Silence. A part.*) Une figure intéressante, mais point de beauté. (*A Louise.*) Approchez, mon enfant. (*Encore à part.*) Des yeux qui ont pleuré; j'aime beaucoup ces yeux-là. (*A Louise.*) Approchez donc, plus près; ma chère enfant, je crois que je te fais peur.

LOUISE, avec noblesse et fermeté.

Non, Milady; je ne m'en rapporte pas au jugement du vulgaire.

MILADY.

(*A part.*) Mais voyez donc!... ce ton décidé, elle l'a pris de lui. (*A Louise.*) On vous a recommandée à moi, mademoiselle; on m'a dit que vous aviez de l'instruction et du savoir-vivre... Hé bien, je le crois; pour rien dans le monde je ne voudrais donner un démenti à un si ardent protecteur.

LOUISE.

Je ne connais personne, Milady, qui se soit donné la peine de me chercher une protectrice.

MILADY, embarrassée.

.... La peine? serait-ce à cause de la cliente ou de la protectrice?

LOUISE.

Ceci est au-dessus de ma portée, madame.

MILADY.

Il y a là plus de ruse que cette physionomie ouverte ne semble en annoncer.—Vous vous appelez donc Louise? et peut-on vous demander quel est votre âge?

LOUISE.

Seize ans passés.

MILADY, se levant avec vivacité.

Voilà qui est clair... Seize ans... les premières palpitations de l'amour... les premiers sons argentins d'une lyre toute nouvelle... quoi de plus séduisant? — Assieds-toi, je serai bonne pour toi, ma chère fille. — Et lui aussi aimait pour la première fois... est-il étonnant que les rayons de l'aurore se confondent? (*Avec amitié et lui prenant la main.*) Il est bien entendu, ma chère, que je ferai ta fortune... Ce n'est rien, rien qu'une rêverie douce et fugitive. (*Elle lui frappe doucement sur la joue.*) Ma Sophie se marie, tu auras sa place... Seize ans, cela ne peut pas durer.

LOUISE, lui baise respectueusement la main.

Je vous remercie de votre bonté, Milady, comme si je pouvais l'accepter.

MILADY, d'un ton d'impatience.

Voyez donc la grande dame!.. les filles de votre classe ne sont-elles pas trop heureuses de trouver une condition? où voulez-vous donc monter, petite précieuse? vos doigts sont-ils trop délicats pour tra-

vailler? est-ce votre petite mine qui vous donne tant de présomption?

LOUISE.

Mon visage comme ma naissance ne viennent pas de moi, madame.

MILADY.

Ou bien croyez-vous que cette gentillesse durera toujours? Pauvre créature, celui qui t'a mis cela en tête, quel qu'il puisse être, s'est moqué de toi et de lui-même. La couleur de tes joues n'est pas peinte sur émail; ce que ton miroir te donne pour quelque chose de solide et de durable, n'est couvert que d'une mince feuille d'or, et tôt ou tard cette surface disparaîtra sous la main de ton adorateur; que faire alors?

LOUISE.

Plaindre l'adorateur qui n'avait acheté un diamant que parce qu'il le croyait monté en or.

MILADY, continuant sans avoir fait semblant d'entendre.

Les filles de votre âge ont toujours deux miroirs, le vrai, et puis les yeux de leur admirateur : les douces flatteries de l'un consolent de la rude franchise de l'autre; celui-là dénonce les fâcheuses traces de la petite vérole; bien au contraire, répond celui-ci, les grâces se jouent dans ces charmantes fossettes; et vous, bonnes filles, vous ne croyez l'un que lorsqu'il répète ce que l'autre a dit, et vous courez de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin vous ayez confondu les deux témoignages en un seul.... Pourquoi me regardez-vous ainsi?

LOUISE.

Pardonnez-moi, madame, j'étais tentée de pleurer sur ces pierreries magnifiques et éblouissantes qui sont là, ne se doutant pas que leur maîtresse prêche contre la vanité.

MILADY, rougissant.

Pas tant de liberté, je n'aime pas les digressions. —Si ce ne sont pas les espérances fondées sur votre beauté qui vous arrêtent, quel motif au monde peut vous empêcher de choisir une situation qui est la seule où vous puissiez vous former au monde et aux bonnes façons, la seule où vous puissiez vous défaire de vos préjugés bourgeois?

LOUISE.

Et aussi de mon innocence bourgeoise, Milady.

MILADY.

Objection ridicule! le roué le plus déhonté n'a pas la hardiesse de nous faire une proposition honteuse, à moins que nous ne l'ayons encouragé. Montrez-vous telle que vous êtes, ayez de l'honneur et de la dignité, et je garantis votre vertu au-dessus de toutes les épreuves.

LOUISE.

Permettez-moi, madame, d'oser en douter. Les palais de certaines dames sont souvent l'asile des plaisirs les plus licencieux. Qui pourrait croire à la vertu héroïque de la fille d'un pauvre musicien, à cette vertu héroïque qui se jetterait au milieu de la contagion, et qui pourtant aurait horreur de son poison? Qui pourrait s'imaginer que lady Milford nour-

rit sans cesse un ver rongeur de sa conscience, qu'elle prodigue l'or pour se procurer l'avantage d'avoir à rougir à chaque instant?.. Je suis franche, madame... mon aspect vous serait-il agréable quand vous partiriez pour quelque divertissement? pourriez-vous le supporter quand vous en seriez de retour?.. Oh! il vaut mieux, bien mieux que de vastes contrées nous séparent, que les mers coulent entre nous. Ayez de la prévoyance, Milady; des heures de réflexion, des instans de lassitude peuvent vous arriver... les serpens du repentir peuvent assiéger votre cœur, et alors... quel supplice pour vous, de lire dans les traits de votre servante cette tranquille sérénité, récompense accordée à l'innocence et à la pureté du cœur! (*Elle recule d'un pas.*) Encore une fois, Milady, je vous demande pardon.

MILADY, dans une grande agitation, et marchant çà et là.

Il est insupportable qu'elle me parle ainsi, insupportable qu'elle ait raison... (*Elle s'approche de Louise, et la regarde fixement.*) Ma fille, tu ne réussiras pas à me tromper, des opinions ne s'expriment pas avec tant de chaleur : derrière ces maximes se cache quelque intérêt bien passionné, qui te fait voir mon service avec horreur, qui anime ainsi ton langage... et cet intérêt (*avec menace*) je le découvrirai.

LOUISE, avec franchise et noblesse.

Et quand vous le découvririez, et quand d'un pied dédaigneux vous exciteriez le vermisseau meurtri, le créateur ne lui a-t-il pas donné un aiguillon pour se défendre contre l'insulte?.. Je ne crains pas

votre vengeance, Milady; le condamné placé sur un échafaud infâme sourirait à la ruine du monde : ma misère est montée à ce point que l'imprudence de mon langage ne peut pas même l'accroître. (*Après un silence et avec gravité.*) Vous voulez me tirer de la poussière de mon état : je ne veux point analyser cette faveur suspecte, je demanderai seulement ce qui a pu porter Milady à me croire assez folle pour rougir de mon état; ce qui a pu l'autoriser à se porter pour la providence de ma fortune, avant de savoir si je voulais recevoir ma fortune de ses mains? J'avais déchiré tous mes titres éternels aux joies de ce monde; j'avais pardonné au sort sa légèreté; pourquoi me rappeler à des idées de bonheur? Si la divinité elle-même a caché ses rayons aux yeux des créatures, si elle n'a pas permis même aux sublimes séraphins de jeter un regard en arrière, hors des ténèbres où elle les a placés, pourquoi la créature humaine est-elle donc si barbarement compatissante? comment se fait-il, Milady, qu'au milieu de votre bruyante prospérité, vous sentiez le besoin d'exciter l'étonnement et l'envie du malheureux? son désespoir est-il donc nécessaire à vos folies?.. Ah! ne m'enviez pas un aveuglement qui seul peut me réconcilier avec mon cruel sort; comprenez que l'insecte se trouve heureux dans sa goutte de rosée, qu'elle est pour lui tout un hémisphère où il vit gai et content, jusqu'à ce qu'on soit venu lui parler du vaste océan où se jouent les flottes et les baleines. —Mais vous voulez me savoir heureuse? — (*Après un moment de silence, elle se rapproche de Milady et lui demande tout à coup:*) Êtes-vous heureuse, Milady?

(*Milady interdite s'éloigne rapidement, Louise la suit, et plaçant la main sur son cœur :*) Ce cœur participe-t-il aussi aux riantes apparences de votre situation ? Et si nous avions en ce moment à échanger cœur contre cœur, destinée contre destinée... et si moi, avec l'innocence d'un enfant, je m'adressais à votre conscience... si je vous interrogeais comme une mère... me conseilleriez-vous bien de faire cet échange ?

MILADY, très-émue, se jette sur le sofa.

C'est inouï ! inconcevable ! non, ma fille, non, cette grandeur, tu ne l'as pas apportée au monde ; et elle a un caractère de jeunesse qui ne vient pas de ton père. Ne mens pas ; c'est un autre qui te l'enseigne.

LOUISE, fixant sur elle les yeux avec finesse.

Je m'étonnerais, Milady, que la pensée de celui qui me l'enseigne vous vînt à présent pour la première fois ; et cependant, vous aviez déjà tantôt trouvé une condition pour moi !

MILADY, se levant tout à coup.

Cela ne peut se supporter. — Oui, car je ne puis rien te cacher, je le connais, je sais tout, j'en sais plus que je n'en voudrais savoir.... (*Elle s'arrête tout à coup, puis avec une vivacité qui s'accroît jusqu'à l'égarement :*) Mais ose, malheureuse, ose désormais l'aimer, ose être aimée de lui... que dis-je ? ose penser à lui ou être une de ses pensées, ...je suis puissante.... entends-tu, malheureuse ?.... je suis terrible... aussi vrai comme il y a un Dieu, tu es perdue !

LOUISE, avec fermeté.

Sans ressource, Milady, dès que vous l'aurez contraint à vous aimer.

MILADY.

Je te comprends... il ne m'aimera pas ! Eh bien, je veux triompher de ce honteux amour, et écraser le tien... je jetterai entre vous des montagnes et des abîmes; comme une furie, je pénétrerai dans votre paradis; mon nom, tel qu'un fantôme menaçant, viendra repousser ta bouche de la sienne et vous ravir vos baisers; ta jeune et florissante beauté se flétrira dans ses bras, et il n'y trouvera plus qu'une momie desséchée. Je ne puis être heureuse avec lui; mais tu ne le sera pas non plus... sache-le bien, misérable; ruiner ta félicité sera encore une félicité.

LOUISE.

Ce moyen de félicité, on vous l'a déjà ravi, Milady. Ne calomniez pas votre propre cœur. Vous n'êtes point capable d'accomplir les menaçantes imprécations que vous venez de proférer sur moi; vous n'êtes point capable de tourmenter une créature qui ne vous a rien fait en sa vie que d'éprouver ce que vous avez éprouvé.—Mais j'aime en vous cet emportement, Milady.

MILADY, après s'être un peu remise.

Où suis-je? qu'ai-je dit? qu'ai-je laissé paraître? à qui me suis-je dévoilée? — O Louise, âme noble, grande, divine! pardonne à une insensée. Je n'ôterai pas un cheveu de ta tête, mon enfant. Souhaite, demande; je veux te porter dans mes bras, être ton amie, ta sœur..... Tu es pauvre....

Vois (*elle lui montre des diamans*), je veux vendre ces parures.... Je veux vendre mes chevaux, mes voitures, mes robes... que tout soit à toi... renonce à lui.

LOUISE recule de surprise.

Se raille-t-elle de mon désespoir, où n'aurait-elle réellement pris aucune part aux barbaries qu'on a commises?.. Ainsi je pourrais encore me donner l'apparence d'une héroïne, et, dépouillée que je suis, me faire honneur du sacrifice. (*Elle reste long-temps pensive, puis s'approche de Milady, lui prend la main, et la regarde fixement avec une physionomie expressive.*) Prenez-le donc, Milady... je vous cède librement un homme, qu'avec les tortures de l'enfer on a arraché de mon cœur sanglant... Peut-être vous-même ne le savez-vous pas, Milady, mais vous avez dérobé le ciel à deux amans, vous avez séparé deux cœurs que Dieu avait unis l'un à l'autre; vous avez écrasé une créature qui l'aima, comme vous; qui mettait en lui sa joie, comme vous; qui l'apprécia, comme vous; et qui jamais ne pourra plus le posséder.—Milady, la dernière convulsion du vermisseau qu'on foule aux pieds, s'élève jusqu'à l'oreille du Tout-Puissant; il ne peut pas lui être indifférent qu'on détruise les âmes sorties de ses mains. Maintenant il est à vous: maintenant, Milady, prenez-le; entraînez-le à l'autel; seulement, n'oubliez pas qu'au moment du baiser nuptial, le spectre d'une suicide se précipitera entre vous... Dieu sera miséricordieux; je n'ai pas d'autre refuge.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE VIII.

MILADY seule.

(Elle demeure tremblante et hors d'elle-même; ses yeux restent fixés vers la porte par laquelle mademoiselle Miller est sortie, enfin elle sort de sa stupeur.)

Qu'est-ce donc ? que s'est-il passé ? que disait cette malheureuse ?... O ciel ! elles retentissent encore à mes oreilles, ces paroles terribles et déchirantes : Prenez-le... Quoi, infortunée ? ce don fait dans la dernière convulsion de l'agonie, ce legs effroyable de ton désespoir ?.. Mon Dieu ! mon Dieu ! suis-je si profondément tombée ? suis-je tellement déchue du trône de ma fierté, que j'en sois réduite à attendre avidement ce que dans la dernière angoisse de la vie me jette une pauvre mendiante ?.. Prenez-le !.. et de quel ton elle me le disait ! avec quel regard !... Ah ! Émilie, te laisseras-tu donc tomber au dernier rang de ton sexe ? Crois-tu donc obtenir la pompeuse renommée d'une noble Anglaise, en consentant à voir l'édifice altier de ton honneur s'écrouler devant la vertu sublime d'une bourgeoise dédaigneuse ? — Non, orgueilleuse, non ! Émilie Milford peut rougir, mais jamais s'avilir. J'ai aussi la force du sacrifice. (*Elle se promène avec une contenance majestueuse.*) Maintenant disparaissez, faiblesses et souffrances de la femme !... Adieu, douces et brillantes images de l'amour ! Que la grandeur d'âme soit désormais mon seul guide. — Ces deux amans sont perdus, si Milford ne renonce pas à toutes ses prétentions, ne renonce pas au cœur du Prince... (*Après un mo-*

ment de silence.) — Voilà qui est fait, le terrible obstacle est levé; tous les liens sont brisés entre le Duc et moi; cet amour furieux est arraché de mon sein... Vertu, je me jette dans tes bras!... accepte le repentir d'Émilie, de ta fille! — Ah! que je me sens soulagée! combien enfin je me sens légère et relevée à mes propres yeux!... Je veux aujourd'hui descendre du sommet de mes grandeurs, noble comme le soleil qui s'abaisse : la magnificence mourra en même temps que l'amour; et mon cœur seul m'accompagnera dans cette sublime abdication. (*Elle va vers une table, d'un air de résolution.*) Maintenant tout va s'accomplir, promptement... maintenant... sur-le-champ... avant que le charme de cet amant adoré ne vienne renouveler les combats sanglans de mon cœur.

(Elle s'assied et se met à écrire.)

SCÈNE IX.

MILADY, UN VALET DE CHAMBRE, SOPHIE, puis LE GRAND-MARÉCHAL, et ensuite DES DOMESTIQUES.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur le grand maréchal de Kalb est là dans l'antichambre, de la part du Duc.

MILADY, tout animée par ce qu'elle écrit.

Ah! que cela va vous troubler, sérénissime automate! Sans doute, l'aventure est assez plaisante pour brouiller une royale cervelle; et toute sa cour,

comme elle va pirouetter ! Tout le duché va être sens dessus dessous.

LE VALET DE CHAMBRE et SOPHIE.

Le grand maréchal, Milady!

MILADY, se retournant.

Qui? comment? Ah! tant mieux. Cette espèce de gens n'est dans le monde que pour faire des commissions. Qu'il soit le bienvenu.

(Le Valet de chambre sort.)

SOPHIE, s'approchant d'un air inquiet.

Si je ne craignais pas, Milady, que ce fût une indiscrétion... (*Milady écrit avec vivacité*) la Miller a traversé rapidement l'antichambre, toute troublée... vous êtes brûlante... vous vous parlez à vous-même... (*Milady continue à écrire.*) Je tremble... Que va-t-il arriver?

LE GRAND MARÉCHAL entre; il fait mille révérences à Milady, sans qu'elle se tourne de son côté; comme elle ne le remarque pas, il s'approche derrière son fauteuil, il prend le bout de sa robe et la baise respectueusement.

Son altesse sérénissime...

MILADY, jetant du sable sur son papier, et parcourant ce qu'elle a écrit.

Il m'accusera de la plus noire ingratitude... j'étais abandonnée... il m'a tirée de la misère... de la misère!.. détestable marché!...—Déchire ton contrat, séducteur! mon éternelle honte t'a payé avec usure.

LE GRAND MARÉCHAL, après avoir vainement tourné tout autour de Milady.

Milady semble un peu distraite; il faut bien qu'elle excuse ma témérité. (*Plus haut*) Son altesse

sérénissime m'envoie demander à Milady, s'il y aura ce soir wauxhall ou comédie allemande.

MILADY, se lève en riant.

Un des deux, mon cher; cependant portez à votre Duc cette lettre pour son dessert. (*A Sophie.*) Toi, Sophie, ordonne que l'on mette les chevaux, et que tous mes gens se rassemblent dans ce salon.

SOPHIE sort tout épouvantée.

O ciel ! qu'est-ce que tout cela signifie ? qu'est-ce que tout cela va devenir?

LE GRAND MARECHAL.

Vous êtes animée, madame?

MILADY.

Allons, monsieur le grand maréchal, voilà une place vacante. Une bonne occasion pour les entremetteurs ! (*Le maréchal jette un œil inquiet sur la lettre.*) Lisez-la, lisez-la, je désire que son contenu ne reste pas entre quatres yeux?

LE GRAND MARÉCHAL lit; pendant ce temps-là, les gens de Milady entrent et se rangent au fond du salon.

« MONSEIGNEUR,

» Un contrat que vous avez rompu si facilement, » ne peut plus me lier. Le bonheur de vos états était » la condition de mon amour. L'erreur a duré trois » ans. Le bandeau tombe de mes yeux. J'abhorre » des témoignages de faveur, qu'ont arrosé les lar- » mes de vos sujets. Cet amour, que je ne puis plus » vous rendre, accordez-le à votre patrie désolée, » et apprenez d'une princesse anglaise à compatir

» aux malheurs d'un peuple allemand. Dans une
» heure j'aurai passé les frontières.

» JEANNE NORFOLK. »

LES DOMESTIQUES *repètent tout bas, avec surprise.*

Passé les frontières ?

LE GRAND MARÉCHAL *effrayé, pose la lettre sur la table.*

M'en garde le ciel, ma chère madame ! Le porteur aussi-bien que l'écrivain pourrait bien y risquer son cou.

MILADY.

Cela t'inquiète, excellent homme ! il est à craindre que toi et tes pareils ne soyez suffoqués, rien qu'à raconter ce qu'un autre a fait. — Mon avis serait qu'on mît la lettre dans un pâté, pour que son altesse la trouvât sur son assiette.

LE GRAND MARÉCHAL.

Ciel ! quelle imprudence ! Vous avez bien réfléchi, vous avez bien pensé dans quelle disgrâce vous allez tomber, Milady ?

MILADY *se retourne vers ses gens, et leur dit avec une vive émotion.*

Vous êtes interdits, mes bons amis ; vous attendez avec anxiété le mot de cette énigme : vous m'avez servie avec zèle et fidélité, et vous cherchiez votre récompense plutôt dans mes yeux que dans ma bourse ; votre obéissance était de sentiment ; mes bontés faisaient votre orgueil : le souvenir de votre fidélité s'unira par malheur à la pensée de mon abaissement. Le triste destin a fait des jours de votre prospérité, mes jours les plus infortunés. (*Les*

larmes aux yeux.) Je vous quitte, mes enfans..... lady Milford n'est plus, et Jeanne de Norfolk est trop pauvre pour acquitter ses dettes; — mon trésorier partagera entre vos mains ma cassette, — ce palais appartient au Duc; — le plus pauvre de vous sortira d'ici plus riche que sa maîtresse. (*Elle leur tend la main, et tous la baisent avec émotion.*) Je vous comprends, mes bons amis... Adieu... adieu pour toujours! (*Elle étouffe ses sanglots.*) J'entends la voiture. (*Elle se dégage et veut sortir, le maréchal se place devant elle.*) Pauvre homme, tu es toujours là?

LE GRAND MARECHAL, qui pendant tout ce temps-là a tenu les yeux fixés sur le billet d'un air déconfit.

Et il faut que je remette ce billet dans les augustes mains de son altesse sérénissime?

MILADY.

Pauvre homme! oui, dans ses augustes mains, et tu diras à ses augustes oreilles que, puisque je ne puis pas aller pieds nus en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, je travaillerai à la journée pour me laver de la honte d'avoir régné sur lui.

(Elle sort; les autres se séparent, tout fort émus.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre du musicien. — Il fait nuit.

LOUISE est assise dans un coin obscur de la chambre, sans parole et sans mouvement, la tête appuyée sur sa main. Après un long moment de silence, MILLER entre avec une lanterne sourde, regarde avec anxiété dans toute la chambre sans apercevoir Louise; il pose ensuite sa lanterne et son chapeau sur une table.

MILLER.

Elle n'est pas ici non plus.... pas ici.... J'ai parcouru toutes les rues; je suis allé chez toutes nos connaissances; je me suis informé à toutes les portes... on n'a vu nulle part ma pauvre enfant. (*Après un moment de silence.*) Patience, pauvre malheureux père! attends jusqu'à demain matin... peut-être trouvera-t-on alors ton unique trésor flottant sur le rivage. — Mon Dieu, mon Dieu!... aurais-je attaché mon cœur à cette fille plus que tu ne le veux? La punition serait dure, bien dure, Père tout-puissant!

Je ne veux pas murmurer, Père tout-puissant; mais la punition est dure.

(Il se jette avec désespoir sur une chaise.)

LOUISE, sans bouger de sa place.

Tu fais bien, pauvre vieillard! accoutume-toi peu à peu à souffrir encore.

MILLER, s'élançant vers elle.

Tu es là, mon enfant? C'est toi? Mais pourquoi seule, et sans lumière?

LOUISE.

Je ne suis pas seule: quand tout est obscur autour de moi, je me livre à l'entretien qui me convient le mieux.

MILLER.

Dieu te soit en aide! il n'y a que le serpent de la conscience qui veille avec les oiseaux de la nuit: il n'y a que le péché et le mauvais esprit qui abhorrent la lumière.

LOUISE.

L'éternité aussi, mon père, parle aux âmes dans la solitude.

MILLER.

Enfant, enfant! quels sont ces discours?

LOUISE, se lève et s'avance.

J'ai soutenu un rude combat; vous le savez, mon père! Dieu m'a donné de la force, le combat est fini. Mon père, on a coutume d'appeler notre sexe, faible et fragile; ne croyez plus cela. Une araignée nous fait frissonner; mais nous pressons gaîment dans nos

bras le noir fantôme de la destruction Bonne nouvelle, mon père! votre Louise est joyeuse.

MILLER.

Écoute, ma fille, je voudrais t'entendre sangloter, j'en serais plus content.

LOUISE.

Comme je les tromperai, mon père! comme je tromperai les tyrans!—L'amour est plus adroit que la perversité, et il a plus d'audace... il ne sait pas cela, cet homme avec son sinistre cordon...Oh! ils sont bien fins, quand ils n'ont affaire qu'à la tête; mais dès qu'il s'agit du cœur, les méchans deviennent stupides... J'ai fait serment de le confirmer dans son erreur. Le serment, mon père, enchaîne bien les vivans; mais les chaînes de fer de la sainte promesse sont brisées par la mort : Ferdinand connaîtra sa Louise! — Voudrez-vous faire remettre ce billet, mon père? aurez-vous cette bonté.

MILLER.

A qui, ma fille?

LOUISE.

Étrange question! l'infini et mon cœur n'ont point entre eux assez de place pour contenir la pensée de lui... et je pourrais écrire à quelqu'autre?

MILLER, avec inquiétude.

Écoute, Louise : je vais ouvrir la lettre.

LOUISE.

Comme vous voudrez, mon père; mais vous n'y apprendrez rien; ces lignes ne sont formées que

de lettres mortes, elles ne vivent que pour l'œil de l'amour.

MILLER, lisant.

« Tu es trahi, Ferdinand. Une fourberie, sans » exemple, a brisé le lien de nos cœurs, un ser- » ment terrible a enchaîné ma langue, et ton père » a des espions partout. Cependant, si tu as du cou- » rage, mon bien-aimé,... je sais un lieu où aucun » serment ne nous enchaîne, où aucun espion ne » nous écoute. »

(Miller s'arrête et regarde tristement sa fille.)

LOUISE.

Pourquoi me regardez-vous ainsi? lisez tout, mon père.

MILLER.

« Mais si tu as le courage de t'engager dans une » route obscure, où rien ne t'éclairera que ta Louise » et Dieu... où tu seras tout amour; laissant derrière » toi toutes tes espérances, tous tes bruyans désirs; » où rien ne te sera nécessaire que ton cœur;... si tu » le veux... alors mets-toi en route quand l'horloge » des Carmélites frappera minuit. Mais si cette » pensée t'effraie... alors le nom de fort ne convient » plus à ton sexe, car une jeune fille t'aura humilié.» (*Miller laisse tomber le billet, regarde long-temps devant lui d'un œil fixe et douloureux; enfin il se retourne vers elle, et dit d'une voix entrecoupée:*) Et ce lieu, ma fille?

LOUISE.

Vous ne le connaissez pas, mon père? réellement vous ne le connaissez pas?... Cela est surprenant.

Ce lieu est assez apparent pour qu'on le trouve. Ferdinand le trouvera.

MILLER.

Hélas ! parle donc clairement.

LOUISE.

Je ne saurais lui donner un nom agréable. Ne vous effrayez pas, mon père, si je lui donne un nom odieux. Ce lieu... Ah ! pourquoi n'est-ce pas l'amour qui lui a choisi son nom ? il lui en aurait donné un plus beau... ce lieu, mon bon père... laissez-moi achever... ce lieu, c'est le tombeau.

MILLER se laisse tomber sur une chaise.

O mon Dieu !

LOUISE va à lui et le soutient.

Mais non, mon père ; c'est seulement l'effroi qui s'attache à ce mot. Sachez écarter cette impression, et vous verrez que c'est un lit nuptial, où l'Aurore étend ses voiles dorées, où le printemps répand ses guirlandes parfumées. Il n'y a que le pécheur, dans ses gémissemens, qui ait pu appeler la mort un squelette. C'est une nymphe douce, charmante, au teint de rose, telle qu'on nous peint la déesse de l'amour, mais moins trompeuse. C'est une déité tranquille et sociable, qui offre le secours de son bras au voyageur épuisé, pour monter les degrés du temps, lui ouvre la porte de l'éternelle gloire, le salue amicalement et disparaît.

MILLER.

Quelle est ta pensée, ma fille ? Voudrais-tu porter ta propre main sur toi ?

LOUISE.

N'appelez pas cela ainsi, mon père. Quitter une société, où je suis vue de mauvais œil... m'élancer vers un lieu dont je ne puis plus me passer... est-ce un péché?

MILLER.

Mon enfant, il n'y en a pas de plus horrible que le suicide. C'est le seul dont l'homme ne puisse se repentir, parce que la mort et le crime arrivent à la fois.

LOUISE.

Ah! désespoir!... Mais cela ne se fait pas si vite. Je m'élancerai dans le fleuve, mon père, et en tombant, j'implorerai la miséricorde du Dieu tout-puissant.

MILLER.

Ainsi tu veux te repentir du larçin, aussitôt que tu auras mis en sûreté le profit du crime... Ma fille, ma fille! prends garde à te railler de Dieu, quand tu auras tant de besoin de sa bonté. Oh! où en es-tu venue? où en es-tu venue?.. Tu as renoncé à la prière, et le Miséricordieux a retiré sa main de toi.

LOUISE.

Aimer est-il donc un crime, mon père?

MILLER.

Si tu avais aimé Dieu, jamais ton amour n'eût été un crime... Ah! mon cher enfant, tu m'as profondément courbé, profondément! profondément! jusqu'au tombeau peut-être!... mais je ne veux pas accroître la souffrance de ton cœur. — Ma fille, je

parlais tout à l'heure, je croyais être seul, tu m'as entendu; et pourquoi m'en cacherais-je plus longtemps? tu étais mon idole: écoute-moi, Louise, si tu as conservé encore quelque place dans ton cœur pour l'amour d'un père.... tu étais tout pour moi. Maintenant, est-ce ton bien seulement que tu vas prodiguer? n'ai-je pas à perdre tout le mien? tu vois, mes cheveux commencent à blanchir. Le terme était arrivé pour moi, où les parens commencent à recueillir l'intérêt du capital qu'ils ont placé dans le cœur de leurs enfans : veux-tu donc me dépouiller, Louise? veux-tu dissiper tout le bien, tout l'avoir de ton père?

LOUISE lui baise la main avec la plus vive émotion.

Non, non, mon père; j'ai bien des dettes à acquitter en ce monde, mais je les acquitterai avec usure dans l'éternité.

MILLER.

Prends-garde, mon enfant, d'avoir mal réglé tes comptes? (*Avec une gravité solennelle:*) Nous retrouverons-nous en ce lieu?..... Vois! tu pâlis déjà..... Ma Louise ne comprend-elle pas que peut-être je ne pourrai pas aller la retrouver dans ce monde-là, parce que je n'aurai pas voulu m'y élancer aussitôt qu'elle? (*Louise se jette dans ses bras, saisie de terreur; il la presse ardemment sur son sein et continue d'une voix suppliante*) O ma fille! ma fille! fille déjà tombée, et peut-être déjà perdue! songe aux paroles sérieuses de ton père. Je ne puis veiller sur toi. Si je t'arrache le couteau, tu peux te tuer avec une aiguille. Si je te préserve du poison, tu peux

t'étrangler avec ce collier de perles..... Louise..... Louise..... je ne puis que t'avertir..... Veux-tu en venir à ce point, que ton illusion trompeuse ne se dissipe à tes yeux que lorsque tu seras sur ce pont terrible, entre le temps et l'éternité ?...Veux-tu te présenter devant le trône de celui qui sait tout, avec le mensonge à la bouche, et lui dire : je viens ici pour l'amour de toi ; tandis que d'un œil coupable tu chercheras déjà ton idole mortelle ? Et si cette fragile idole de ton cœur, alors vermisseau comme toi, se trouvant aux pieds de son juge, se retourne vers toi, et dans cet instant d'épouvante accuse de mensonge ta prévoyance impie, et traduit tes espérances trompées devant l'éternelle miséricorde, que ce malheureux pourra à peine fléchir pour lui-même..... alors, (*d'une voix plus forte*) alors, malheureuse !.... (*il la prend fortement par le bras, la regarde long-temps d'un œil fixe et pénétrant, puis tout à coup s'éloigne d'elle.*) Je n'y sais rien de plus. (*Il lève la main au ciel.*) Je suis là, devant toi, mon Dieu et mon juge ! je ne puis rien de plus sur cette âme. Fais ce que tu voudras ; sacrifie à ce beau jeune homme une victime qui réjouira les démons, et consternera les anges. — Va-t'en, chargée de tous tes péchés, chargée encore de celui-là, le dernier, le plus abominable ; si cela ne suffit point, ma malédiction complétera ton fardeau.... Voilà un couteau, perce ton cœur et (*il s'éloigne en sanglotant*) le cœur de ton père.

LOUISE s'élance et le retient.

Arrêtez ! arrêtez ! ô mon père !... Ah ! votre ten-

dresse est une contrainte plus cruelle que la rage de mes tyrans.... Que dois-je faire ?.. je ne le puis... que dois-je faire ?

MILLER.

Si les baisers du major sont plus brûlans que les larmes de ton père, meurs.

LOUISE, après un pénible combat, avec plus de fermeté.

Mon père, voici ma main. Je le veux.—O mon Dieu ! mon Dieu ! que fais-je? que vais-je faire ? —Mon père, je le jure... Malheur à moi, malheur ! crime de quelque côté que je me dirige!... Eh bien, oui, mon père.... Ferdinand !.... Dieu me voit.... puissé-je anéantir ainsi ton dernier souvenir !

(Elle déchire la lettre.)

MILLER, ivre de joie, se jette à son cou.

C'est ma fille! regarde-moi! Tu as sacrifié un amant, mais tu rends ton père heureux. (*Il l'embrasse, il rit, il pleure.*) Mon enfant; mon enfant, je n'étais pas digne d'un tel jour en ma vie. Dieu le sait, je ne suis rien auprès de cet ange. Ma Louise, mon paradis !.. O mon Dieu! je ne comprends pas grand'chose à l'amour; mais que ce soit une souffrance d'y renoncer, ah! cela je le comprends bien.

LOUISE.

Quittons ce pays, mon père... quittons cette ville où je serais l'objet de la raillerie de mes compagnes, où ma réputation est perdue pour toujours... Allons bien loin, bien loin de ce lieu où je retrouverais tant de traces de ma félicité perdue. Allons, s'il est possible...

MILLER.

Où tu voudras, ma fille. Notre Seigneur fait croître son pain partout, et il bénira les cordes de mon violon. — Oui, laissons tout. — Je mettrai en musique une complainte de tes chagrins; je chanterai l'histoire de la fille qui, pour honorer son père, s'est laissé déchirer le cœur; nous mendierons de porte en porte avec cette romance, et l'aumône nous sera douce de la main de ceux qui savent pleurer.

SCÈNE II.

FERDINAND; les précédens.

LOUISE, dès qu'elle l'aperçoit, se jette au cou de son père, en poussant un grand cri.

Mon Dieu! c'est lui! je suis perdue!

MILLER.

Comment? qui?

LOUISE lui montre le major de la main, en détournant le visage, et le presse contre son sein.

Lui! lui-même!... Prenez seulement garde, mon père... il vient pour me tuer.

MILLER le regarde et se retire en arrière.

Comment! vous ici, baron?

FERDINAND approche lentement, s'arrête près de Louise, et fixe sur elle un regard pénétrant. — Après un moment de silence :

Cri de la conscience troublée, je te remercie.... Ton aveu est terrible, mais prompt et certain; il m'épargne bien des tortures...—Bonsoir, Miller.

MILLER.

Mais, au nom du ciel, que voulez-vous, baron? qui vous conduit ici? pourquoi cette visite?

FERDINAND.

J'ai connu un temps où l'on comptait toutes les secondes de la journée, où l'ardeur de me voir hâtait la marche trop lente des aiguilles de l'horloge, où les battemens du cœur semblaient infinis jusqu'à mon arrivée; comment se fait-il que maintenant j'arrive hors de propos?

MILLER.

Allez, allez, baron.... s'il reste dans votre cœur une étincelle d'humanité, si vous ne voulez pas égorger celle que vous prétendez aimer, fuyez, ne restez pas un instant de plus. La bénédiction s'est enfuie de ma maison, du moment que vous y mîtes le pied. Vous avez appelé le malheur sous mon toit, où auparavant régnait le contentement. N'êtes-vous pas encore satisfait? Voulez-vous donc déchirer les blessures dont le malheur de vous avoir connu a percé le cœur de mon unique enfant?

FERDINAND.

Excellent père, je viens maintenant apporter une bonne nouvelle à ta fille.

MILLER.

Nouvelles espérances, nouveau désespoir. Fuis, messager de malheur, ton visage fait tort à ta marchandise.

FERDINAND.

Enfin, je vois devant mes yeux le terme de mes

vœux. Lady Milford, ce redoutable obstacle à notre amour, fuit à l'instant loin de ce pays; mon père approuve mon choix, le destin cesse de nous persécuter; des astres plus heureux nous favorisent... Je viens dégager ma parole donnée, et conduire ma fiancée à l'autel.

MILLER.

L'entends-tu, ma fille? l'entends-tu se faire un jeu de tes trompeuses espérances? Ah! vraiment, baron! il n'est pas beau de voir le séducteur venir encore égayer son esprit sur son crime.

FERDINAND.

Tu crois que je plaisante? Non, sur mon honneur! Mon discours est sincère, comme l'amour de ma Louise; je le tiens pour un engagement aussi sacré que ses sermens... Je n'en sais pas de plus sacré... Tu doutes encore? Je ne vois pas encore la rougeur colorer les joues de ma charmante épouse: cela est singulier. Le mensonge est apparemment la monnaie courante, aux lieux où la vérité a si peu de crédit.—Vous vous méfiez de mes paroles? vous croirez peut-être ce témoignage écrit?

(Il jette à Louise la lettre adressée au Maréchal; Louise l'ouvre et s'évanouit.

MILLER, sans regarder Louise.

Que signifie ceci, baron? je ne comprends pas?

FERDINAND, lui montrant Louise.

Celle-ci a bien mieux compris.

MILLER, tombant près de Louise.

O mon Dieu, ma fille!

FERDINAND.

Pâle, comme la mort!... Maintenant elle me plaît, ta fille; jamais je ne l'ai vue si belle, cette pieuse et honnête fille!... Le souffle du dernier jugement, qui dissoudra le vernis de tous les mensonges, a dissipé ce fard d'une artificieuse vertu, qui eût trompé même les anges de lumière... C'est son visage dans toute sa beauté; c'est son vrai visage; je veux le couvrir de baisers.

(Il s'avance vers elle.)

MILLER.

Retire-toi! va-t'en! Ne t'attaque pas au cœur d'un père, jeune homme; je n'ai pu la garantir de tes tromperies, mais je la garantirai de tes outrages.

FERDINAND.

Que veux-tu, vieillard? Je n'ai point affaire à toi. Ne te mêle pas dans un jeu où la partie est évidemment mauvaise... Peut-être aussi en sais-tu plus que je ne t'en ai dit? As-tu déshonoré une vie de soixante ans en faisant commerce de ta fille, et as-tu souillé ces respectables cheveux blancs par l'office d'entremetteur?... Oh! si cela n'est pas, malheureux vieillard, couche-toi là, et meurs... il est encore temps. Tu pourras encore t'endormir dans un doux songe, en disant : Je fus un heureux père... Un instant plus tard, tu aurais à rejeter la vipère empoisonnée vers son infernale patrie, tu aurais à maudire et le don que tu avais reçu et celui qui te l'avait fait; tu descendrais dans la tombe en blasphémant la Divinité. (*A Louise.*) Parle, malheureuse : as-tu écrit cette lettre?

MILLER, à Louise.

Au nom du ciel, ma fille! n'oublie pas, n'oublie pas.

LOUISE.

Oh ! cette lettre, mon père!...

FERDINAND.

Ah! si elle était tombée en de mauvaises mains!.. Grâce soit rendue au hasard, il a fait plus que la raison la plus avisée, et a mieux opéré que la sagesse des plus habiles. —Le hasard, dis-je? Ah! si la Providence est en jeu quand un passereau tombe, pourquoi ne serait-ce pas elle qui démasquerait un esprit de l'enfer? — Répondras-tu?... as-tu écrit cette lettre?

MILLER, à part, à Louise d'un ton suppliant.

Sois ferme, ma fille; dis seulement oui, et tout est fini.

FERDINAND.

Cela est plaisant, fort plaisant! le père était aussi trompé; tous trompés!—Hé bien, voyez la contenance de cette infâme; sa bouche même lui refuse obéissance pour ce dernier mensonge. Jure sur ton Dieu, jure sur l'éternelle vérité. As-tu écrit cette lettre?

LOUISE, après un douloureux combat, où elle a été soutenue par les regards de son père, répond avec fermeté et assurance :

Je l'ai écrite.

FERDINAND demeure immobile d'effroi.

Louise!.. non, sur mon âme, tu mens... L'innocence n'avoue-t-elle pas, sur le chevalet du bourreau, le crime qu'elle n'a jamais commis? je te l'ai

demandé avec trop de violence.... n'est-ce pas, Louise? tu n'as avoué qu'à cause de ma violence?

LOUISE.

J'ai avoué ce qui est vrai.

FERDINAND.

Non, te dis-je, non, non, tu ne l'as pas écrite; ce n'est pas là ton écriture... et cela serait, qu'il est plus aisé de contrefaire une écriture que de corrompre un cœur. Parle-moi vrai, Louise.... Mais, non, non, ne réponds pas, tu n'aurais qu'à dire oui, et je serais perdu... Un mensonge, Louise, un mensonge!... Oh! si tu le peux encore, dis-le-moi avec cette physionomie sincère et angélique; persuade mes yeux, persuade mon oreille, et tu tromperas encore ce cœur si horriblement abusé. O Louise! toute vérité pourrait alors, dès ce moment, se retirer de la création; la probité pourrait incliner sa fierté et s'abaisser aux courbettes des courtisans. (*D'une voix tremblante.*) As-tu écrit cette lettre?

LOUISE.

Sur mon Dieu, sur l'éternelle vérité, oui.

FERDINAND, après un moment de silence, avec l'expression de la plus profonde douleur.

Femme! femme!... ce visage qui est là maintenant devant moi... Hé bien, au charme de ce visage ajoute le bonheur du paradis, et même dans l'empire de la damnation tu ne séduiras plus personne... Sais-tu ce que tu étais pour moi, Louise? c'est impossible; non, tu ne sais pas que tu étais tout pour moi..Tout! ce n'est qu'un mot, un misérable mot; mais l'éternité a de la peine à le contenir, il renferme

en lui la vaste étendue de l'univers... Tout! et tu as pu t'en jouer si criminellement? oh! cela est horrible.

LOUISE.

Vous avez mon aveu, monsieur de Walter, moi-même je me suis condamnée; retirez-vous, quittez une maison où vous avez été si malheureux.

FERDINAND.

C'est bon, c'est bon, je suis fort tranquille...Tranquille! n'est-ce pas cela qu'on dit d'une contrée qu'a dévastée la peste? je suis tranquille. (*Après un moment de réflexion.*) Encore une prière, Louise, la dernière! ma tête est brûlante de fièvre, j'ai besoin de me rafraîchir; veux-tu me faire un verre de limonade?

(Louise sort.)

SCÈNE III.

FERDINAND et MILLER.

(Tous deux se promenant en silence de long en large dans la chambre. Miller s'arrête enfin, et, après avoir regardé tristement le major, il lui adresse la parole.

MILLER.

Mon cher baron, si cela peut diminuer votre chagrin, je vous dirai que je le partage du fond du cœur.

FERDINAND.

C'est bon, Miller. (*Il fait encore quelques pas.*) Miller, je me souviens à peine comment je vins chez vous, à quelle occasion?

MILLER.

A quelle occasion, monsieur le major? vous voulûtes prendre de moi des leçons de flûte : vous ne vous en souvenez plus?

FERDINAND, brusquement.

Je vis votre fille... (*encore un instant de silence.*) Vous ne m'avez pas tenu votre parole, mon ami; vous deviez répandre du calme sur mes heures de solitude, et vous m'avez trompé; vous m'avez vendu un serpent... (*Il remarque l'émotion de Miller.*) Non, ne t'effraie pas, vieillard; (*il l'embrasse*) tu n'es pas coupable.

MILLER, s'essuyant les yeux.

Dieu le sait, lui qui sait tout.

FERDINAND, se promenant encore, enseveli dans de sombres réflexions.

Qu'elle est étrange, qu'elle est inconcevable la façon dont Dieu se joue de nous! A de minces et imperceptibles fils, souvent il suspend un poids énorme... L'homme savait-il qu'en mangeant cette pomme, il trouverait la mort? hélas! le savait-il? (*Il se promène à grands pas, puis il prend avec force la main de Miller.*) Homme, tu m'as vendu bien cher quelques sons de flûte... et tu n'y gagnes pas cependant... tu y perds tout peut-être aussi. (*Il s'éloigne de lui.*) Malheureuse flûte! pourquoi cette idée m'est-elle venue?

MILLER, cherchant à cacher son émotion.

Cette limonade se fait bien attendre. Je ferai mieux d'aller y voir, si vous ne le trouvez pas mauvais.

FERDINAND.

Cela ne presse pas, mon cher Miller... (*à part.*) Du moins pour le père — demeurez... Que voulais-je donc vous dire?.. Ah! oui... Louise est-elle votre unique fille? N'avez-vous point d'autres enfans?

MILLER, avec chaleur.

Je n'en ai aucun autre, baron. Je n'en désire aucun autre. Ma fille est si bien tout ce qu'il faut pour remplir mon cœur! Tout ce que j'ai pu avoir d'amour, je l'ai placé sur ma fille.

FERDINAND, vivement ébranlé.

Hélas!... voyez, je vous prie, si cette boisson est prête, mon bon Miller.

(Miller sort.)

SCÈNE IV.

FERDINAND seul.

Son unique enfant!... Entends-tu cela, meurtrier? son unique enfant, meurtrier! tu l'entends, son unique enfant!... Dieu n'a accordé à cet homme, dans tout le vaste univers, qu'un misérable violon et cet unique enfant... tu veux le lui dérober?.. dérober!... dérober le dernier denier du mendiant! briser la béquille du paralytique et en jeter les morceaux à ses pieds! Eh quoi! en aurai-je le cœur?... Quand il reviendra, s'attend-il à trouver détruites toutes les joies qu'il avait placées sur le visage de sa fille? Il rentrera, et verra étendue devant lui, cette fleur... flétrie... morte, méchamment detruite,

cette dernière, cette unique, cette modeste espérance. Hélas! il la verra là, devant lui; et alors la nature n'aura plus pour lui un souffle de vie; et alors son regard fixe, errant en vain sur l'immensité déserte, cherchera la Divinité, ne trouvera plus la Divinité, et retombera sans avoir rien aperçu... Mon Dieu! mon Dieu! — mais mon père aussi n'a qu'un unique fils... un unique fils, et ce n'est cependant pas son unique richesse à lui... (*Après un moment de silence.*) Cependant, que perdra-t-il donc? Une fille pour qui les plus saints devoirs de l'amour ne sont qu'un vain jouet, pourrait-elle rendre son père heureux?... Il ne le serait pas, non; il ne le serait pas; et je mérite même les remercîmens d'un père, pour avoir écrasé un serpent avant qu'il déchire son sein.

SCÈNE V.

MILLER revient, FERDINAND.

MILLER.

Vous serez bientôt servi, baron.... La pauvre fille est là assise, et pleurant à en mourir... Elle vous donnera ses larmes à boire dans cette limonade.

FERDINAND.

Et si seulement il n'y avait que des larmes!... Puisque nous avons parlé de musique, Miller, (*il tire une bourse*) je suis votre débiteur.

MILLER.

Comment? comment? laissez cela, baron. Pour

qui me prenez-vous ? C'est en bonnes mains. Ne me faites donc pas cet affront : ce ne sera pas, Dieu le veuille, la dernière fois que nous nous reverrons.

FERDINAND.

Qui peut le savoir? prenez toujours. On ne sait qui meurt ni qui vit.

MILLER, riant.

Oh! quant à cela, baron, c'est un risque qu'on peut, je pense, courir avec vous sans s'inquiéter.

FERDINAND.

C'est toujours un risque;.. n'avez-vous pas vu des jeunes gens mourir... des jeunes gens et des jeunes filles, des enfans, espérance de leurs parens, qui avaient bâti sur cette illusion tant de châteaux en Espagne?... Ce que l'âge ou le chagrin rongeur ne peuvent pas faire, souvent un coup de foudre y réussit... Votre Louise non plus n'est pas immortelle.

MILLER.

Dieu me l'a donnée.

FERDINAND.

Écoutez-moi... je vous le dis... elle n'est pas immortelle. Vous l'aimez cette fille, comme la prunelle de vos yeux; votre cœur, votre âme sont uniquement attachés à cette fille : ayez de la prévoyance MillerIl n'y a qu'un joueur désespéré qui puisse tout placer sur une seule carte; on traite de mauvaise tête le commerçant qui charge toute sa fortune sur un seul navire... Écoutez-moi, songez à cet avertissement.— Mais pourquoi ne prenez-vous pas cet argent?

MILLER.

Comment, monsieur ? toute cette pleine bourse ? à quoi pense monsieur le baron ?

FERDINAND.

A payer mes dettes. Allons, (*il jette la bourse sur la table, il en tombe des pièces d'or*) je ne puis éternellement garder cette bagatelle entre mes mains.

MILLER, surpris.

Comment, grand Dieu ! ce n'est pas le son de l'argent. (*Il approche de la table, et s'écrie tout épouvanté :*) Comment ! au nom du ciel, baron ?... baron, que faites-vous ? qu'avez-vous jeté là, baron ? est-ce une distraction ? (*Il joint les mains en signe de surprise.*) C'est... à moins que je ne sois ensorcelé... c'est, Dieu me damne !.. c'est du bel or jaune, de l'or du bon Dieu... Non, Satan, tu ne m'attraperas pas.

FERDINAND.

Était-il vieux ou nouveau le vin que tu as bu, Miller ?

MILLER.

Mille tonnerres ! mais voyez donc... de l'or ?

FERDINAND.

Hé bien, qu'est-ce à dire ?

MILLER.

Mais par le diable, je vous dis... je vous en conjure par le saint nom de Jésus... de l'or !

FERDINAND.

Cela a-t-il donc quelque chose de singulier?

MILLER, après un moment de silence, va à lui, et lui dit d'un ton ému :

Monseigneur, je suis un pauvre homme, honnête; voudriez-vous m'employer à quelque mauvais coup? car, Dieu le sait, on ne peut pas gagner tant d'or, par des moyens honnêtes.

FERDINAND, ému.

Soyez tranquille, mon cher Miller ; vous avez depuis long-temps gagné cet argent-là ; et Dieu me préserve de vous exposer aux reproches de votre conscience.

MILLER, à moitié fou et sautant de joie.

Il est à moi donc! à moi! à moi, à la connaissance et par la volonté du bon Dieu! (*Il court vers la porte en criant.*) Ma femme! ma fille! victoire! arrivez donc. (*Il revient.*) Mais, mon bon Dieu, comment ai-je pu arriver tout d'un coup à un si terrible trésor? comment l'ai-je mérité? comment l'ai-je gagné?

FERDINAND.

Pas avec vos leçons de musique, Miller.... Avec cet or, je vous paie... (*Il s'arrête saisi d'un frémissement.*) je vous paie...(*Avec abattement*) le malheureux rêve de trois mois que je dois à votre fille.

MILLER lui prend la main, et la presse avec force.

Monseigneur, si vous étiez quelque pauvre petit bourgeois, (*avec vivacité*) et que ma fille ne vous aimât pas, en vérité je la tuerais. (*Il revient vers la bourse et ramasse les pièces.*) — Mais vous m'avez donné tout, et vous n'avez rien gardé, et cela me gâtera toute ma joie, voyez-vous?

FERDINAND.

Que cela ne vous trouble pas, mon ami; je pars pour un pays où j'ai dessein de m'établir, et où cet argent-là n'a pas cours.

MILLER, qui a toujours eu les yeux fixés sur la bourse, avec ravissement.

C'est donc à moi ?.... à moi ?.... Je suis pourtant fâché que vous partiez.... Et attendez un peu sur quel pied je vais me mettre; comme je vais me remplumer! (*Il ôte son chapeau, et le jette à travers la chambre.*) Ah! mes lèçons de musique pourront s'aller promener; et maintenant je ne fumerai plus que du tabac du numéro cinq.... et si l'on me voit aux places à douze sous à la comédie, je veux bien que le diable m'emporte.

(Il veut sortir.)

FERDINAND.

Demeurez, taisez-vous, et serrez votre argent. (*Avec expression.*) Taisez-vous seulement jusqu'à ce soir.... et faites-moi le plaisir de ne plus jamais donner de leçons de musique.

MILLER, avec un transport plus vif encore, et dans sa joie prenant Ferdinand par son habit.

Ah! monsieur, et ma fille! (*Il lâche son habit.*) L'argent ne fait pas l'homme.... certainement.... que je mange des pommes-de-terre ou des perdrix, quand j'ai dîné, je n'ai plus faim; et cet habit sera toujours bon, tant qu'on ne verra pas le jour par mon coude; des guenilles sont bien bonnes pour moi : mais ma fille, c'est pour elle que vient cette bénédiction; tout ce qui lui donnera dans l'œil, il faudra qu'elle l'ait tout de suite.

FERDINAND l'interrompt brusquement.

Assez, assez.

MILLER, s'animant de plus en plus.

Et elle apprendra le français à fond.... elle dansera les menuets.... elle chantera si bien, qu'on en parlera dans la gazette.... et elle portera un chapeau comme les filles de conseiller... et une robe à queue, comme ça s'appelle... et l'on parlera de la fille du musicien à quatre lieues à la ronde.

FERDINAND lui prend la main avec une expression terrible.

Assez, assez. Au nom du ciel, taisez-vous! taisez-vous seulement pour aujourd'hui; c'est la seule reconnaissance que j'exige de vous.

SCÈNE VI.

LOUISE entre, portant la limonade; les précédens.

LOUISE, les yeux rougis de larmes et d'une voix tremblante.

Vous direz si vous ne la trouvez pas assez forte.

FERDINAND prend le verre sur l'assiette, s'assied, et se tournant tout à coup vers Miller.

Ah! j'avais presque oublié.... Oserai-je vous demander quelque chose, mon cher Miller? Voulez-vous me rendre un petit service?

MILLER.

Mille pour un! Que voulez-vous?

FERDINAND.

On m'attend pour se mettre à table.... et je suis par malheur de si mauvaise humeur, qu'il me serait

tout-à-fait impossible de paraître en société; voudriez-vous aller chez mon père, et m'excuser?

LOUISE, effrayée, l'interrompt vivement.

Je puis bien faire cette course.

MILLER.

Le dire au... au Président ?

FERDINAND.

Non pas à lui-même. Vous donnerez cette commission à quelqu'un de l'antichambre. Voilà ma montre pour faire voir que vous venez de ma part. Je serai encore ici quand vous reviendrez. — Vous attendrez une réponse.

LOUISE, avec anxiété.

Ne puis-je pas faire tout cela ?

FERDINAND, à Miller, qui veut partir.

Attendez.... encore une chose. Voici une lettre pour mon père, qui m'a été remise toute cachetée... peut-être est-ce quelque affaire pressante... vous ferez cette commission-là en même temps.

MILLER.

C'est bon.

LOUISE s'attache à lui, et le retient avec une vive angoisse.

Mais, mon père, je pourrais bien faire tout cela.

MILLER.

Tu es seule, et la nuit est noire, ma fille.

(Il sort.)

FERDINAND.

Éclaire ton père, Louise. (*Pendant qu'elle accompagne son père en tenant la lumière, il s'approche de la table, et verse du poison dans la limonade.*) Oui,

elle doit mourir... il le faut... les puissances suprêmes me font par leurs signes entendre le terrible *oui*, la vengeance du ciel souscrit l'arrêt ; son bon ange l'abandonne.

SCÈNE VII.

FERDINAND et LOUISE.

(Elle revient lentement en rapportant la lumière; elle la pose sur la table, et se place du côté opposé au major, les yeux baissés vers la terre, et jetant de temps en temps à la dérobée un regard effrayé sur lui. Il est assis de l'autre côté, et regarde fixement devant lui. Un long et profond silence annonce cette scène.)

LOUISE.

Si vous vouliez m'accompagner, monsieur de Walter, je jouerais un air de piano? (*Elle ouvre le piano. Ferdinand ne fait aucune réponse.—Silence.*) Vous me devez une revanche aux échecs, voulez-vous faire une partie, monsieur de Walter? (*Nouveau silence.*) Monsieur de Walter, ce portefeuille que j'avais promis de vous broder, il est commencé; ne voulez-vous pas voir le dessin? (*Encore un silence.*) Ah! je suis bien malheureuse!

FERDINAND, sans changer d'attitude.

Cela pourrait être vrai.

LOUISE.

Ce n'est pas de ma faute, monsieur de Walter, si je vous tiens si mal compagnie.

FERDINAND, à part, avec un sourire amer.

Tu n'en peux mais de mon extrême réserve.

LOUISE.

J'avais bien pensé que nous n'avions maintenant rien à nous dire. Je me suis effrayée, je l'avoue, quand vous avez renvoyé mon père. Monsieur de Walter, je devinais bien que ce moment nous serait également insupportable. — Si vous le permettez, je m'en irai chercher quelques personnes de ma connaissance.

FERDINAND.

Oh! oui, fais cela... j'irai aussi chercher quelques-unes des miennes.

LOUISE *le regarde d'un air embarrassé.*

Monsieur de Walter!

FERDINAND, *d'un ton railleur.*

Sur mon honneur, c'est la meilleure idée qu'on peut avoir dans une pareille occasion. Nous changerions en divertissement cet ennuyeux tête-à-tête, et nous nous vengerions des chagrins de l'amour par quelques galanteries.

LOUISE.

Vous êtes de bonne humeur, monsieur de Walter!

FERDINAND

Oui, tout-à-fait, au point de faire courir les petits garçons après moi dans les rues!.. Non, en vérité, Louise, ton exemple me sert de leçon; tu devrais être mon institutrice. Il n'y a que des fous qui font cas de l'amour éternel. L'éternelle uniformité est rebutante; il n'y a que le changement qui donne quelque sel au plaisir.... Allons, Louise, j'en suis aussi: nous courrons de roman en roman; nous

nous roulerons de bourbier en bourbier.... toi d'un côté.... moi de l'autre.... et peut-être est-ce en un mauvais lieu que je retrouverai mon repos détruit.... peut-être dans quelque joyeuse partie de plaisir nous rencontrerons-nous par la suite, avec la plus agréable surprise, rejetés l'un vers l'autre après vingt aventures; alors ces deux squelettes desséchés se reconnaîtront, comme dans un dénoûment de comédie, à cet air de famille qu'aucun enfant de cette race corrompue ne peut renier; et nous découvrirons qu'il peut s'établir, entre le dégoût et la honte, une harmonie à laquelle le tendre amour n'avait pu atteindre.

LOUISE.

O jeune homme! jeune homme! tu es déjà bien malheureux, veux-tu encore mériter de l'être?

FERDINAND, furieux entre ses dents.

Je suis malheureux? qui t'a dit cela? Femme, tu es trop dégradée pour éprouver toi-même un sentiment.... comment pourrais-tu juger du sentiment d'un autre? — Je suis malheureux, dis-tu? ah! ce mot pourrait réveiller ma fureur, même dans le tombeau. — Je devais être malheureux : elle le savait; mort et damnation! elle le savait.... et cependant elle m'a trahi! — Vois-tu, perfide?... c'était ta seule chance de pardon.... c'est cet aveu qui a prononcé ton arrêt. Jusqu'ici je pouvais attribuer ton forfait à ton ignorance; tu aurais pu presque échapper à ma vengeance par le mépris.... (*Il saisit précipitamment le verre.*) Ce n'était donc pas frivolité; ce n'était donc pas sottise; tu étais donc un

esprit de l'enfer.... (*Il boit.*) Cette limonade est fade comme ton âme; — goûte-la.

LOUISE.

O ciel ! ce n'est pas sans raison que j'avais craint cette scène.

FERDINAND, *d'un ton impérieux.*

Goûte-la.

(Louise prend le verre à regret et boit. Ferdinand se détourne au moment où elle porte le verre à ses lèvres ; il pâlit, et s'éloigne rapidement jusqu'au fond de la chambre.)

LOUISE.

Cette limonade est bonne.

FERDINAND, *sans se retourner, et en frissonnant.*

Je t'en félicite.

LOUISE, *après avoir remis le verre.*

Ah ! si vous saviez, Walter, combien vous outragez indignement mon cœur!

FERDINAND.

Quoi ?

LOUISE.

Il viendra un temps, Walter...

FERDINAND, *revenant.*

Ah ! le temps est venu pour nous.

LOUISE.

.... Où la soirée d'aujourd'hui retombera péniblement sur votre cœur.

FERDINAND *marche à plus grands pas, et avec plus d'agitation. Il ôte son écharpe et son épée, et les jette loin de lui.*

Adieu, service des puissans de la terre.

LOUISE.

Mon Dieu ! qu'avez-vous ?

FERDINAND.

De la chaleur et de l'oppression.... je me mets à mon aise.

LOUISE.

Buvez, buvez, cela vous rafraîchira.

FERDINAND.

Cela me soulagera, certainement. Cette catin a bon cœur : voilà comme elles sont toutes.

LOUISE se jette dans ses bras avec toute l'expression de l'amour.

Parler ainsi à ta Louise, Ferdinand ?

FERDINAND la repousse.

Va-t'en, va-t'en ! détourne ce doux et séduisant regard. Je succombe... Montre-toi dans ta hideuse épouvante, serpent ; élance-toi contre moi, reptile ; déroule devant moi tes horribles replis ; dresse ta tête vers le ciel ; montre-toi aussi effroyable que quand tu sortis de l'abîme... Plus d'apparence angélique, il est trop tard ; je dois t'écraser comme une vipère, ou le désespoir.... Prends pitié de moi.

LOUISE.

Hélas ! où en sommes-nous venus ?

FERDINAND, la regardant de côté.

Un si bel ouvrage du divin créateur !.. qui l'aurait pu croire ? (*Joignant les mains et les levant au ciel.*) Je n'ai pas le droit d'interroger, Dieu tout-puissant ; mais pourquoi as-tu renfermé du poison dans un

si beau vase? le vice devait-il se montrer sous des traits si suaves et si célestes? Oh! cela est étrange.

LOUISE.

Entendre cela et ne pouvoir parler!

FERDINAND.

Et cette voix douce et harmonieuse! comment de si beaux sons pouvaient-ils sortir d'une lyre fracassée? (*Il la regarde d'un œil enivré d'amour.*) Un ensemble si beau, si bien proportionné, d'une perfection si divine... œuvre favorite du créateur dans un de ses momens de faveur, comme si l'univers entier n'eût été formé que pour mettre le divin artiste en humeur de produire son chef-d'œuvre!... Et Dieu ne s'est mépris que pour l'âme... il n'était sans doute point possible que ce merveilleux phénomène de la nature restât sans défaut... (*Il s'éloigne d'elle tout à coup.*) Ou bien le divin artiste s'apercevant que c'était un ange qui venait de naître sous son ciseau, corrigea en hâte son erreur en lui donnant un cœur d'autant plus pervers.

LOUISE.

O coupable obstination! plutôt que d'avouer son erreur, il aime mieux reprocher une erreur au ciel.

FERDINAND se jette en pleurant à son cou.

Encore une fois, Louise, encore une fois, comme au jour de notre premier baiser, où tu balbutias pour la première fois le nom de Ferdinand, où tes lèvres brûlantes pour la première fois, me dirent : *toi*... Oh! le germe d'une joie ineffable et infinie semblait alors être renfermé dans cet instant,

comme la fleur dans son bouton. L'éternité était là devant nos yeux, telle qu'un beau jour du mois de mai; les années d'un avenir doré passaient devant nous comme un choeur de jeunes filles. Ah! que j'étais heureux! — Louise, Louise, Louise! pourquoi m'as-tu traité ainsi?

LOUISE.

Pleurez, pleurez, Walter; votre affliction sera plus juste que votre fureur.

FERDINAND.

Tu te trompes : ces larmes ne sont pas cette douce et voluptueuse rosée qui verse son baume sur les plaies de l'âme, et qui rend le mouvement aux fibres desséchées; ce sont de froides et solitaires larmes, le triste et éternel adieu de mon amour. (*Avec une solennité effrayante, et laissant tomber des pleurs sur la tête de Louise.*) Je pleure sur ton âme, Louise, je pleure sur la Divinité dont la bienveillance infinie s'est trouvée ici en défaut, et qui se prive si cruellement elle-même du plus magnifique de ses ouvrages. — Ah! il me semble que toute la création devrait prendre le deuil, et se montrer attristée de ce qui se passe dans son sein. Que les hommes succombent, qu'ils perdent leur paradis, cela est ordinaire : mais si la contagion étend ses ravages parmi les anges, il faut que la nature entière pousse des gémissemens.

LOUISE.

Ne me poussez pas à bout, Walter; j'ai de la force d'âme autant que personne, mais elle ne peut aller au delà des limites de l'humanité... Walter,

encore un mot avant de nous séparer... un destin affreux a troublé l'intelligence de nos cœurs... si j'osais ouvrir la bouche, Walter, je pourrais te dire des choses... je pourrais... mais une fatalité cruelle enchaîne ma langue comme mon amour, et je dois endurer que tu me traites comme la plus ignoble des créatures.

FERDINAND.

Comment te trouves-tu, Louise?

LOUISE.

Pourquoi cette question?

FERDINAND.

C'est que si tu devais partir le mensonge à la bouche, cela me ferait de la peine pour toi.

LOUISE.

Je vous conjure, Walter...

FERDINAND, *avec une vive émotion.*

Non, non, cette vengeance serait trop infernale; non, Dieu m'en préserve! je ne veux pas pousser la vengeance jusque dans ce monde de là-bas.... Louise, as-tu aimé le maréchal?...Tu ne sortiras plus de cette chambre.

LOUISE.

Demandez tout ce que vous voudrez, je ne réponds plus rien.

(*Elle s'assied.*)

FERDINAND, *d'un ton sérieux.*

Songe à ton âme immortelle, Louise: as-tu aimé le maréchal? Tu ne sortiras plus de cette chambre.

LOUISE.

Je ne réponds plus rien.

FERDINAND *se jette à ses pieds avec la plus violente émotion.*

Louise, as-tu aimé le maréchal ?... Avant que ce flambeau soit consumé, tu paraîtras... devant Dieu.

LOUISE *se lève tout effrayée.*

Jésus! Qu'est-ce donc? je souffre beaucoup.

(Elle retombe sur sa chaise.)

FERDINAND.

Déjà! O femmes, éternelle énigme! vos fibres délicates supportent un crime qui dévore l'humanité jusque dans ses racines, et un misérable grain d'arsenic vous abat.

LOUISE.

Du poison! du poison! Ah! mon Dieu!

FERDINAND.

Je le crains; l'enfer a assaisonné ta limonade: c'est la mort que tu as bue.

LOUISE.

Mourir, mourir! Dieu de miséricorde! du poison... et mourir! Prends pitié de mon âme, Dieu de miséricorde.

FERDINAND.

C'est là l'important; je l'en supplie aussi.

LOUISE.

Et ma mère!.. mon père!.. Sauveur du monde... Mon pauvre père! plus d'espoir de salut... j'étais si jeune encore!... Aucun espoir de salut!... et il faut déjà partir, à cette heure!

FERDINAND.

Aucun espoir de salut... il faut partir : mais calme-toi, nous ferons le voyage ensemble.

LOUISE.

Ferdinand, toi aussi? du poison, Ferdinand, à toi!... O mon Dieu, pardonne-lui; Dieu de bonté, ôte de lui ce péché.

FERDINAND.

Songe à régler ton propre compte, je crains qu'il ne soit en mauvais ordre.

LOUISE.

Ferdinand, Ferdinand! je puis maintenant ne plus me taire... la mort... la mort dégage de tous les sermens. Ferdinand, il n'y a rien de si malheureux que toi sous le ciel... Ferdinand, je meurs innocente.

FERDINAND, effrayé.

Que dit-elle? on n'a cependant pas coutume de partir pour ce voyage, chargé d'un mensonge.

LOUISE.

Je ne mens pas, je ne mens pas; je n'ai menti qu'une fois en ma vie... Ah! je sens un froid de glace courir dans mes veines... Quand j'écrivis la lettre au maréchal...

FERDINAND.

Ah! cette lettre!... Dieu soit loué! maintenant je retrouve toute ma fermeté.

LOUISE. Sa parole commence à devenir pénible; ses doigts ont des mouvemens convulsifs.

Cette lettre... Prépare-toi à entendre un secret

horrible.... ma main l'écrivit, mon cœur la maudissait.... ton père l'a dictée. (*Ferdinand demeure immobile et pétrifié; après un long et mortel silence, il tombe tout à coup comme frappé de la foudre.*) Ah! déplorable méprise!.. Ferdinand... on me contraignit... pardonne... ta Louise aurait préféré la mort... mais, mon père... ses dangers... Ah! ils ont été bien habiles!

FERDINAND se relève avec fureur.

Dieu soit loué! je n'éprouve encore aucune atteinte du poison.

(Il tire son épée.)

LOUISE, s'affaiblissant rapidement.

Malheureux! quel est ton dessein?... il est ton père.

FERDINAND, avec l'expression de la rage.

Meurtrier et parricide! il faut qu'il vienne avec moi, afin que le juge du monde ne punisse que le coupable.

(Il veut sortir.)

LOUISE.

Notre Sauveur pardonna en mourant.... grâce pour toi et pour lui.

(Elle meurt.)

FERDINAND se retourne vers elle, aperçoit qu'elle vient d'expirer et se précipite sur elle avec une horrible douleur.

Arrête! arrête! ange du ciel; ne m'abandonne pas. (*Il saisit sa main et la laisse retomber.*) Froide! froide et humide! ah! son âme s'est envolée. (*Il se relève.*) Dieu de ma Louise! grâce, grâce pour le plus insensé des meurtriers! ce fut sa dernière prière...Qu'elle est encore ravissante et belle,

toute morte qu'elle est ! Son meurtrier attendri a respecté ces traits chéris ; sa douceur n'était pas un vain masque, elle la conserve encore dans la mort. (*Après un moment de silence*) Mais quoi ? je n'éprouve rien encore ? la force de la jeunesse pourrait-elle bien me sauver ? Efforts inutiles ! tel n'est pas mon dessein.

(Il reprend le verre.)

SCÈNE VIII.

FERDINAND, LE PRÉSIDENT, WURM et plusieurs domestiques se précipitent avec effroi dans la chambre ; ensuite MILLER arrive avec des officiers de justice et des gens du peuple, qui occupent le fond du théâtre.

LE PRÉSIDENT, une lettre à la main.

Mon fils, qu'est-ce donc ? je ne croirai jamais....

FERDINAND jette aux pieds de son père le verre qu'il tenait.

Tiens, assassin !

LE PRÉSIDENT chancèle. Tous sont épouvantés. Silence horrible.

Mon fils, pourquoi m'as-tu fait cela ?

FERDINAND, sans le regarder.

Oh ! oui, sans doute ! j'aurais dû d'abord consulter l'homme d'état, pour savoir si ce coup convenait à son jeu ? Ce fut, je l'avouerai, une bien belle et admirable feinte, que de rompre le lien de nos cœurs par la jalousie. Ce calcul était d'un grand maître. C'est seulement dommage que l'amour en

fureur n'obéisse pas si docilement à vos fils, que vos marionnettes de bois.

LE PRESIDENT promène ses yeux sur ceux qui l'entourent.

N'est-il personne ici qui pleure sur un père inconsolable?

MILLER, on l'entend s'écrier derrière la scène.

Laissez-moi entrer; au nom du ciel, laissez-moi!

FERDINAND.

Cette fille est une sainte; laissez entrer un autre pour qu'il plaide pour elle.

(Il ouvre la porte à Miller qui entre avec la foule et les officiers de justice.

MILLER, dans une horrible angoisse.

Mon enfant! mon enfant! — du poison, a-t-on dit; — ma fille!... où es-tu?

FERDINAND le conduit entre le Président et le corps de Louise.

Je suis innocent : remercie celui-ci.

MILLER tombe près d'elle.

Ah! Jésus!

FERDINAND.

Je dirai peu de paroles, mon père... Elles commencent à avoir du prix pour moi. — Je suis coupable de m'être ôté la vie, de la lui avoir ôtée. Comment paraîtrai-je devant Dieu? j'en frémis. Cependant je n'ai jamais été un méchant : mon arrêt pour l'éternité, quel qu'il soit, ne tombera pas sur elle... Mais moi, j'ai commis un meurtre, (*d'une voix forte et terrible*) un meurtre pour lequel tu n'exigeras pas que je comparaisse seul devant le juge du monde! J'en rejette solennellement sur toi la plus grande et la plus horrible part; comment tu

pourras t'en justifier, c'est à toi à y aviser. (*Il le conduit vers Louise.*) Viens, barbare, viens te repaître de l'abominable fruit de ton habileté. Les convulsions de la douleur ont écrit ton nom sur ce front, et les anges exterminateurs sauront bien le lire... Un fantôme, fait à son image, viendra, lorsque tu dormiras, tirer les rideaux de ton lit et te présenter sa main glacée. Un fantôme, fait à son image, se tiendra devant ton âme quand tu mourras, et repoussera du ciel ta dernière prière... Un fantôme, fait à son image, se tiendra sur ta tombe quand tu t'en relèveras, et sera auprès de Dieu quand il te jugera.

(Il s'évanouit; des domestiques le soutiennent.)

LE PRÉSIDENT, avec une émotion violente, lève les mains au ciel.

Juge du monde, ne me redemande pas cette âme, non pas à moi... mais à cet homme...

(Il montre Wurm.)

WURM, l'interrompant.

A moi?

LE PRÉSIDENT.

Oui, maudit, à toi, à toi, Satan! C'est toi, toi qui m'as donné les conseils du serpent; c'est toi qui en dois répondre. Je m'en lave les mains.

WURM.

Moi? (*Il se prend à rire d'un rire effroyable.*) Cela est plaisant, vraiment plaisant! Ne savais-je donc pas comment les démons se témoignent leur reconnaissance? Moi? scélérat imbécile, était-ce mon fils? étais-je ton maître?... C'est moi qui en dois

répondre! A cette idée je sens la moelle de mes os se glacer. C'est moi qui en dois répondre?.... Soit, je veux bien être perdu, mais tu dois l'être avec moi... Allons, Allons! crie au meurtre, à travers les rues; qu'on réveille les juges; gens de la justice, garottez-moi, conduisez-moi vers eux; j'ai à leur découvrir des secrets qui, lorsqu'ils les entendront, leur feront dresser les cheveux sur la tête.

(Il veut sortir.)

LE PRÉSIDENT le retient.

Tu ne feras pas cela, Wurm?

WURM, lui frappant sur l'épaule.

Je le ferai, mon camarade, je le ferai. Cela est fou, il est vrai... mais c'est ta faute; si maintenant j'en agis comme un fou, nous irons à l'échafaud, bras dessus, bras dessous... en enfer, bras dessus, bras dessous. Cela me divertira, coquin, d'être damné avec toi.

(On l'emmène.)

MILLER, qui pendant tout ce temps était resté la tête penchée sur le corps de Louise, abîmé dans une douleur muette, se relève tout à coup, et jette la bourse au major.

Empoisonneur, reprends ton or maudit. Voulais-tu m'acheter le sang de ma fille?

(Il se précipite hors de la chambre.)

FERDINAND, d'une voix expirante.

Il est au désespoir... qu'on le suive, qu'on lui remette cet or... c'est une horrible dette... Louise... Louise!... je viens... Adieu, qu'on me laisse expirer à cet autel.

LE PRÉSIDENT, sortant de sa sombre stupeur.

Mon fils, Ferdinand, ne laisseras-tu point tomber un regard sur un père au désespoir ?

(Le major a été placé près de Louise.)

FERDINAND.

Celui-là appartient au Dieu de miséricorde.

LE PRÉSIDENT tombe à ses pieds, avec l'expression d'une douleur déchirante.

Créateur et créatures, tout m'abandonne. N'obtiendrai-je pas un regard pour ma dernière consolation ? (*Ferdinand lui tend une main mourante.*) (*Le Président se relève.*) Il m'a pardonné! (*Aux autres.*) Maintenant je suis votre prisonnier.

(Il sort accompagné des officiers de justice. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

